

SAS [072] – Embuscade a la Khyber Pass

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAS 72



EMBUSCADE A LA KHYBER PASS

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-72

EMBUSCADE À LA KHYBER PASS

CHAPITRE PREMIER

Le policier en faction à l'entrée de la gare routière de Peshawar jeta un coup d'œil surpris et un peu méprisant au passager qui venait de débarquer d'un rickshaw, modeste triporteur équipé d'un habitacle enluminé de dessins naïfs et de placages en chrome. Une sorte de hippie vêtu d'une tenue pakistanaise en loques – large pantalon bouffant et chemise descendant au genou, y compris le petit pancol⁽¹⁾ sur le sommet du crâne. Les cheveux noirs trop longs descendaient en cascades huileuses sur les épaules. Lorsque le hippie passa devant le policier, une musette à l'épaule, ce dernier fut frappé par la blancheur de sa peau, tranchant sur la barbe noire et par l'expression de ses yeux sombres, des yeux de fou, clignotant sans arrêt. L'étranger tirait nerveusement sur un mégot, tenu par une main tremblante aux ongles en deuil.

Il adressa au policier un vague sourire et s'éloigna dans la cohue de la gare routière. Ce dernier le suivit des yeux, mais ne l'arrêta pas. Il était seulement chargé d'empêcher les vols les plus voyants. Ce hippie venait probablement acheter un peu de haschich à un camionneur arrivant d'Afghanistan et ce n'était pas son problème.

John Davidson s'arrêta pour allumer une nouvelle cigarette à son mégot, examinant les lieux. Un enclos de barbelés délimitait un terrain situé entre Railway Road et la voie de chemin de fer le long de laquelle s'étendait un entrepôt. Plusieurs camions étaient en train de charger, d'autres, sur cales, attendaient une hypothétique réparation. Des chauffeurs récupéraient, allongés à même le sol sur des vieux bouts de tapis.

C'est d'ici que partait tout le trafic à destination de l'Afghanistan.

John Davidson eut un regard d'envie pour un chauffeur de camion installé sur une toile, en train de fumer un peu de haschich, le regard dans le vague, à côté d'un énorme semi-remorque Mercedes chargé de cartons de thé. Se donnant du courage pour affronter l'étape de Kaboul ! Neuf heures de conduite, d'abord à travers la Khyber Pass, aux innombrables virages en épingles à cheveux, puis, sur le territoire afghan la dangereuse portion de route entre le poste-frontière de Torkham et Jalalabad, théâtre d'embuscades incessantes et enfin l'infecte déviation jusqu'à la capitale afghane.

Une quinzaine de camions étaient en cours de chargement.

Pratiquement, tout le thé et les légumes consommés à Kabul venaient de Peshawar, et de la vallée de l'Indus. John Davidson contourna la semi-remorque, cherchant le véhicule qui l'intéressait.

Il essuya son front trempé de sueur. Bien qu'il soit presque six heures du soir, il faisait encore près de quarante degrés et la sécheresse de l'air vous racornissait les muqueuses. Traînant les pieds, le jeune hippie se faufila entre les camions superbement enluminés de dessins naïfs et de motifs en chrome amoureuxment découpés. Les chauffeurs les plus coquets avaient remplacé leurs portières en tôle par des portes en bois sculptées !

Personne ne prêtait attention à John Davidson. Il fallait vraiment s'approcher de très près pour découvrir sous le pancol beige maculé de transpiration un visage européen. Zigzaguant entre les camions et les groupes de chauffeurs, il arriva derrière le hangar de chargement. Le soulagement lui fit oublier quelques brefs instants la chaleur. Un vieux Bedford chargé d'énormes madriers de bois était garé dans un coin d'ombre. John Davidson tira un papier et vérifia le numéro : 8261, plus le caractère dari⁽²⁾ signalant l'immatriculation de Kabul.

Son chauffeur était accroupi, en train de préparer du thé. Un jeune barbu au gros nez. John Davidson s'installa à côté de lui.

— *Salam aleykoun...*

— *Aleykoun salam*, marmonna poliment l'autre sans s'interrompre, après un bref regard.

Le hippie continua en pachtou :

— Tu viens de Kabul ?

— Oui.

— Il y a longtemps que tu es arrivé ?

— Une heure.

— Et les mudjahidins ?

Le chauffeur se renfrogna :

— Ils étaient là après Jalalabad. Il a fallu leur donner deux mille cinq cents afghanis.

Entre la frontière et Jalalabad, les Soviétiques avaient renoncé à contrôler la route. John Davidson eut un hochement de tête compatissant, attendit que l'autre ait versé son thé dans un verre. Le chauffeur lui tendit la théière :

— *Tchai shang*⁽³⁾ ?

— *Baleh*⁽⁴⁾.

Le hippie prit un quart de métal dans sa musette. Comme toujours, le thé était brûlant et trop sucré.

Les deux hommes burent en silence. Au Pakistan, on n'était jamais pressé. Surtout pour les choses importantes. Quand le chauffeur eut vidé son verre, John Davidson demanda d'une voix égale :

— Tu as pris ton chargement à Chardefa ?

C'était un des quartiers sud de Kabul.

— Oui, confirma l'Afghan.

Le chauffeur ne semblait pas étonné de la question. John Davidson cracha par terre, la gorge sèche. Il avait perdu toute son éducation anglaise. Dans ses moments de lucidité il réalisait qu'il n'était qu'une épave qui terminerait sur un tas d'ordures dans le bazar, d'une overdose. Le consulat britannique, trois mois plus tôt, lui avait offert un billet pour Londres. Le hippie l'avait revendu aussitôt... Depuis cinq ans, il « tournait » entre Kabul, Peshawar et le Cachemire. Tous les jours un peu plus détruit.

Une vague angoisse commençait à l'envahir. Où était celui qu'il était venu chercher, son copain Bryan ? Il alluma une nouvelle cigarette, en tira hâtivement une bouffée et se pencha vers le chauffeur.

— Avant de partir, tu n'avais pas rendez-vous avec quelqu'un au Shahzada Market ?

Le marché au change de Kabul, siège de tous les trafics. L'Afghan lui jeta un regard aigu, reversa un peu de thé dans son verre, le jeta, puis le remplit de nouveau. John Davidson gratta furieusement son torse malingre et blanchâtre. Pourquoi Bryan ne l'avait-il pas attendu ?

— Si, laissa tomber le chauffeur. J'ai vu quelqu'un à Shahzada.

— Où est-il ?

L'Afghan jeta un regard étonné à son interlocuteur, acheva son verre de thé, et commença à le nettoyer avec un chiffon qui devait abriter un million d'amibes au centimètre carré.

— Je ne sais pas, il ne m'a pas dit où il allait...

Il commençait à regretter d'avoir rendu service. Les problèmes, ce n'était pas son fort... John Davidson tira nerveusement sur sa cigarette, de l'affolement plein ses yeux noirs.

— Comment, tu ne l'as pas pris avec toi ?

Bryan devait se cacher entre les madriers du chargement jusqu'à Peshawar. À la frontière, dans ce sens-là, les contrôles n'étaient jamais sévères. L'Afghan hocha la tête négativement.

— Non, il m'a donné un paquet. C'est pour toi ?

— Oui, fit instinctivement le hippie.

— Comment je peux le savoir ? fit l'autre méfiant.

John Davidson fouilla dans son charouar⁽⁵⁾ et en sortit un billet de dix roupies⁽⁶⁾ en boule qu'il lissa et tendit au chauffeur :

— C'est pour toi.

Argument sans réplique. Pour les Pakistanais ou les Afghans, tous les étrangers ne pouvaient être que cousus d'or, même quand ils paraissaient aussi misérables qu'eux. L'Afghan prit le billet, se leva, gagna son camion, ouvrit un coffre sur le côté et en sortit un gros

carton qui avait contenu des boîtes de thé. John Davidson l'avait suivi. Il saisit le carton et le soupesa. Pas très lourd. Le chauffeur, déjà, se désintéressait de lui, en train de rouler le tapis sur lequel il avait bu son thé.

John Davidson, intrigué par la défection de Bryan, s'accroupit derrière le Bedford, à l'abri des regards et arracha la bande de scotch marron qui fermait le carton. Aussitôt, une odeur fade, un peu écœurante, s'en échappa. Le hippie écarta des chiffons qui calaient un objet de la taille d'un ballon de football, enveloppé dans un plastique transparent, et le sortit du carton.

En dépit des quarante degrés, il eut l'impression qu'on le trempait brutalement dans un bain glacé. Sa bouche s'assécha d'un coup et son larynx se bloqua.

Ce qu'il tenait à la main était une tête humaine, découpée très proprement, les yeux encore ouverts, les traits calmes. Celle de son ami Bryan.

Pendant plusieurs secondes, le jeune hippie ne put détacher les yeux de son abominable trouvaille. Le visage blafard semblait le fixer avec une gravité irréelle. Celui qui avait décapité son ami avait laissé le sang s'égoutter : il n'y en avait presque pas dans le plastique. Quelques mouches, gourmandes, se mirent quand même à tourner autour du macabre paquet. Horrifié, John Davidson le laissa retomber dans le carton, repoussa ce dernier sous le Bedford et se redressa, tremblant littéralement de tous ses membres.

Son regard croisa celui d'un homme qui l'observait. Un Afghan ou un Pakistanais d'une taille impressionnante, appuyé à la clôture de barbelés donnant sur la voie ferrée. Le hippie était tellement paniqué qu'il y prêta à peine attention.

L'homme fit un pas vers lui et, au même moment, le policier que John Davidson avait aperçu un peu plus tôt surgit près du Bedford. Il s'était finalement dit que cet étranger insolite restait un peu trop longtemps hors de vue. S'il découvrait un petit trafic, cela pouvait lui rapporter un modeste bakchich... John Davidson le prit de vitesse, filant à toutes jambes. Il ne ralentit que bien plus loin dans le Railway Road. Ses jambes flageolaient tant qu'il héla un taxi collectif. Assis au milieu des autres passagers, les battements de son cœur se calmèrent un peu. Soudain, il repensa au géant qui l'observait près du camion. Il avait sûrement vu la tête. On allait la trouver et la police risquait de faire le rapprochement. John Davidson était déjà passé par la prison de Peshawar et n'avait pas envie de recommencer.

La panique lui donnait envie de vomir. Bryan était mort. Son meilleur copain. Une épave comme lui, mais ils étaient nés tous les deux à Liverpool. Presque dans la même rue. Que s'était-il passé ? Jusqu'ici, il considérait les petits services qu'il rendait comme un jeu

pas très dangereux et lucratif. Et voilà que brutalement, l'horreur faisait irruption dans sa vie minable.

Il se fit déposer à l'entrée du bazar, franchit le pont au-dessus de la voie du chemin de fer, et partit sur Shahrah-E-Pehlvi, vers le *Dean's Hôtel*. Il fallait absolument prévenir son commanditaire de ce qui arrivait. Au *Dean's* il y avait un téléphone discret dans une cabine.

Tout en marchant d'un pas rapide, John Davidson se retourna plusieurs fois sans rien voir d'autre que la foule habituelle. Les coups de Klaxon incessants et hargneux des rickshaws et des voitures lui donnaient la migraine.

Jamal Seddiq sortit sans se presser de la gare routière, dissimulant parfaitement sa fureur. Sans cet imbécile de policier, une seconde tête aurait rejoint celle amenée de Kabul. Sous son charouar, il dissimulait un long poignard à la lame effilée comme un rasoir.

Il arrêta un rickshaw et jeta au conducteur.

— Conduis-moi au *Friend's Hôtel*.

Il carra sa masse impressionnante sur le siège étroit, puis ôta son turban afin d'essuyer la sueur qui coulait de son front.

Il mourait de chaleur à Peshawar, le climat de Kabul était infiniment plus frais ; seulement, il n'avait pas le choix. En plus, il comprenait mal le pachtou pakistanais, émaillé de mots urdus⁽⁷⁾ et anglais et ne se sentait pas à l'aise dans cette ville bruyante, grouillante, écrasée de soleil.

Pour se consoler, il tâta au fond de sa poche une liasse de billets de cent roupies, dissimulée sous sa large « camiz » pakistanaise. En dépit de ce pactole, il avait hâte de terminer sa mission et de rentrer dans son pays.

Quatre ans auparavant, Jamal Seddiq était un pauvre hère, un hazara⁽⁸⁾ qui gagnait sa vie comme portefaix au bazar de Kabul, avec comme seule perspective de porter des charges de plus en plus lourdes. Il n'avait même pas de maison et dormait dans des coins de boutiques, au hasard de ses déplacements. Puis, un beau jour, il était tombé sur un homme de son village monté à Kabul qui lui avait fait miroiter un avenir brillant s'il s'inscrivait au Parcham, le parti communiste afghan. Jamal Seddiq, analphabète, ne comprenait rien à la politique, mais comme il y avait une prime de cinq mille afghanis, il s'était inscrit.

Son copain était revenu à la charge une semaine plus tard, en lui offrant un travail bien payé : cent afghanis par jour ! C'était simple, il fallait travailler à la prison. Taper sur les prisonniers qu'on lui remettrait jusqu'à ce qu'ils soient prêts à parler. C'était pour la plupart

des Pachtous, race que Jamal détestait cordialement. Aussi, s'était-il livré à cœur joie à sa nouvelle tâche, cognant comme un sourd sur de malheureux déserteurs de l'armée afghane afin de leur arracher les noms de leurs complices dans la Résistance...

Certes, il y avait eu des bavures ; car Jamal n'avait pas le sens des nuances. Un prisonnier sur cinq mourait avant d'avoir pu parler... Mais, dans l'ensemble, ses employeurs étaient satisfaits de lui. Il avait même reçu une fois les félicitations d'un lieutenant soviétique.

Quelques mois plus tard, il avait rencontré, dans les arcades du bazar, un inconnu qui lui avait offert un Pepsi et l'avait averti que la Résistance avait mis sa tête à prix. Le seul moyen de la sauver était de rejoindre les mujahidins. On lui pardonnerait ses forfaits s'il arrivait avec une « Douchka^[9] ». Comme il ne semblait pas comprendre, son interlocuteur l'avait qualifié de traître et menacé. Vexé et fou de rage, Jamal l'avait étranglé sur place. Lorsqu'il avait rendu compte de l'incident, il avait été chaudement félicité et officiellement enrôlé dans le Khad, la gestapo afghane formée par le KGB soviétique.

Il n'y avait qu'une seule ombre à ce tableau idyllique. La réputation de Jamal était devenue telle qu'il avait fallu lui faire quitter Kabul. Depuis deux ans, Jamal Seddiq se déplaçait en Afghanistan, au gré des missions du Khad, bougeant sans cesse pour échapper aux commandos qui le pourchassaient. Il n'avait pris que récemment conscience de ce danger, en parlant avec un prisonnier qu'il avait estropié et qui lui avait révélé l'étendue de sa réputation. Jamal s'était aussitôt confié à son copain, demandant qu'on le protège. Ses chefs lui avaient alors fait une proposition. Il y avait une mission urgente et dangereuse à remplir, au Pakistan. Pour le compte des Soviétiques. Si Jamal s'en sortait, on lui donnerait ensuite un job tranquille dans la grande base soviétique à côté de Kabul. Il aurait simplement à garder les chars et à participer à leur entretien... Plus de tortures...

C'est ainsi qu'il s'était retrouvé à Peshawar... Chef d'un commando chargé d'une mission ultra-secrète.

Seule surprise, la participation d'une femme qui leur avait remis leurs instructions et leurs armes. Ce qui avait sidéré Jamal. Les femmes ne devaient faire que la cuisine et des enfants. Si elles se mêlaient de faire la guerre...

Le rickshaw se traînait dans la circulation démente de GT Road, la grande artère traversant Peshawar d'est en ouest, dominée par la masse ocre et crénelée du vieux fort de Balahisar. L'Afghan tapa sur l'épaule du conducteur et descendit en face du cinéma Ferdous à la façade décorée de gigantesques effigies en carton de vedettes. Jamal Seddiq contourna le cinéma, s'enfonçant dans une ruelle poussiéreuse, puis s'engouffrant sous la voûte du *Friend's Hôtel*. Il monta au

troisième, poussa la porte d'une des chambres donnant sur la terrasse.

Un gosse, pieds nus, dormait sur un charpoi⁽¹⁰⁾ Jamal le réveilla d'une bourrade et lui parla à voix basse. L'enfant écouta attentivement, puis sortit de la pièce sans un mot. Jamal Seddiq ôta son turban, ses sandales et se laissa tomber sur le charpoi, après avoir mis en route un grand ventilateur sur pied dérobé dans une chambre voisine.

John Davidson refit son numéro pour la dixième fois, puis écouta la sonnerie retentir dans le vide. Son correspondant n'était pas là. À Peshawar, le téléphone était capricieux, il valait mieux vérifier à plusieurs reprises. Il raccrocha et ressortit, traversant l'espace découvert où s'élevait le grand bâtiment de bois verdâtre constituant le *Dean's Hôtel*. Il flottait dans l'air une vague odeur de crottin. Bizarrement, le bar « à alcool » se trouvait dans un petit bâtiment séparé. Comme pour isoler les mécréants coupables de bafouer la loi islamique. Le Pakistan était un État « sec » où seuls les non-musulmans avaient droit à l'alcool, et encore au compte-gouttes. John Davidson avait beau être paniqué, il fallait bien vivre. Bien entendu, le bar était fermé. Il frappa à coups redoublés et un barman moustachu finit par lui ouvrir. Les deux hommes se connaissaient et n'eurent pas besoin de se parler.

Le barman gagna le comptoir, suivi du hippie, fumant toujours nerveusement. Le Pakistanais se mit en silence à extraire des bouteilles de bière de sous son comptoir. Au fur et à mesure, John Davidson les mettait dans sa musette. Il en aurait bien vidé une, mais c'était son capital. Lorsqu'il y en eut six, le hippie tira cent quatre-vingts roupies de sa poche et les donna au barman. Le temps de gagner le bazar, il doublait sa mise. Son hôtel lui coûtant six roupies par jour, et la nourriture cinq, cela laissait de la marge pour le hasch...

Musette à l'épaule, les bouteilles dissimulées sous des vieux papiers, il ressortit scrutant l'obscurité avec inquiétude, puis quitta l'enceinte du *Dean's*, le plus vieil hôtel de Peshawar, reprenant Shahrah-E-Pehlvi. La nuit était tombée et il se sentait protégée par l'obscurité. La musette lui sciait l'épaule et il faillit prendre un rickshaw, puis renonça, à cause de la bière. Son cœur cognait contre ses côtes lorsqu'il atteignit le bazar. Il s'enfonça dans Namak Mandi, puis tourna à gauche dans Kabuli Road.

La cohue était incroyable et il fallait de bons réflexes pour ne pas se faire écraser par les innombrables rickshaws pétaradant une fumée bleue et nauséabonde, les charrettes à cheval, les taxis, les portefaix

ployant sous des charges monstrueuses. Une nouvelle fois, John Davidson essaya d'appeler son correspondant d'une cabine publique. Sans plus de succès.

Ce qui était arrivé à Bryan le plongeait dans une panique incontrôlable. Pour la première fois, il envisageait de quitter Peshawar. Mais pour aller où ?

Il tourna dans Cinéma Road, empuantie par la fumée de multiples restaurants en plein air, monta en courant l'escalier à pic du Simbad, déboucha dans un salon désert et se laissa tomber sous un ventilateur. Un garçon le vit et referma la porte en silence. Trois minutes plus tard, le patron surgit, un gros Pakistanais barbu avec une toque d'astrakan. John Davidson sortit les bouteilles de bière une à une. Son client les examina soigneusement afin de vérifier si elles n'avaient pas été décapsulées. Certains trafiquants malhonnêtes arrivaient à faire trois bouteilles avec deux et un peu d'eau aux amibes. Satisfait, il tira alors une liasse de billets de sa poche et donna trois cent soixante roupies au hippie.

John Davidson les empocha. Pas un mot n'avait été échangé. À quoi bon ? Ils n'éprouvaient aucune sympathie l'un pour l'autre. Le hippie, qui s'apprêtait à repartir, remarqua le téléphone sur le comptoir et demanda :

— Je peux téléphoner ?

Toujours muet, son hôte resta près de lui, tandis qu'il composait le numéro. Occupé ! Le cœur de John Davidson fit un bond dans sa poitrine. Il raccrocha et recommença. Toujours occupé ! Le restaurateur commençait à le regarder avec impatience... La ligne devait être en dérangement. Il fallait parfois trois jours pour obtenir un numéro à Islamabad qui se trouvait à deux heures de voiture... Enfin, à la quatrième fois, on décrocha !

— Fred ? fit le hippie.

— Yeah ?

— C'est moi John. Il y a un gros problème, dit-il d'une voix rendue saccadée par l'émotion. Avec Bryan. Faut que je vous vois. Tout de suite.

Son correspondant n'aimait pas beaucoup qu'on donne des noms au téléphone, et Davidson sentit son agacement.

— OK, fit-il. À dix heures, au *Dean's*. Je ne peux pas avant.

Il avait raccroché.

John en fit autant et dégringola l'escalier étroit, puis descendit Cinéma Road, passant devant une voûte gardée par un enturbanné, Kalachnikov à l'épaule. Un des innombrables antres de la Résistance afghane. Cent mètres plus loin, le hippie pénétra dans la boutique d'un marchand d'oiseaux. Un vieux Pachtou à l'œil torve et à la panse énorme, le turban de travers, triait des graines. Il leva un regard

interrogateur sur John. Le hippie lui tendit le billet de vingt roupies, qu'il fit aussitôt disparaître. Puis il farfouilla dans un sac de graines et en sortit cinq cigarettes de haschich que John mit dans la musette. Ce n'était pas vraiment interdit, mais inutile d'attirer l'attention. Il rebroussa chemin, clignant des yeux sous la poussière, pour regagner Sarafa Bazar. Il n'était que huit heures, ce qui lui laissait deux heures à tuer. Après le choc qu'il venait d'éprouver, il avait bien droit à une petite gâterie.

Sans remarquer un gosse accroupi près de l'entrée, il grimpa quatre à quatre l'escalier sale et décrépit du *Prince Hôtel* et ouvrit la porte de sa chambre, située au dernier étage, ce qui en faisait une étuve, éclairée d'une façon intermittente par le néon clignotant de la Habib Bank, de l'autre côté de la rue. Le vacarme montant du bazar était atroce, la poussière et la chaleur vous collaient à la peau, rendant les cheveux secs comme de l'étaupe, mais quand on fermait la fenêtre c'était pire... Sa chambre était un carré de trois mètres sur trois, avec comme seul meuble un charpoi presque défoncé, et son sac de voyage fermé par un cadenas. Heureusement, en dépit de leur pauvreté, les Pakistanais n'étaient pas voleurs.

John Davidson se laissa tomber sur le charpoi, alluma sa première cigarette de haschich, en tira voluptueusement une bouffée et ferma les yeux. L'image de la tête coupée de Bryan n'arrivait pas à s'effacer de sa rétine.

L'odeur du haschich imprégnait la pièce minuscule. John Davidson ouvrit les yeux et consulta sa montre. Neuf heures seulement. Il mourait de soif. Il fallait qu'il boive quelque chose. Et il avait faim aussi, ce qui était plus rare.

Il ignorait si c'était la peur qui lui creusait l'estomac. Il avait envie d'un bon kebab avec du riz et d'un Seven-up bien frais. Reprenant sa musette, il redescendit et, dans le couloir faillit marcher sur un gosse accroupi dans l'ombre. Il le rabroua en pachtou ; le gosse se leva et sortit derrière lui.

Sarafa Bazar brillait de tous ses néons verts et roses. Hélas, la chaleur n'avait guère diminué. Un muezzin appelait à la dernière prière du soir. Le hippie s'enfonça dans les ruelles nauséabondes du bazar, un des plus grands de l'Orient. Peshawar avait cinq siècles de crasse accumulée... D'innombrables gargotes étaient ouvertes, servant des plats peu ragoûtants. John décida de s'offrir une folie en choisissant la moins mauvaise, le *Salateen* dans Cinéma Road. Négligent la salle du rez-de-chaussée, il monta jusqu'au premier où il y avait la climatisation. La salle était pleine, de Pachtaus bruyants et enturbannés, certains avec leurs fusils venant de la « zone tribale », région frontrière où le gouvernement pakistanais n'exerçait qu'une autorité restreinte. Pas une femme. Heureusement que la drogue

calmait les ardeurs sexuelles de John de ce côté-là. Il commanda un kebab, une platée de riz plus deux Seven-up et du thé. Le haschich lui faisait la tête légère, laissant juste une petite pointe d'inquiétude au creux du sternum. Il réfléchit : la police allait trouver la tête. On risquait de le dénoncer. C'était un étranger. Ce genre d'histoire, les Pakistanais n'aimaient pas vraiment. Ou ils l'expulseraient ou ils le mettraient dans la prison souterraine près de l'aéroport. Pourtant ce n'était pas de sa faute si son copain s'était fait assassiner... Il nettoya son assiette, se persuadant que son commanditaire ne pouvait pas le laisser tomber. Il était dix heures moins le quart, il avait juste le temps.

C'est en quittant le *Salateen* qu'il le vit : le gosse qui l'attendait déjà à la sortie de l'hôtel. Appuyé à un autobus décoré comme un arbre de Noël, juste en face du restaurant.

L'angoisse l'arrêta sur place. Qu'est-ce que cela signifiait ? Déjà l'enfant avait tourné les talons et s'était perdu dans la foule. John Davidson le chassa de son esprit. Après tout, il arrivait que des gosses suivent les étrangers, plutôt rares à Peshawar, par curiosité ou intérêt. Il traversa rapidement le Khyber Bazar pour gagner le pont. D'abord, il avait pensé se rendre à pied au *Dean's*, mais il ne s'en trouvait plus le courage. C'est en cherchant des yeux un rickshaw qu'il aperçut de nouveau le gosse. Celui-ci se tenait à l'entrée du pont qu'il s'apprêtait à emprunter et, cette fois, il n'était pas seul. Le gigantesque barbu que John avait aperçu à la gare routière se tenait derrière lui, avec un autre homme, inconnu du hippie. Le sang de ce dernier ne fit qu'un tour. Le géant avait dû le voir avec la tête coupée et le cherchait pour le livrer à la police et toucher une prime.

Sans même réfléchir, il partit en courant vers le centre du bazar dans Qissa Khawam, là où la foule était la plus épaisse. Puis, il bifurqua à gauche dans Andar Sher le bazar aux bijoux, une rue étroite en pente douce où les boutiques dégouлинаient des mêmes colliers de perles d'or soufflées, de gros bracelets en argent repoussé. Toutes vides. Personne n'avait plus d'argent... Il bousculait les passants, suivi par des regards curieux. La foule était si dense qu'il ne savait plus s'il était suivi ou non. Il fit tomber un malheureux portant sur sa tête un plateau de loukoums et se hâta sous les injures. Il allait se faire lyncher. Étendus au fond de leurs boutiques les marchands le regardaient d'un air étonné. On ne voyait pas souvent un étranger en fuite.

John Davidson s'engouffra sous une voûte, menant à une galerie intérieure en train de s'écrouler, passant devant un marchand de turbans. Une petite cour desservait plusieurs échoppes. John Davidson s'arrêta net : la boutique où il espérait se réfugier et téléphoner était fermée. Il s'adressa au voisin, un souffleur de verre :

— Où est Ali ?

L'autre eut un geste évasif.

— Pas là. Demain.

Demain. Le jeune Britannique se retourna et une coulée glaciale se faufila le long de sa colonne vertébrale. Le gosse et ses deux acolytes s'avançaient vers lui, sans se presser. Ils devaient connaître à fond le bazar et savoir que cette cour n'avait pas d'issue.

D'un bond, John Davidson s'élança dans un escalier pourri et sombre : il fallait gagner les toits, le labyrinthe absolument inextricable des terrasses. La terreur lui donnait des ailes, il ne sentait plus l'odeur immonde de l'urine, de la saleté, des ordures pourrissantes. Haletant, il parvint au second étage ; pas d'ouverture donnant à l'extérieur. Par une porte entrouverte sur le palier, il aperçut un atelier avec deux femmes penchées sur des machines à coudre. Elles levèrent à peine la tête.

Il entendit les pas dans l'escalier avant de les voir. Cette fois, l'enfant marchait derrière. John Davidson se retourna vers les femmes, poussa un cri.

Le géant était déjà sur lui. John Davidson lui envoya un coup de pied qui le manqua. Des mains énormes se refermèrent autour de son cou. Un vertige le prit, mais il ne voulait pas mourir. Le second homme, beaucoup plus petit, lui prit les poignets, cherchant à lui réunir les mains derrière le dos, sans y parvenir. John Davidson hurla.

— *Help me !*

Les femmes tournèrent la tête, bovines, mais ne bougèrent pas. Le hippie parvint à écarter une des mains qui l'étranglaient, mordit un doigt au sang, fonça sur l'escalier, trébucha et tomba à genoux, puis sur le côté. Les mains puissantes resserrèrent aussitôt leur pression. Son visage s'écorcha contre les esquilles de bois du plancher. Il se retrouva, un des deux hommes à cheval sur lui, l'autre lui tenant un bras. Peu à peu, il sentait ses forces diminuer.

Le gosse regardait, avec une impassibilité de statue, toujours sans un mot, sans un cillement. Le géant lui jeta quelques mots en dari. Il trotтина jusqu'à l'atelier des femmes, s'approcha d'un des établis, prit une grande paire de ciseaux et la ramena du même pas égal. John Davidson réussit à pousser un cri vite étouffé, eut un sursaut dément pour échapper à ses bourreaux. À un mètre de lui, le gosse tendait les ciseaux à celui qui lui tenait un bras. Son agresseur les prit, lâchant le bras. Aussitôt, John Davidson se mit à marteler le visage de l'étrangleur avec la fureur du désespoir.

Du coin de l'œil, il vit la lame des ciseaux s'approcher de son visage. L'homme ne se pressait pas, cherchant l'endroit propice. Comme John se retournait, il le trouva. Son bras se détendit d'un coup et la lame des ciseaux s'enfonça jusqu'à la virole dans la carotide

gauche.

Un flot de sang jaillit instantanément. L'étrangleur s'écarta vivement, tandis que son compagnon maintenant les ciseaux dans la plaie, pesant de tout son poids, fixait au sol John Davidson qui se débattait comme un ver coupé. Cela ne dura pas longtemps. Une grande fatigue s'empara de lui et il eut soudain l'impression que plus rien n'avait d'importance. Le visage moustachu penché sur lui devint flou.

Le sang coulait sur le bois, absorbé par la poussière, mais peu à peu se mit à filtrer sur les marches. On n'entendait plus que la respiration haletante du hippie en train de mourir. L'étrangleur s'était redressé et contemplait les femmes de son regard noir et glacial. Elles ne bougeaient pas. Aucun bruit ne venait de l'escalier. L'odeur du sang, fade et écoeurante, se substituait à celle des ordures et des épices. Enfin, John Davidson, à peu près vidé de son sang, cessa de bouger.

Son assassin fouilla un peu la blessure avec les ciseaux, comme pour s'assurer qu'il n'y avait plus rien à vider, puis ressortit l'arme improvisée de la blessure, et l'essuya sur la chemise du mort. Puis, il tendit les grands ciseaux au gosse. Celui-ci les prit et trottina jusqu'à l'atelier pour les remettre exactement là où il les avait pris. Enfin, les deux hommes redescendirent l'escalier sans se presser, le gosse sur leurs talons. Une des femmes se leva, jeta un coup d'œil effrayé au cadavre et referma la porte, comme pour l'ignorer.

Mort, John Davidson semblait encore plus émacié. Sa coiffure avait roulé sur les marches, découvrant ses mèches grasseuses. Une grosse mouche se posa sur sa blessure et commença à dîner, frottant de contentement ses pattes velues les unes contre les autres.

CHAPITRE II

Une grosse marmite cuisait à feu doux en face de la grille du consulat des États-Unis, entre deux tentes verdâtres sous lesquelles on devinait des formes humaines en train de se livrer à une sieste réparatrice, sur des charpois. Du linge séchait, étendu entre les tentes et une chèvre, attachée à un piquet, broutait paisiblement l'herbe du bas-côté d'Hospital Road. Ce qu'un esprit non averti aurait pu prendre pour un campement de nomades installé en plein Peshawar était en réalité le poste de garde de l'armée pakistanaise chargé de veiller à la sécurité du consulat américain.

Malko descendit de son taxi et se dirigea vers la lourde grille noire. Le temps de l'atteindre, sa chemise en voile était collée à sa peau par la transpiration. Il faisait un bon petit cinquante-cinq degrés en dépit de la protection des arbres bordant Hospital Road.

Heureusement, le garde, prévenu, ne le laissa pas cuire longtemps et le mena directement à un bâtiment blanc, à droite de l'entrée. Là, c'était la Sibérie ! Une climatisation déchaînée achevait l'œuvre de la fournaise extérieure. Malko en était à son huitième éternuement lorsqu'un énorme personnage au visage candide poussa une porte d'acier, style coffre-fort, mais qui ne protégeait que son bureau. À travers ses lunettes de myope, ses yeux ressemblaient à de grosses billes bleues. Une main grande comme un battoir broya les doigts de Malko.

— Fred Hall. Bienvenue à Peshawar, Mr Linge. Ce n'est pas votre première visite.

— En effet, dit Malko, j'étais ici en 71. Il y avait la guerre avec l'Inde et des restrictions de viande.

Un éternuement sonore l'interrompit. La climatisation n'avait pas d'effet que sur lui.

— *God bless you*, fit Malko poliment.

Fred Hall éternua de nouveau bruyamment.

— Il y a belle lurette que Dieu a quitté le pays, fit-il. La guerre avec l'Inde est finie, mais les restrictions sont restées : pas de viande le mardi et le mercredi. Comme de toute façon elle est dégueulasse, c'est pas vraiment un problème.

De fait, Malko n'avait guère trouvé de différence en douze ans. Peshawar était toujours une ville poussiéreuse, sale, écrasée de

chaleur, avec des ânes et des chèvres en liberté, une circulation démentielle et bruyante et quelques îlots de luxe comme l'*Intercontinental* ou la demeure du gouverneur de la province. Le grand fort du XVe siècle avec ses vieux canons lui donnait un air un peu anachronique, compensé par les centaines de bus, de rickshaws et de véhicules en tous genres. Fred Hall l'observait derrière ses grosses lunettes.

— Je suis content de vous voir, dit-il. Nous avons un gros problème.

— Je m'en doute, fit Malko. La Company ne m'a jamais encore offert de voyages d'agrément. La station de Vienne a été très mystérieuse. On m'a seulement demandé de prendre contact avec vous.

— Ils ne sont au courant de rien, précisa Fred Hall en se mouchant de nouveau. C'est une opération très fermée. Voilà : nous avons décidé de réunir à Peshawar tous les chefs locaux des différents mouvements de Résistance qui se battent en Afghanistan contre l'armée soviétique.

— Pourquoi ?

L'Américain prit un élastique et commença à jouer avec.

— Deux raisons, lâcha-t-il. D'abord essayer d'avoir une évaluation exacte des possibilités de la Résistance. Ensuite, les forcer à s'entendre entre eux, afin de multiplier leur efficacité et offrir un front commun pour d'éventuelles négociations.

— Vaste programme ! soupira Malko.

Fred Hall ôta ses grosses lunettes, montrant enfin ses beaux yeux bleus à l'expression un peu floue.

— Cela fait six mois que je suis dessus, avoua-t-il. J'ai envoyé un de nos meilleurs agents faire la tournée des popotes. Bruce Kearland. Il travaille sous couverture « humanitaire » pour le compte d'une petite fondation qu'on lui a créée sur mesures. C'est un passionné de l'Islam et de l'Afghanistan. Il a vécu là-bas plusieurs années, parle dari, pachtou, turkmène... Un cas. Bref, il terminait sa tournée afghane par le Lowgar, une région au sud de Kabul, quand il a été blessé, je ne sais pas exactement dans quelles circonstances.

— Gravement ?

— Oui, je crois, dit Fred Hall. Mais il y a pire. J'avais mis au point un système de contacts, avec des « stringers⁽¹¹⁾ » faisant la liaison entre le Lowgar, Kabul et Peshawar. J'attendais il y a quatre jours des nouvelles fraîches. Or, celui qui devait les amener n'est jamais venu et mon stringer qui devait le récupérer a été assassiné quelques heures plus tard. En plein Peshawar.

Un ange passa, au vol alourdi par sa cotte de maille. À Vienne, le chef de station avait pudiquement tu à Malko ces menus détails...

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

Fred Hall remit ses lunettes et posa son élastique.

— Bruce Kearland est en danger, dit-il. Les Soviétiques et leurs homologues du Khad – le KGB afghan – le traquent. Ils sont sur sa piste. Ce qui est arrivé le prouve. Il faut aller le chercher, l'aider à revenir...

Malko prit le temps de digérer l'information. On s'était bien gardé, à Vienne, de lui parler de cette incursion en Afghanistan. S'il se faisait prendre par les Soviétiques, il avait des chances de ne jamais revoir son château. Ils seraient trop heureux de se mettre sous la dent un véritable espion. Il risquait de finir ses jours dans une cage suspendue au plafond de la salle de conférence de la place Dzerzhinski^[12].

— Pourquoi moi ? Je suppose que vous avez des réseaux d'infiltration et d'exfiltration, avança-t-il. Et je parle quelques mots de dari, et aucun de pachtou.

— Non, mais vous parlez anglais, fit Fred Hall. Or, Bruce Kearland possède des informations vitales sur la façon dont les Soviétiques vont tenter de saboter notre petite conférence au sommet, qu'il ne peut confier qu'à quelqu'un de sûr... Pour tout vous dire, je crains, d'après mes informations, qu'il ne puisse arriver vivant ici. Il est trop gravement touché. Ces informations, j'en ai besoin. Les chefs de la Résistance doivent arriver dans huit jours à Peshawar.

Le silence retomba, rompu seulement par le ronflement du climatiseur. Dans cette atmosphère sibérienne, on avait du mal à imaginer la fournaise extérieure... Visiblement, pour ne pas laisser à Malko le temps de trop réfléchir, Fred Hall lança :

— En sortant d'ici, je voudrais que vous alliez au *Dean's Hôtel*. Chambre 32. Demandez Yasmin Munir. C'est la fiancée de Bruce. Une Afghane, qui habite Islamabad. Elle était venue l'attendre ici. C'est par son intermédiaire que je reçois des nouvelles, afin de ne pas trop griller Bruce. Ensuite, s'il n'y a rien de neuf, vous irez voir mon ami, Sayed Gui, *l'Intelligence Director* de l'Alliance des mudjahidins, une des formations modérées de la Résistance. C'est lui mon « agence de voyages » pour l'Afghanistan.

— Vous savez que je suis accompagné d'Elko Krisantem, précisa Malko. Il est prévu aussi ?

— Certainement, approuva l'Américain. Vous n'aurez pas trop d'un garde du corps dévoué. Je ne vous cache pas qu'il s'agit d'une mission très pointue, avec des risques élevés... Peshawar grouille d'agents du KGB et du Khad. Ils infiltrent tous les membres de Résistance, ce qui rend le travail extrêmement dangereux.

Encourageant. Malko suivit le regard de Fred Hall posé sur la grande carte de l'Afghanistan derrière son bureau. Le Lowgar était une petite tache rose, au sud-ouest de Kabul. Le regard de l'Américain revint se poser sur lui, humide, sans que Malko sache si c'était la buée

ou l'émotion.

— C'est la première fois, dit-il, que les autres s'attaquent à des gens travaillant directement pour moi. Pourtant, c'étaient des étrangers, des Britanniques. On a agi avec une brutalité... choquante. L'un d'eux a été décapité, ajouta-t-il d'une voix altérée.

— Que s'est-il passé au juste ? interrogea Malko.

Autant savoir à quoi s'en tenir.

Le chef de station de la CIA plongeait les mains dans un tiroir et tendit un paquet de photos à Malko. La tête coupée posée sur une table avait une allure macabrement surréaliste, mais le corps égorgé sur le palier ressemblait à toutes les photos de police...

— La police pakistanaise a trouvé la tête à la gare routière, commenta Hall. Les deux jeunes hippies travaillaient bien. L'un était infiltré à Kaboul et faisait la liaison avec l'intérieur. C'est sa tête qui est là. L'autre a été massacré dans le bazar.

— Qu'en pensent les Pakistanais ?

— Pas grand-chose, avoua Fred Hall, entre deux éternuements. Ils ont entendu dire qu'un commando du Khad est arrivé à Peshawar la semaine dernière pour exécuter plusieurs personnes. Ce serait eux qui auraient fait le coup...

Malko éternua à son tour. Avant de mourir en Afghanistan, il allait attraper une pneumonie.

— On ne sait pas où ils se trouvent ?

Fred Hall soupira.

— Il y a deux millions sept cent mille réfugiés afghans au Pakistan dont cinq cent mille rien qu'à Peshawar. Rien ne distingue un résistant d'un sympathisant du régime de Kaboul. Même les résistants ne s'y retrouvent pas... Il y a tellement de factions, de trahisons, de ralliements, de reniements. Nous sommes en Orient ici. Tout est possible, et rien n'est simple. Il faut vous méfier de tout le monde.

— Même de ceux à qui vous m'envoyez ? Cette Yasmin et Sayed Gui ?

— Eux, non, mais l'entourage de Sayed, je n'en mettrai pas ma main au feu. Tous ces types ont des cousins, des copains, des frères parfois, de l'autre côté. Certaines grandes familles se sont volontairement scindées en deux clans, pour ne pas mettre tous les œufs dans le même panier. Ajoutez les haines tribales ou familiales... Une chatte n'y retrouverait pas ses petits.

« Seulement, cette Résistance, aussi disparate et désunie soit-elle, représente un sacré problème pour les Soviétiques. C'est même actuellement la seule vraie monnaie d'échange que nous ayons avec eux : aussi faut-il tout faire pour l'aider.

Malko frissonna. Penser que dehors, il faisait cinquante-cinq degrés ! Fred Hall se mit à ranger des papiers, l'air soucieux, puis leva

ses gros yeux sur Malko.

— Je sais que je vous demande un sale boulot, mais je me suis adressé en catastrophe à Washington. Nous avons envoyé Bruce Kearland là-bas parce qu'il parle pachtou et dan. Sinon, on n'envoie jamais d'Américains. Vous vous rendez compte si les Popovs en prenaient un ? Un vrai de chez nous... Le KGB s'en lécherait les babines pendant un siècle... Vous, c'est différent, vous avez une sacrée bonne réputation comme chef de mission et vous n'êtes pas citoyen américain. On pourra toujours vous bâtir une « légende », s'il y avait un pépin.

— Et m'envoyer des oranges à Vorkuta, commenta Malko, pince sans rire.

Un ange passa en secouant des menottes. Fred Hall baissa la tête. Difficile de raconter des salades à quelqu'un comme Malko. Ce dernier savait bien pourquoi la CIA tenait à lui comme à la prune de ses yeux. À la fois taillable et corvéable à merci, et digne d'une totale confiance. En cas de pépin, seuls quelques très hauts fonctionnaires de la Company sauraient qu'il s'agissait d'un agent américain. C'était la vie qu'il avait choisie. Entre deux missions, lorsqu'il se retrouvait à Liezen menant une vie un peu anachronique de châtelain, en Autriche, dans une demeure dont chaque pierre avait coûté quelques litres de sang, il savourait ces pauses dans une vie aventureuse... Au moins, il maintenait son rang en exerçant une activité qu'on avait toujours trouvée honorable chez les Linge : la guerre.

Il eut une pensée fugitive et brûlante pour Alexandra, sa fiancée de toujours. Il ne pensait pas que cette mission serait si dangereuse et ils s'étaient bêtement disputés avant de partir. Après pourtant avoir fait l'amour comme des fous au fil d'une longue réconciliation de plusieurs semaines. La jeune femme semblait avoir renoncé à l'arracher à la CIA, aussi, par moments, elle disparaissait ou s'enfermait dans une bouderie absurde, allant même jusqu'à se refuser à lui.

Puis, elle revenait, la crise passée. C'étaient toujours des retrouvailles délicieuses. Ils ne se posaient aucune question. Malko était certain qu'elle avait d'autres amants, mais sûr aussi que leur relation était unique et indestructible. Dans ces moments-là, ils faisaient l'amour avec encore plus de violence. La dernière fois qu'ils l'avaient fait, Alexandre s'était repliée sous lui, les bras noués sur ses reins, le poussant à la marteler de plus en plus fort, comme pour imprimer sa marque à l'intérieur d'elle-même. Elle hurlait alors, sans retenue, à la façon d'une chatte et retombait ensuite, le corps recouvert d'une fine sueur, les yeux révoltés. Après ces orgasmes-là, Malko pouvait lui demander n'importe quelle fantaisie sexuelle.

Il ne se privait pas de s'enfoncer dans ses reins, parfois

brutalement, comme pour lui faire accepter l'inacceptable. Cambrée, Alexandre se soumettait à lui doublement, sans qu'il sache vraiment ce qui se passait dans sa tête. Lorsqu'il était parti pour l'Afghanistan, Alexandra avait tenu à l'accompagner à l'aéroport de Swchechat, dans la Rolls conduite par Elko Krisantem. C'est elle qui avait suggéré une ultime étreinte, le caressant d'abord, puis sans façon, lui faisant l'offrande toujours délicieuse de sa bouche. Enfin, elle s'était installée sur ses genoux comme une douce cavale et n'avait joui que dans les faubourgs de Vienne, les prunelles dilatées par le plaisir. Il n'arrivait pas à détacher ses mains de sa chair ferme.

C'est elle qu'il aurait dû emmener au lieu de Krisantem.

— À quoi pensez-vous ? demanda Fred Hall.

— À mon futur voyage, dit Malko, redescendant sur terre.

Si on ne pouvait plus avoir un petit fantasme...

L'Américain était en train de griffonner un mot qu'il tendit à Malko.

— C'est pour Sayed Gui. Il est prévenu de votre arrivée. Les bureaux se trouvent sur Charsadda Rood, au nord de la ville. Il y a un drapeau afghan. Tout le monde connaît. Pour Yasmin, dites que vous venez de la part de « George ». C'est mon pseudo.

Il se leva, contournant le bureau encombré de papiers et l'empilement de boîtes de bière, puis ouvrit la porte blindée, raccompagnant Malko en bas. Dans la salle d'attente, un Pakistanais lisait le Coran à haute voix et une affiche annonçait à d'improbables touristes que la Khyber Pass et toute la « zone tribale » étaient interdites aux étrangers, pour des raisons de sécurité.

Malko eut l'impression de recevoir du plomb en fusion sur les épaules, lorsqu'il se retrouva dans la cour. Stoïque, Fred Hall le mena jusqu'à sa voiture où son chauffeur s'était endormi, toutes portières ouvertes. L'Américain se pencha vers Malko.

— Si vous partez, il faudra faire attention aux hélicoptères MI 24. Les mudjahidins n'ont aucune défense contre eux.

— C'est presque aussi dangereux que Peshawar, ironisa Malko. Après ce qui est arrivé à vos stringers...

L'Américain secoua la tête.

— Pas la même chose. Ici, s'il vous arrive quelque chose, il restera de quoi vous enterrer. Tandis que si vous prenez une roquette, on vous ramasse à la petite cuillère.

CHAPITRE III

Malko se hasarda dans la voiture transformée en four, avec une prudence de chat, et dit au chauffeur :

— Au *Green's Hôtel*.

C'était un hôtel minable, refuge des derniers hippies de Peshawar, à une centaine de mètres du *Dean's Hôtel*, dans l'avenue commerçante Shahrah-E-Pehlvi. Inutile que le chauffeur qui travaillait sûrement pour les Services pakistanais en sache trop sur ses contacts. Hélas, à Peshawar, Budget n'existait pas, et il était impossible de louer une voiture sans chauffeur, ce qui permettait aux Services de Sécurité pakistanais de surveiller les étrangers jour et nuit... Malko louait à l'heure des taxis à l'*Intercontinental*.

Très vite, la grande allée ombragée qui donnait un air coquet à cette partie de Peshawar, laissa la place à des immeubles loqueteux.

Malko abandonna son véhicule en face du *Green's Hôtel*, dont la façade d'un vert délavé semblait prête à s'effondrer, y entra pour en ressortir aussitôt, direction le *Dean's*, fleuron de l'hôtellerie peshawarienne. Le temps de parcourir les deux cents mètres, sa chemise était à tordre.

De jour, le *Dean's* semblait encore plus décrépité avec son toit de tôle ondulée et ses petits bungalows répartis autour du jardin. Passant devant la minuscule réception, il gagna la chambre 32. Grâce aux volets fermés, il faisait presque bon à l'intérieur du vieil hôtel, bien que la climatisation y soit remplacée par de poussifs ventilateurs tournant avec une sage lenteur.

Malko frappa un coup léger à la porte 32. Pas de réponse. Il insista, ayant vérifié d'un coup d'œil à la réception que la clef n'était pas là. Toujours rien. Aucun bruit ne filtrait à travers le battant. De nouveau, ses doigts pianotèrent sur le bois. Il ne tenait pas à attirer l'attention. Enfin, il perçut un frôlement de l'autre côté de la porte et une voix de femme murmura quelque chose dans une langue inconnue. Il approcha sa bouche du battant et souffla :

— Yasmin ! Ouvrez, je suis un ami de George.

La clef tourna enfin dans la serrure et la porte s'écarta juste assez pour le laisser entrer. La chambre était plongée dans la pénombre et ses yeux mirent quelques secondes à distinguer la silhouette en face de lui.

— Qui êtes-vous ? demanda la voix.

— Je travaille avec George, dit Malko, je dois aller chercher Bruce, là où il se trouve.

Le silhouette bougea et brusquement la lumière jaillit dans la pièce. Malko éprouva un choc en découvrant Yasmin Munir. Deux grands yeux noirs brûlants d'une sensualité animale, des lèvres épaisses et bien découpées d'un rouge profond contrastaient avec le voile léger cachant en partie les cheveux noirs. La jeune femme portait une sorte de sari vert en soie presque transparente, laissant deviner le soutien-gorge blanc d'où émergeait une poitrine lourde, et même le slip blanc ! Curieuse tenue d'une sagesse hypocrite, savamment provocante. Le regard de Malko ne pouvait se détacher des seins épanouis qui semblaient encore plus offerts à travers la soie. Il éprouva un trouble immédiat et violent lorsque son regard croisa celui de Yasmin Munir. Les yeux sombres exprimaient une lascivité primitive, langoureuse, docile. Il avait l'impression que s'il approchait de la jeune femme et commençait à la dépouiller de ses vêtements, elle n'aurait pas un geste de défense. Yasmin sourit, découvrant des dents éblouissantes. Malko en avait la bouche sèche. Le grand ventilateur tournant lentement au plafond faisait voler son voile. On aurait dit une hétéaire du siècle dernier. Elle eut un geste gracieux, montrant un fauteuil.

— Asseyez-vous. Excusez-moi, je n'ai rien à boire...

Toujours la fichue loi sur l'alcool. Malko ne s'attendait pas à trouver une pareille beauté. Yasmin Munir prit place au coin du lit sans le lâcher du regard. Elle croisa les jambes, et des bracelets d'argent tintèrent à sa cheville.

Elle ne l'interrompit pas, tandis que Malko exposait son plan, hochant seulement la tête lorsqu'il eut terminé.

— C'est dangereux, dit-elle. On se bat beaucoup dans le Lowgar. Votre voyage risque de prendre deux ou trois semaines. Et puis...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Et puis, quoi ?

— Bruce est peut-être mort, nous n'avons pas de nouvelles depuis des jours.

Elle parlait d'une voix calme, comme si elle n'était pas vraiment concernée, ses yeux superbes fixant le tapis élimé. Son détachement étonna et intrigua Malko. Quels étaient ses rapports avec l'Américain travaillant pour la CIA ? Que faisait-elle cloîtrée dans cette chambre d'hôtel ? Elle ressemblait à une superbe plante en serre.

— Je dois tenter cette chance, dit Malko, même si elle pose de gros problèmes.

Le regard de Yasmin Munir se releva, indifférent.

— Bon. En quoi puis-je vous aider ?

La question prit Malko un peu de court, et, en même temps lui donna une idée.

— Il faudrait en discuter, dit-il. Pourquoi ne dînons-nous pas ensemble ce soir ? Je suis sûr que vous pouvez m'apporter beaucoup d'informations précieuses.

La bouche épaisse s'ouvrit sur un sourire désolé, et ironique.

— Dîner ! Mais je ne peux pas sortir d'ici. Vous ne connaissez pas Peshawar. Les femmes restent chez elles. Celles qui montrent leurs cheveux, on les appelle des putains. Je me fais servir des repas dans ma chambre. Si j'allais au restaurant de l'hôtel, on ne me servirait pas. Vous n'avez pas remarqué qu'il n'y a pas de femmes de chambre dans les hôtels ? Ce serait impie de les faire travailler au contact des infidèles... À Islamabad, bien sûr, c'est différent.

Malko rit, médusé.

— Mais, enfin, vous ne vivez pas enfermée ?

Yasmin Munir secoua la tête, ramenant les pans de son sari sur sa poitrine, comme pour échapper au regard de Malko, puis soupira :

— Lorsque Bruce n'est pas là, oui. C'est très dur pour moi. Avant c'était différent. J'avais fui l'Afghanistan pour Beyrouth. Ma maison a été rasée, mes parents sont morts, je n'ai plus de pays. L'un est occupé par les Syriens, l'autre par les Soviétiques. Et ici, je suis obligée de me conformer aux coutumes locales.

Ahurissant.

— Écoutez, plaïda Malko, il y a bien un endroit où nous ne nous ferons pas remarquer. Dans le bazar...

Yasmin éclata d'un rire amer.

— Dans cette tenue, je me ferais lapider ! Vous ne les connaissez pas ; déjà, ils supportent à peine que les étrangères se montrent. Si vous entendiez les commentaires qu'ils font sur leur passage. Or, à leurs yeux, je suis une musulmane...

Malko avait l'impression qu'elle était soulagée de pouvoir parler, de rompre sa solitude. Son regard parcourut la chambre et tomba sur un vêtement verdâtre.

Un grand tchador d'une seule pièce, englobant la tête avec, à la hauteur des yeux, un « grillage » de tissu. Quelque chose qui transformait n'importe quelle femme en fantôme. Cela lui donna une idée. Il se leva, prit le vêtement et s'approcha de Yasmin.

— Mettez ça, personne ne peut vous reconnaître.

Le regard de la jeune femme dérapa.

— Non, non, je ne peux pas sortir, c'est impossible.

Malko n'insista pas. La pudeur de Yasmin n'était qu'un prétexte. Il y avait autre chose, qu'il arriverait à découvrir. Cette conversation ne le menait à rien. Il s'approcha de la porte.

— Tant pis. Je reviendrai vous voir, avant de partir. Si vous

apprenez quelque chose, je suis à *l'Intercontinental*, chambre 312. Je m'appelle Malko Linge.

Sa poignée de main, bien que douce, sembla le repousser. Il se retrouva dans le couloir du *Dean's*, frustré et intrigué. Pourquoi cette splendide jeune femme croupissait-elle à Peshawar, en attendant un homme qu'elle ne semblait pas aimer ?

De nouveau, il dut marcher sous le soleil de plomb avant de replonger dans le taxi transformé en étuve.

Espérant être moins déçu par Sayed Gui.

Un vieux drapeau afghan délavé flottait au-dessus d'un complexe de bâtiments jaunâtres ceinturés de galeries extérieures.

Le taxi s'arrêta en face d'une sentinelle assise à l'ombre sur une chaise, une carabine Kalachnikov sur les genoux, en train de lire un journal, rafraîchi par un grand ventilateur sur pied posé à même le trottoir, dont le fil disparaissait sous la porte métallique. Il sursauta en voyant le véhicule et bondit sur ses pieds d'un air farouche. L'apparence étrangère de Malko sembla le rassurer.

Celui-ci aspira une bouffée d'air brûlant et sec, froissé et déjà trempé de sueur par le court trajet.

— *Hara Sayed Gul injā*⁽¹³⁾ ? demanda-t-il.

Les quelques mots de dari, rassurèrent définitivement la sentinelle qui lui ouvrit une porte le menant à un minuscule poste de garde à l'entrée d'une grande cour où traînaient des mudjahidins avec et sans arme. De vieilles photos du roi Daoud décoraient les murs et l'essentiel de l'ameublement consistait en vieilles caisses de munitions. Après quelques palabres incompréhensibles pour Malko, deux mudjahidins, Kalachnikov en bandoulière, l'escortèrent jusqu'au premier étage. Cela ressemblait à une caserne, avec des pièces vides et une molle animation. L'Alliance Islamique s'était installée dans des locaux commerciaux désaffectés divisés en trois corps de bâtiment, avec des garages au rez-de-chaussée.

Il se retrouva dans une cour intérieure de la taille d'un mouchoir, encombrée de guerriers enturbannés, bardés de cartouchières, assis à même le sol. Ils gardaient le Saint des Saints, le bureau de Sayed Gui, directeur du renseignement des mudjahidins. Une porte s'ouvrit sur un barbu au long visage chevalin qui fit signe à Malko de le suivre. Il entra, suivi par les regards envieux de ceux qui continuaient à cuire à petit feu.

La pièce était encombrée de piles de documents, de journaux, de tracts. Dans un coin, une « dactylo » moustachue et enturbannée, tapait comme un sourd sur une machine à écrire qui avait sûrement

fait la guerre de 14. Il régnait une chaleur de bête qu'un modeste ventilateur n'arrivait pas à enrayer. Une seconde porte s'ouvrit et Malko reçut une délicieuse bouffée d'air glacé en plein visage.

— Entrez, cher ami, fit une voix en excellent anglais.

Son hôte fit le tour du bureau pour l'accueillir, boitant bas. Les cheveux noirs clairsemés, la chemise ouverte sur le torse épais, un visage mobile, des yeux pétillants d'intelligence, cachés par de grosses lunettes d'écaillé. Contrairement à celles de la plupart des Afghans, ses mains étaient très soignées. Derrière son bureau, une grande carte d'Afghanistan occupait tout un panneau, semée de multiples drapeaux de couleur et de signes cabalistiques. Malko regarda Sayed Gui qui lui adressa un sourire plein de charme.

Celui qu'il avait en face de lui était un des hommes les plus craints des Soviétiques.

La pièce était sombre, avec une fenêtre aux vitres peintes. Dans un coin était assis un géant barbu, avec de longs cheveux noirs, le torse disparaissant sous deux cartouchières, immobile comme une statue.

— C'est Asad, mon garde du corps, présenta Sayed Gui.

Asad se leva, s'inclina devant Malko dans un grand bruit de ferraille et emprisonna sa main droite entre deux paumes moites avant de se rasseoir, réglé comme un automate.

La dactylo barbue entra avec l'inévitable plateau à thé et Malko essaya de laver la poussière qui encombrait son gosier. Le choc de l'arrivée au Pakistan avait de quoi secouer un honnête homme.

Le voyage avait bien commencé dans le 747 d'Air France, Paris-Karachi, sans escale, comme chaque mercredi et chaque jeudi. Malko avait expérimenté, grâce au sens de l'économie de la CIA, la nouvelle classe Le Club en service depuis peu sur tous les longs courriers Air France.

Les sièges étaient confortables avec de larges accoudoirs, des repose-pieds, et l'atmosphère de la cabine, feutrée et intime pour le prix d'un billet bien inférieur à celui de la première classe.

Malko aimait la détente des longs voyages sans escale, cette sensation d'être dans les limbes, entre deux mondes. Hélas, ensuite, l'aéroport de Karachi était un gigantesque chaos, évoquant plus une gare bombardée qu'un aéroport international. Malko avait dû attendre six heures sa correspondance sur Peshawar. La proximité de la Khyber Pass, point d'entrée en Afghanistan, en avait toujours fait un centre commercial important. Les Pachtous, tribu guerrière, à cheval entre le Pakistan et l'Afghanistan y maintenaient une ambiance à la fois traditionaliste et western.

Seul véritable changement depuis le dernier passage de Malko : l'*Intercontinental* équipé, luxe inouï, d'une piscine ! Il but un peu de thé, trop sucré, et fixa son hôte :

— Alors, dit-il, je crois qu'il y a un problème ennuyeux ?

Sayed Gui répondit d'un geste onctueux, avec un sourire las.

— Il y a beaucoup de problèmes, trop de problèmes ici que nous ne pouvons résoudre.

Il se retourna vers la carte et désigna l'Afghanistan :

— Le principal problème, c'est que mon pays est occupé par les Soviétiques !

Malko enchaîna :

— La réunion de tous les chefs de la Résistance est une bonne initiative de Mr Hall, n'est-ce pas ?

Sayed Gui ôta ses lunettes d'écaillé et se mit à jouer avec, regardant pensivement le mur. Comme pour lui-même, il dit à voix basse, se retournant vers la carte et désignant du doigt au fur et à mesure les régions qu'il mentionnait.

— Ils arrivent des quatre coins de l'Afghanistan. Le commandant Massoud de la vallée du Panchir, Zadih Ullah de Mazar I Sharif, dans le nord, Si Ahmed du Lowgar, Tadj Mohammad du Ghasni, Said Jagrani du Hazaradjat, Djallal Ouddin, du Paktiar.

Il se tut une seconde, essoufflé de son énumération et continua d'une voix grave :

— Tous ceux qui mènent la Djihad^{14} contre les Russes, qui ont conquis leur nom à la pointe de leur Kalachnikov. Jamais une telle réunion n'avait encore eu lieu.

— Cela vous semble utile ?

Sayed Gui posa ses lunettes.

— Théoriquement oui, mais j'ai peur. Les Soviétiques sont au courant. Ils vont essayer de les assassiner. Quand ils sont au milieu de leurs troupes, c'est impossible. Ils sont trop protégés. Par contre, ici, à Peshawar...

Malko écoutait, légèrement sceptique.

— Je pense qu'ils vont prendre des précautions, remarqua-t-il. Vous êtes là pour cela.

Sayed Gui secoua la tête.

— Vous avez entendu parler du Khad ? C'est le Service de renseignements afghan. Formé et encadré par le KGB. Il a entièrement infiltré tous les mouvements de résistance, ici à Peshawar. Il ne se passe pas de semaine sans qu'on découvre un espion. Même autour de moi, je sais que des gens travaillent pour eux. Les Russes sont très forts.

— Les forces de sécurité pakistanaises peuvent aussi les protéger ?

Sayed Gui secoua de nouveau la tête, sans dissimuler sa lassitude.

— Les Pakistanais ne veulent pas intervenir. Ils ont peur, ils ne veulent pas que leur pays se transforme en Liban. Il y a deux millions et demi de réfugiés afghans au Pakistan. Au sud du pays les Russes

excitent la minorité baluch pour qu'elle réclame l'indépendance ; ils menacent à mots couverts de poursuivre les Résistants ici au Pakistan. Alors, les Pakistanais voudraient bien trouver une solution. Un accord avec les Soviétiques. Qui sauve la face de tout le monde. Seulement, les gens qui se battent sur le terrain sont intraitables, ils continueront la Djihad tant qu'il y aura un Soviétique en Afghanistan. Comme les Pachtous qui ont empêché les Britanniques de franchir la Khyber Pass, il y a un siècle. Ce sont des gens têtus et courageux.

» Vous comprenez que je ne veux pas compter sur les Pakistanais pour protéger les chefs de la Résistance...

Assad, le géant, bougea et cracha par terre. Sayed Gui remit ses grosses lunettes et demanda brusquement :

— Quand comptez-vous partir à la recherche de Bruce Kearland ?

Malko commençait à croire qu'on avait oublié l'Américain.

— Le plus tôt possible, dit-il, je crois qu'il possède des informations précieuses.

Sayed Gui approuva.

— Je le pense aussi. Sinon, ceux du Khad n'auraient pas éliminé ses messagers de cette façon aussi brutale. Nous savons à peu près où il se trouve. Je vous donnerai une escorte de mes meilleurs mudjahidins, mais il faudra marcher beaucoup, jour et nuit, si vous voulez être revenu à temps. Au mieux, cela prendra une semaine. Je peux organiser votre départ pour demain matin avec un convoi de munitions.

— C'est d'accord, dit Malko. Je vous retrouve ici ?

L'Afghan n'eut pas le temps de répondre. Un coup fut frappé à la porte et le dactylo barbu apparut, bredouillant quelques mots incompréhensibles. Sur un signe de Sayed Gui, il ouvrit le battant pour laisser un petit Afghan moustachu et timide qui se mit à débiter une longue tirade au directeur du renseignement. Celui-ci le renvoya après l'avoir écouté et se tourna vers Malko.

— Je crois que vous n'aurez pas à vous rendre dans le Lowgar. Cet homme arrive de l'intérieur. Mr Kearland sera demain dans la matinée à Landikotal, avec son escorte. Il est gravement blessé et sur le point de mourir.

CHAPITRE IV

Une foule d'images traversa l'esprit de Malko. Landikotal ! C'était un petit bourg pachtou, le dernier avant le poste-frontière de Torkham, niché dans les replis pelés de la Khyber Pass, centre de tous les trafics entre l'Afghanistan et le Pakistan. Là-bas, tout le monde était armé et les étrangers tout juste tolérés. Mais Landikotal était aussi le carrefour où aboutissaient les pistes secrètes chevauchant la frontière.

— Quand pouvons-nous y aller ? demanda Malko.

Sayed Gui posa ses lunettes :

— Il y sera probablement en fin de matinée. On le transporte sur un mulet, il est gravement blessé. Le messenger m'a dit qu'il ne respirait presque plus. Il risque de mourir avant d'atteindre Peshawar.

— Je vais prendre une voiture, répondit Malko, et vous m'expliquerez où le trouver.

Sayed Gui eut un sourire amusé.

— Ce n'est pas aussi simple. La Khyber Pass et Landikotal sont interdits à tous les étrangers par le gouvernement pakistanais. Celui-ci a détruit des laboratoires d'héroïne à Landikotal et les Pachtous se sont fâchés, menaçant de prendre les armes et de tuer tous les étrangers qui passeraient. Il va falloir s'entourer de certaines précautions...

Encore une élégante litote...

— Par exemple ? demanda Malko.

— Des hommes sûrs vous accompagneront. Il faudra vous habiller en Pakistanais. Si vous voulez, on viendra vous chercher demain matin à sept heures à votre hôtel.

— Parfait, dit Malko. Et comment trouverai-je Bruce Kearland ?

— Vous avez vu le messenger. Il vous attendra là-bas. Mes hommes le connaissent. Faites attention, lorsque vous serez dans la rue. Ne parlez à personne et surtout pas en anglais. On vous fera passer pour un Turkmène.

Il se leva, imité par Asad, le géant. Malko en fit autant et se dirigea vers la porte. La voix de Sayed Gui le rattrapa :

— Prenez ceci.

Il se retourna. L'Afghan lui tendait un énorme pistolet automatique noir. Malko prit l'arme, l'examinant avec curiosité. Cela

ressemblait au croisement d'un P 38 et d'un Colt. Il pesait une tonne.

— C'est une arme fabriquée à Darra, expliqua Gui. Bien sûr, elle ne tire pas très bien, mais c'est mieux que rien.

Darra était un petit village pachtou où depuis des temps immémoriaux on fabriquait des armes artisanales, copies de fusils anglais ou adaptations insolites. Les Pachtous pauvres s'en contentaient, quitte à se faire péter la gueule de temps à autre.

Malko soupesa le lourd pistolet, regrettant son pistolet extra-plat. Il l'emmenait de moins en moins, à cause des portiques magnétiques dont la plupart des aéroports étaient maintenant équipés. Il glissa l'arme dans sa ceinture, sous sa chemise. Le contact froid de l'acier le fit frissonner. Sayed Gui et le géant l'observaient avec un bon sourire.

— À Landikotal, remarqua-t-il, un homme sans turban et sans arme n'est pas un homme.

La poignée de main de Sayed Gui fut particulièrement chaleureuse. Il boitilla jusqu'à la galerie extérieure et prit dans les siennes la main droite de Malko.

— Bonne chance !

Malko retrouva son taxi transformé en sauna. Songeur. Sayed ne lui disait rien de bon. Un peu trop onctueux, sûr de lui, tortueux.

Une fois de plus, on l'envoyait au massacre. Seulement, il n'avait guère le choix. Elko Krisantem allait être ravi de cette escapade. Il restait à prévenir les principaux intéressés. Fred Hall et la somptueuse Yasmin. Malko dut s'avouer que la perspective de la revoir le troublait agréablement.

Circuler dans un taxi non climatisé, en plein après-midi, à Peshawar, relevait du masochisme le plus débridé. Malko avait couru après Fred Hall, entre le centre culturel américain et le consulat, pour arriver à le coincer enfin dans une réception, sur la pelouse de *l'Intercontinental*.

Le chef de station de la CIA s'était figé en apprenant le retour de son agent.

— *My God*, avait-il murmuré, pourvu qu'il s'en tire ! Je voudrais pouvoir venir avec vous, mais étant donné ma position, il faudrait que je demande une autorisation...

— Je vais juste le chercher.

— Bien sûr, mais quand même. Je pense qu'il aurait été heureux de me voir... Je vais faire préparer une chambre au Lady Reading Hospital. C'est le mieux. Vous l'amènerez directement au consulat.

Ils s'étaient quittés comme tout le monde se mettait à table. Bien qu'invité par Fred Hall, Malko préférait tenter sa chance avec Yasmin qu'il devait rencontrer de toute façon. En dépit de son indifférence apparente envers Bruce Kearland, elle serait peut-être intéressée d'apprendre son retour. Cette fois, il se fit arrêter dans la cour du

Dean's. Quelques étrangers palabraient à voix basse dans le petit lounge sombre en face de la grande salle à manger déserte, gaie comme une chambre à gaz. Les conversations se turent au passage de Malko qui repensa à ce qu'on lui avait dit : le *Dean's* était bourré d'agents du KGB et du Khad.

Le vieux Pakistanais de la réception n'avait même pas levé les yeux sur Malko. Il frappa à la porte 32. Cette fois, la voix de Yasmin demanda presque aussitôt.

— Qui est-ce ?

En anglais, comme si elle s'attendait à la visite de Malko. Ce dernier précisa :

— L'ami de George.

La porte s'ouvrit. Yasmin portait le même sari, mais de fines perles de sueur brillaient sur son front. Il régnait dans sa chambre une chaleur insupportable. Son regard se posa sur Malko, interrogateur.

— Il est tard...

— Je sais, dit Malko, mais j'avais une nouvelle importante à vous donner.

— Laquelle ?

— Je vous la dirai, si vous venez dîner avec moi.

Yasmin secoua la tête avec un sourire ambigu.

— Voyons, je vous ai dit que...

— Si tout se passe bien, Bruce sera ici demain, dit Malko.

Les prunelles noires se figèrent :

— Vous plaisantez ! Comment ?

Cette fois, il tint bon.

— Vous n'en saurez plus que si vous venez.

Ils se défièrent du regard d'interminables secondes. Il sentait la jeune Afghane déchirée entre la curiosité et sa crainte étrange de se montrer. Finalement, il prit sur un fauteuil le tchador vert et le lui tendit.

— Mettez ceci, dit-il, personne ne vous verra.

Elle saisit le vêtement mais ne bougea pas.

— Vous allez vous changer et venir, insista Malko.

Comme elle demeurait immobile, il prit un pan de son sari et le rejeta sur une épaule, découvrant encore plus de sa poitrine ! Yasmin fit un pas en arrière, mais l'expression trouble de ses yeux ne se modifia pas. Fixant Malko avec une intensité presque gênante. Elle n'avait pas lâché le vêtement vert. Nouveau silence, qui n'en finissait pas. Puis, elle dit enfin à voix basse :

— Bien. Mais je ne veux pas sortir en même temps que vous. Attendez-moi dans le taxi.

— Vous venez vraiment ?

— Bien sûr.

Sur le pas de la porte, ils échangèrent encore un long regard.

Le chauffeur ne parut aucunement surpris de voir surgir de l'obscurité un fantôme verdâtre qui s'installa à côté de Malko. Yasmin s'était parfumée.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Il y a un restaurant chinois dans Quaid-E-Azam, suggéra-t-elle. Le *Hong-Kong*. On y mange pas mal. Je préfère ne pas aller au bazar...

Elle dit quelques mots au chauffeur. Sa voix était déformée par son accoutrement. Malko éprouvait une sensation bizarre assez érotique. Il sentit une hanche élastique s'appuyer contre lui. Le masque vert se retourna. Agaçant de ne pouvoir deviner aucune expression. Il se pencha comme pour l'embrasser et elle recula, mais sans excès. Puis sa main se posa sur celle de Malko avec légèreté :

— Maintenant, dites-moi.

— Bruce Kearland arrivera demain matin à Landikotal, annonça Malko. Je vais le chercher.

Il fit le récit de sa visite à Sayed Gui qu'elle écouta sans l'interrompre. Il tut simplement le grave état de santé de l'Américain et lorsque le taxi s'arrêta, demanda :

— Voulez-vous m'accompagner à Landikotal ?

Elle secoua la tête.

— Non. C'est dangereux. Je préfère l'attendre ici, l'accueillir quand il arrivera. Je vais tout préparer.

Le restaurant ne payait pas de mine. Brusquement, Malko n'avait plus envie de sortir du taxi, de rompre ce moment d'intimité.

Dans le rétroviseur, le chauffeur leur jetait des regards intrigués. Il n'y avait pas tellement d'étrangers qui sortaient avec des Pakistanaïses, à Peshawar, fief pachtou et machiste. Encore une candidate à la lapidation.

Ils finirent par descendre. La chaleur avait à peine baissé de quelques degrés. Malko laissa passer Yasmin devant lui, effleurant sa hanche, et réalisa qu'il éprouvait un violent désir pour cette femelle dépersonnalisée par le voile.

On se serait cru à la Pointe du Raz par grand vent. Deux puissants ventilateurs balayaient la table où Malko et Yasmin s'étaient installés, comme une tornade glacée, plaquant contre le visage de la jeune femme son voile vert. Celle-ci s'était un peu dégelée bien qu'il n'y ait pas une goutte d'alcool. Par miracle il y avait du Perrier ! La carte annonçait fièrement : « Eau bouillie et filtrée. »

Ça valait trois étoiles à Peshawar, si c'était vrai. Barrière contre les amibes et autres bestioles.

Yasmin semblait nerveuse, mangeait à peine, écartant son voile pour porter les aliments à sa bouche. Ils n'avaient pas reparlé de Bruce Kearland.

— Qu'avez-vous ? demanda Malko.

— J'ai peur, souffla-t-elle.

Il la regarda, étonné.

— Peur ? De quoi ?

La voix baissa encore d'un ton.

— Des agents du Khad. Ils sont partout à Peshawar. Ils traquent les gens comme moi qui travaillent avec les Américains ou la Résistance des mudjahidins. On sait que je suis afghane. On m'a contactée pour me demander de me rallier au régime de Babrak Karmal. Quand j'ai refusé, ils m'ont menacée. C'est une des raisons pour lesquelles je ne sors pas. Ils ne viendront pas m'assassiner dans mon hôtel ou à Islamabad, mais au bazar, un coup de couteau est vite arrivé. On ne retrouve jamais les assassins, surtout lorsqu'il s'agit d'une femme, ce ne serait pas la première fois.

Voilà l'explication.

— Vous ne risquez rien avec moi, affirma Malko.

— Non, mais vous ne serez pas toujours avec moi. Enfin, *Inch Allah*...

De nouveau, il demanda :

— Venez avec moi à Landikotal.

Le fantôme vert secoua la tête.

— Impossible. Je suis une femme. Il n'y en a pas parmi les mudjahidins. Sauf les étrangères. Je n'en peux plus de Peshawar. Je veux retourner à Islamabad. Au moins, là-bas, les femmes peuvent mener une vie normale, sortir sans être voilées. Ici, c'est le bout du monde.

— Vous êtes amoureuse de Bruce ? demanda brutalement Malko.

Il y eut un silence, troublé seulement par les éternuements de la clientèle. Il regardait la bouche charnue, seule partie du visage à être visible. C'était fascinant, presque une offrande. Puis les belles lèvres laissèrent tomber d'une voix égale :

— Non.

— Pourquoi vivez-vous avec lui ?

À travers le croisillon tissé, il essayait de deviner son regard puis revenait vers sa bouche. Les commissures s'en abaissèrent et le ton lui sembla altéré.

— Je n'avais pas le choix quand je l'ai rencontré. J'avais tout perdu. Il m'a recueillie et je suis restée deux ans à Beyrouth avec lui. Ensuite, il a été nommé à Islamabad, il m'a offert de le suivre. Je n'avais aucun autre plan, et je ne pensais pas que ce serait ainsi. Il m'a demandé de l'aider dans son travail et nous sommes venus ici. Il part

des semaines et me laisse dans un hôtel d'où je ne peux pas sortir. C'est horrible. J'étouffe.

Sa voix était devenue véhémence, sincère.

Brusquement, elle se replongea dans son poulet au curry et ne répondit plus aux questions de Malko. Ils achevèrent de dîner en silence.

— Vous partez avec des hommes de Sayed Gui ? demanda-t-elle enfin.

— Je pense, dit Malko.

— Faites attention. Les Pachtous de Landikotal sont furieux contre le gouvernement, donnent des informations de l'autre côté. Plusieurs mudjahidins ont été tués ainsi.

Le restaurant s'était vidé. On se couchait tôt à Peshawar... Ils retrouvèrent la chaleur sèche de la nuit. Sans un souffle d'air. Le chauffeur dormait à poings fermés. Automatiquement, sans qu'ils demandent rien, il les ramena au *Dean's*. Yasmin se tourna vers Malko.

— *Good night*, revenez vite avec Bruce.

— Je vous raccompagne, dit-il.

Elle ne protesta pas. Elle semblait paralysée dès qu'un homme disait quelque chose. Ils marchèrent jusqu'à l'entrée. Le réceptionniste dormait. Le couloir brillait d'une vague lueur jaunâtre. Yasmin pénétra dans sa chambre, Malko sur ses talons, puis se retourna, probablement avec l'intention de lui dire bonsoir. Un court instant, leurs regards se croisèrent. Ils se trouvaient à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Partez ! dit-elle.

Comme il ne bougeait pas, elle fit deux pas vers la porte-fenêtre, comme pour s'enfuir par cette ouverture. Malko la rattrapa et posa une main sur sa hanche. Dès que les doigts l'effleurèrent, l'élan de Yasmin se brisa. Malko la fit pivoter sans difficulté, sentant à travers le léger tissu vert la voluptueuse tiédeur de sa peau.

— Que voulez-vous ? murmura-t-elle.

Comme si ce n'était pas évident. Ils demeurèrent ainsi quelques secondes, puis il se pencha et ses lèvres frôlèrent la bouche de la jeune femme.

Elle lui rendit aussitôt son baiser, de tout son corps, et il l'étreignit violemment, écrasant la masse tiède et ferme de ses seins. Très vite, ils basculèrent sur le lit, étroitement enlacés. Pas un mot n'avait été prononcé. Yasmin se laissait faire, la respiration courte. Quand Malko commença à découvrir ses jambes, elle ne protesta pas. Ses doigts remontèrent le long d'une peau douce, comme huilée atteignant l'intérieur de ses cuisses, la zone la plus tendre et vulnérable. Elle ne portait rien sous ses voiles et ne défendit pas son intimité.

Allongée sur le dos, elle tremblait sous la main qui la caressait, un

bras noué sur la nuque de Malko, les jambes ouvertes, tressaillit au contact des doigts habiles. Malko avait l'impression, au moment où sa main s'était posée sur elle, d'avoir ouvert une porte menant à une secrète et ardente sensualité.

Sans cesser de la caresser, il se libéra et prit la main de la jeune femme pour la poser sur lui. Elle commença aussitôt un lent mouvement de va-et-vient sur sa hampe dont le détachement même était excitant. À bout de nerfs, Malko la renversa alors sous lui et la pénétra d'une seule poussée. Il eut l'impression d'entrer dans un pot de miel. Yasmin, très vite, se mit à onduler régulièrement, venant au-devant de lui jusqu'à ce qu'elle se torde voluptueusement, avec un interminable et vibrant soupir. Mais aussitôt après elle repoussa Malko.

— Partez ! murmura-t-elle. Partez, je ne veux pas.

Il se demanda ce qu'elle ne voulait pas. D'ailleurs sa voix n'exprimait aucune volonté, seulement l'engourdissement du plaisir sensuel. Il la contempla : sa pudeur semblait s'être concentrée sur son visage. Le tchador vert remonté dévoilait son corps jusqu'au ventre, le sexe ouvert, perdu dans la fourrure noire. Elle ne pouvait pas ignorer qu'il la regardait. Elle avait des jambes superbes, un peu lourdes mais bien galbées, à la peau très blanche.

— Vous pensez que je suis une putain, dit-elle soudain derrière son masque. Mais je n'avais pas fait l'amour depuis plusieurs mois. Je n'en pouvais plus.

Il la reprit dans ses bras, et voulut la débarrasser de l'encombrant tchador vert.

— Ôtez cela !

— Non, dit-elle.

Il recommença à caresser tout son corps, s'attardant aux pointes aiguës de ses seins à travers le tissu, puis s'aventura le long de sa chute de reins, découvrant des fesses rondes et fermes. Elle se fit plus souple, s'offrant à chaque mouvement de doigt impérieux, envoûtée par les caresses. Grisé par cet abandon, Malko la fit doucement rouler sur le ventre, appuyant son sexe durci contre ses reins. Yasmin ne parut pas se révolter. Elle attendit, sans le moindre recul, tremblant légèrement.

Sa seule réaction, quand il la prit de cette façon, fut de griffer le drap, mais il ne put savoir si c'était de plaisir ou de douleur. L'idée de pénétrer ces reins rendus anonymes par le tchador l'excitait extraordinairement. Peu à peu, il fut plus brutal. Il la possédait furieusement, comme pour se venger de sa froideur apparente. Il se retint longtemps avant de se répandre en elle. Parfois un mouvement plus violent lui arrachait une longue plainte. Lorsqu'il explosa, son cri rauque se mêla au long râle étouffé d'une femme qui jouit. Elle

continuait à se cambrer sous lui, en transes, s'accrochant des deux mains au drap. Lorsqu'il releva le voile qui dissimulait son visage, elle se laissa faire. Les yeux noirs semblaient avoir doublé de volume ! Soulignés de bistre, une lueur trouble les éclairait. D'elle-même, enfin, Yasmin se débarrassa du long vêtement, révélant enfin une somptueuse poitrine et resta ainsi sur le lit, fixant le ventilateur qui tournait lentement.

Malko se mit à lui caresser les seins et elle ferma les yeux. Ils demeurèrent ainsi longtemps, puis peu à peu son désir se ranima et cette fois, sans même qu'il le lui demande, elle le prit dans sa bouche jusqu'à ce qu'il l'écarté pour posséder son ventre, cette fois. Elle semblait moins goûter cette position, mais ils firent l'amour doucement et longtemps. Leurs deux corps ruisselaient de sueur. Enfin, Malko retomba, vidé.

Appuyée sur un coude, Yasmin se mit à l'observer.

— Vous êtes le premier homme qui m'ait attaquée aussi brutalement, remarqua-t-elle. Comment saviez-vous que je ne vous repousserais pas ?

Malko sourit :

— Je l'ignorais, mais j'avais envie de vous. On ne réfléchit pas dans ces moments-là.

Il se sentait merveilleusement bien. L'idée de son voyage à Landikotal et du retour de Bruce Kearland gâcha brutalement son euphorie. Comme si elle avait deviné ses pensées, elle dit doucement, sans lâcher le ventilateur des yeux :

— Si vous voulez, nous pourrions quand même nous voir lorsqu'il sera revenu. Il paraît qu'il est blessé. Il devra rester à l'hôpital...

Évidemment, ce n'était pas d'une grande moralité. Malko essaya de se raccrocher au fait qu'il n'avait jamais vu Bruce Kearland et, qu'après tout, il n'avait pas violé Yasmin. Celle-ci semblait s'épanouir parfaitement dans l'adultère... Elle tourna la tête vers lui, et regarda son sexe rendu au calme.

— Je voudrais que vous me fassiez encore l'amour, dit-elle. Vous êtes très doux et très fort en même temps. Bruce n'a jamais le temps, ça ne l'intéresse pas.

— Vous êtes superbe pourtant, dit Malko avec sincérité.

Elle eut un sourire las.

— Oh, il aime me sortir, mais ensuite, il est toujours fatigué, ou il a du travail. Ou il voyage. Avant ce n'était pas ainsi. Mais je suppose que c'est la vie.

— Vous avez eu d'autres amants ?

— Non.

— Comment avez-vous fait ?

Yasmin regarda de nouveau le plafond.

— J'ai une amie, dit-elle d'une voix égale. J'aime bien faire l'amour avec elle. C'est très doux aussi.

Un délicieux frisson traversa Malko, ému par cette perversité naturelle. Les yeux noirs se posèrent de nouveau sur lui.

— Je vous la présenterai, dit Yasmin avec douceur. Elle vit à Peshawar. Maintenant, il faut que vous partiez.

Il se leva, récupéra ses vêtements froissés. Yasmin l'observait, indéchiffrable. Elle drapa un voile autour de sa taille, ce qui la rendait encore plus belle, puis entrouvrit la porte-fenêtre pour Malko.

Celui-ci la trouvait de plus en plus à son goût. Mais lorsqu'il s'approcha pour l'embrasser, elle se déroba.

— Il faut partir, dit-elle. Je vous reverrai demain, lorsque vous reviendrez avec Bruce.

Il se retrouva directement dans le jardin du *Dean's*. Son taxi était garé dans l'ombre. Il était une heure du matin ! Il réveilla le chauffeur avec précaution. À cette heure tardive, la circulation était presque nulle et ils mirent moins de cinq minutes pour atteindre *l'Intercontinental*. Malko n'en revenait pas de sa chance. Pourquoi une femme aussi farouche que Yasmin avait-elle cédé aussi vite ?

Il chassa de ses pensées son corps épanoui et se demanda ce qu'il allait trouver à Landikotal. Quel était le secret rapporté par Bruce Kearland ?

CHAPITRE V

Elko Krisantem testa la solidité de son lacet, en tenant les deux extrémités enroulées autour de ses poings. Il se sentait rajeuni de dix ans. Enfin un peu d'action ! Il moisissait au château de Liezen, n'ayant qu'à menacer d'étranglement de temps à autre un plombier récalcitrant. Rien de substantiel pour un homme de sa qualité. Il s'approcha de la fenêtre. Le ciel était immaculé, il allait faire une journée radieuse. Remettant son lacet dans sa poche, il glissa dans sa ceinture son vieux parabellum Astra qu'il avait passé dans sa valise, en cachette de son maître. Réflexe excusable : on a du mal à se séparer d'une arme avec laquelle on a expédié *ad patres* une bonne vingtaine de ses semblables. Par moment, le vieux Turc avait une sentimentalité de midinette.

Il frappa un coup léger à la porte de communication et Malko lui ouvrit aussitôt. Lui aussi était prêt, emportant une trousse fournie par Fred Hall, avec de la morphine et des antibiotiques. Dans le couloir, un « homme de chambre », prosterné en face de L'ascenseur, faisait sa prière.

L'ascenseur arriva. Surprise, il n'était pas vide ! Une Orientale au visage fin, drapée dans un peignoir de bains, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, l'occupait, grandie par les hauts talons de ses mules. Malko enveloppa son corps et son visage d'un regard attendri. Enfin une femme qui ne portait pas de voile ! Au rez-de-chaussée, elle se dirigea vers la piscine, un paquet de livres sous le bras.

Un petit bonhomme au nez busqué, avec une moustache tombante à la Gengis Khan s'avança vers eux et bredouilla :

— Mr Malko ?

En Afghanistan, on n'utilisait que le prénom.

— Oui.

— Je suis venu avec la voiture. De la part de Mr Sayed. Mon nom est Wassé.

Le solennel portier à la barbe d'un très bel orange teinté au henné, affublé d'une curieuse tenue bariolée, les salua, avec respect. Wassé leur ouvrit la porte d'une Colt Mitsubishi décorée comme un arbre de Noël. Des guirlandes d'ampoules couraient tout le long de la lunette arrière, s'allumant au moindre coup de frein, le volant était recouvert

de fourrure et d'innombrables enjolivures de chrome égayaient la peinture verte. Wassé tourna à droite dans Khyber Road, avenue ombragée, comme celles qui formaient la part la plus agréable de Peshawar. Des soldats à aigrette rouge montaient la garde entre deux vieux canons devant l'entrée de la propriété du gouverneur de la Province. On aurait juré que les Anglais étaient encore là. Ils bifurquèrent ensuite dans Jamrud Road, grande avenue poussiéreuse à deux voies bordées de commerces, filant vers l'ouest. À peu près au milieu la Mitsubishi fit demi-tour et stoppa en face de plusieurs boutiques de ferrailleurs. Wassé les fit passer entre deux échoppes, vers un bâtiment qui se trouvait derrière. Ils aboutirent dans une cour intérieure. Wassé se déchaussa, ils en firent autant et pénétrèrent dans une petite pièce. De vieux tapis en recouvraient le sol et des coussins étaient empilés le long des murs. Une vitrine renfermait quelques souvenirs de guerre : grenades, étuis vides, cocktail Molotov.

Deux hommes dormaient, allongés à même le sol. Ils se levèrent en hâte et vinrent serrer les mains de Malko et de Krisantem, à l'afghane, les tenant longuement entre les leurs. Un jeune garçon apporta du thé et ils attendirent tous en silence, échangeant des sourires complices.

Un grand barbu édenté apparut à son tour, un paquet de vêtements sur les bras et le posa devant les deux étrangers.

Presque aussitôt, un nouveau venu entra affublé d'un petit turban, des yeux rieurs, d'un nez complètement tordu et d'une barbiche.

— Je suis Rassoul, annonça-t-il, interprète. Mr Sayed veut je vous accompagne. Il faut ces vêtements vous mettez...

C'étaient deux costumes pakistanais, chemise jusqu'aux genoux et pantalon assorti, ressemblant à un pyjama pour obèse, fermé à la ceinture par une cordelière. Le tout d'un marron tristounet... Malko et Krisantem s'exécutèrent sous l'œil attendri de leur « interprète », observés d'un air grave par le grand vieillard. Ce dernier soupesa d'un air connaisseur leurs deux armes. C'étaient des gentlemen...

Lorsqu'ils furent équipés, il prit une longue bande de tissu qui était en réalité un turban et entreprit de l'enrouler sur la tête de Malko, puis de Krisantem.

Cela tenait horriblement chaud, mais c'était, paraît-il, indispensable pour dissimuler les cheveux blonds de Malko. Celui-ci parvint à coincer son pistolet dans la cordelière de son « pyjama », puis Rassoul lança :

— Vous viens...

Son anglais était plus que limité. Le vieux leur serra la main avec effusion. Deux Afghans barbus étaient déjà installés dans la Colt, un à l'avant, l'autre à l'arrière, Kalachnikov entre les genoux.

— Comment allez-vous le ramener ? demanda Malko.

— Il y a voiture, Landikotal, expliqua Rassoul dans son anglais laconique.

À six, serrés comme des sardines, ils repartirent dans Jamrud Road, vers l'ouest.

Direction la Khyber Pass et Landikotal.

Les constructions se clairsemaient et il y avait de plus en plus de vaches et de chèvres en plein milieu de la chaussée. La ligne imposante des montagnes apparut, dès la sortie de la ville, barrant tout l'horizon à l'ouest. Les premiers contreforts de l'Afghanistan. Landikotal ne se trouvait qu'à une cinquantaine de kilomètres, après les lacets de la Khyber Pass. Jusque-là, c'était un désert de cailloux, ocre et pelé. Ils laissèrent sur leur droite l'université, franchirent un canal et atteignirent le premier check-point.

Quelques soldats abrutis de chaleur arrêtaient au hasard un véhicule sur vingt pour d'interminables palabres. L'air farouche des deux mudjahidins à Kalachnikov dut les décourager car la voiture passa sans encombre, longeant ensuite l'immense camp de réfugiés de Nasr, mélange de tentes et de cahutes en torchis. Des chameaux, des chèvres, des poulets s'ébattaient en liberté, des femmes faisaient la queue à un puits, emmitouflées dans leurs voiles, un seau sur la tête.

En dépit des glaces ouvertes, Malko étouffait, emplissant ses poumons d'un air torride et sec. Encore un check-point ! En principe, ils n'arrêtaient pas les véhicules pakistanais. Rassoul adressa un sourire radieux à Malko.

— Nous passés !

Maintenant, la route sinuait dans un paysage désolé, semé de petits cimetières surmontés au-dessus de certaines des tombes par les fanions multicolores récompensant les mudjahidins tués dans la Djihad, la Guerre Sainte. Un peu plus loin, une arche de pierre, appuyée sur deux tours rondes crénelées, barrait la route. Rassoul se retourna :

— *Jamrud Fort !*

Ils traversèrent le petit village au pas. L'ambiance était bien différente de Peshawar. Tous les hommes portaient un fusil et des cartouchières avec souvent en plus un pistolet. Ils étaient dans la zone tribale, non soumise à l'autorité du gouvernement pakistanais. La route commençait à monter entre deux étendues caillouteuses. Ils doublèrent un bus grim pant péniblement, des passagers accrochés partout, sur les pare-chocs, aux portières ouvertes, en groupes sur le toit. Spectacle courant. Presque à chaque virage, se dressait un petit fort avec des meurtrières, des donjons, des mâchicoulis jaunâtres, ce qui donnait un air guerrier à ce paysage désolé. En dépit de l'altitude, la chaleur était toujours aussi violente. Personne ne disait mot dans le véhicule. Malko regardait pensivement les hautes montagnes qui

commençaient à les cerner. À quelques kilomètres, se trouvait l'Afghanistan. Il y avait de moins en moins de voitures, et les virages se rapprochaient. Tantôt la route grimpait, tantôt elle redescendait au flanc d'une vallée sans un arbre. Par instants, il apercevait le ruban de la voie de chemin de fer reliant Peshawar à la frontière. Un seul train par semaine, le vendredi.

Malko eut une pensée pour Bruce Kearland. Pourvu qu'il ne soit pas trop gravement blessé.

L'énorme fort des Khyber Rifles dominant la route était le dernier avant la frontière. Le blason du Régiment s'étalait à leur gauche peint sur les roches arides de ce paysage impressionnant. Malko dégoulinait de sueur et avait dû récupérer son pistolet descendu au fond de son « pyjama ». Le silence devenait pesant. Dans ce décor grandiose, les quelques rares Pachtous qui se déplaçaient à pied, fusil à l'épaule, semblaient minuscules. La Colt franchit la voie de chemin de fer et Rassoul se retourna, montrant quelques maisons presque de la même couleur que la montagne.

— Landikotal !

Des bus débarquaient leur cargaison disparate en face de petits boutiquiers et d'ânes résignés. Ils stoppèrent, bloqués par la manœuvre d'un bus. Landikotal ressemblait à tous les villages pachtous, avec son grouillement de turbans et de fusils. Pas une femme. Le guide-interprète se retourna, une fois de plus :

— Pas sortir voiture !

Il alla chercher un Pepsi-Cola tiède, puis se fondit dans la foule. Des camions traversaient Landikotal à grands coups de Klaxon, peinturlurés, chromés, descendant sur Peshawar. Rassoul réapparut, l'air soucieux, dit un mot au chauffeur et ils repartirent. Au milieu du village, un militaire en uniforme, le chef surmonté d'une aigrette rouge, déplacé au milieu de la foule pouilleuse, réglait, imperturbable la circulation dans l'indifférence générale.

— Que faisons-nous ? demanda Malko.

— Nous attendons celui avec qui nous avons rendez-vous, expliqua Rassoul. Il faut faire attention. Nous sommes sur le territoire de Khaled Khan et nous ne lui avons pas demandé la permission.

— Qui est-ce ?

— Un chef de tribu pachtou.

— Que peut-il faire ?

— Il risque de nous tuer, fit Rassoul avec une simplicité pleine de sincérité, frottant son nez tordu d'un air inquiet.

C'était un pays où on ne badinait pas avec les traditions.

Discrètement, Malko posa la main sur la crosse de son pistolet. Elko s'était renfrogné. Si ça tournait mal, leurs chances étaient minces.

Ils s'enfoncèrent encore plus dans le village, stoppèrent entre deux camions, et Rassoul disparut encore. Heureusement, personne ne paraissait se soucier d'eux. Quelques Pachtous buvaient du thé à l'ombre, en examinant un vieux fusil. Un camion plein de thé passa en grondant, montant vers Torkham. Le trafic commercial était libre entre les deux pays.

Malko sursauta soudain. Il venait d'apercevoir Rassoul, marchant sous les arcades de la place voisine. Seulement, il n'était pas seul ! Deux grands gaillards, fusils à la main, l'encadraient. Les trois venaient vers la Mitsubishi. Le malheureux « interprète » ne semblait pas en mener large. Malgré l'interdiction qui lui avait été faite, Malko sortit de la voiture.

— Ce sont hommes de Khaled Khan, bredouilla Rassoul en anglais. Ils croient moi policier, chercher laboratoire d'héroïne. Eux très colère...

Les deux malabars roulaient des yeux furieux, jetant des regards intrigués à Malko qui, en dépit de son turban, n'avait vraiment pas l'air d'un Pachtou... Rassoul intervint et se lança dans une grande explication. Sans un mot, les deux Afghans à Kalachnikov se déplièrent et prirent position hors de la voiture, leurs armes ostensiblement à la main. C'était *OK Corral*. L'apparition des Kalachnikovs sembla pourtant détendre l'atmosphère. Un des deux malabars posa même une question d'un ton poli à un des gardes du corps de Malko et tendit aussitôt son arme, soulignant la marque de fabrique en chinois. Il sembla immédiatement monter dans l'estime de l'autre. Rassoul souffla à Malko :

— C'est mieux. Seulement mudjahidins ont Kalachnikovs.

La réconciliation se solda par une tournée de Sprite et de Pepsi tièdes. Mais Rassoul avertit Malko :

— Ils veulent quand même nous partir. Sinon, eux ennuis.

— Impossible, dit Malko, nous sommes venus chercher quelqu'un qui est gravement blessé.

Rassoul se balançait d'un pied sur l'autre, nerveux, caressant sa barbiche.

— Oui, oui, fit-il, mais homme du rendez-vous pas là... C'est dangereux.

Les deux malabars sirotaient leur Pepsi. Un bus passa, dans un nuage de poussière.

— Si nous restons, d'autres hommes de Khaled Khan vont venir, insista Rassoul.

— Et alors ? fit Malko agacé.

— Ils nous tueront, répéta Rassoul de sa voix douce et résignée.

Ici, l'armée pas pouvoir. Pachtous très forts. Nous prisonniers et eux demander rançon...

Combien la CIA paierait-elle pour récupérer Malko ? Rassoul mourait visiblement de peur. Malko savait que les hommes de Sayed Gui se battraient, mais à quoi bon déclencher une bataille rangée ? Il eut alors recours au plus vieil argument du monde. Tirant un billet de cent roupies de sa poche, il le fourra dans la main d'un des Pachtous. Un sourire ravi fleurit aussitôt sur le visage buriné. Il venait de se faire un ami. Les deux hommes échangèrent quelques mots et s'éloignèrent après un salut cérémonieux. Malko se tourna vers Rassoul :

— Si dans une heure, notre contact n'est pas là, nous repartirons. En attendant, cherchez-le. Je ne bougerai pas d'ici.

Il y avait un problème supplémentaire. Comment redescendre jusqu'à Peshawar un homme gravement blessé dans la Colt déjà bourrée ? Où était la seconde voiture promise ?

Rassoul s'était de nouveau fondu dans la cohue. L'attente recommença. Malko flâna un peu le long des boutiques, de plus en plus inquiet. Le convoi de sauvetage pouvait avoir pris plusieurs heures de retard. Ou même une journée. Dans ce cas, que faire ? Les deux Afghans s'étaient accroupis à même le trottoir à côté d'un mulet, indifférents au brouhaha. L'un d'eux sortit son nashwar⁽¹⁵⁾ et se mit à mastiquer lentement. Une femme, fantôme noir, glissa rapidement le long d'un mur. Des coups de feu claquèrent, pas très loin. Une bagarre ? L'essai d'une arme ? Personne ne broncha, pas même le soldat à aigrette. L'ambiance pesante de ce village isolé dans ce décor aride finissait par vous opprimer. Une boutique d'armes exposait des fusils aux crosses flambant neuf, copie des vieux Lee-Enfield britanniques, de curieuses mitraillettes imitées des Stein et des revolvers grossiers, sûrement plus dangereux pour le tireur que pour la cible. La sueur dégoulinait du turban de Malko et il mourait d'envie de l'arracher. Enfin, Rassoul réapparut.

— J'ai trouvé ! annonça-t-il.

Il dit quelques mots au chauffeur et ils s'engagèrent dans une étroite ruelle courant parallèlement à la rue principale. Ils cahotaient sur les pierres aiguës et stoppèrent enfin, en face d'un terrain vague. C'était un cul-de-sac. Quelques maisons de pierre à moitié démolies. Malko aperçut un homme accroupi dans un coin d'ombre : celui qui était venu prévenir Sayed Gui.

— Vous voyez la maison avec l'âne devant. Votre ami est à l'intérieur, annonça Rassoul.

Malko sauta hors de la voiture. Le soleil le frappa comme un coup de poing. Il se retourna pour dire à Rassoul de l'accompagner.

Au même moment, une détonation claqua. Le pare-brise de la Colt devint opaque et la lunette arrière vola en éclats.

Les autres occupants giclèrent en même temps du véhicule, s'abritant derrière des pans de mur. Un des Afghans fut le premier à riposter. La rafale de sa Kalachnikov fit jaillir des petits nuages de poussière, à une centaine de mètres, le long d'une maison en ruines. L'alignement des impacts dont le pare-brise et la lunette arrière donnaient la direction approximative du coup de feu.

Malko s'élança en avant, suivi de Krisantem et cria à Rassoul, aplati derrière un tas de cailloux :

— Dites-leur de nous couvrir !

Le petit barbichu lança un ordre aux deux mudjahidins qui se mirent à tirer rafale sur rafale. Sans s'attirer la moindre réplique ! Et soudain, Malko vit une silhouette qui courait à toutes jambes, dégringolant une pente raide menant au centre de Landikotal. Hors de vue des tireurs aux Kalachnikovs et trop loin pour son modeste pistolet.

Il tira malgré tout, priant pour que l'arme ne lui explose pas dans la main. Après les claquements assourdissants de Kalachs, ce fut deux petits pets ridicules, et le fugitif n'en courut que plus vite. Elko Krisantem vida la moitié du chargeur de son Astra sans plus de résultat et l'homme disparut. Quand ils arrivèrent à l'endroit d'où les coups de feu avaient été tirés, Malko aperçut un fusil posé par terre. Il le ramassa. C'était une arme de fabrication artisanale, copie d'un Lee-Enfield, tout neuf, la culasse ouverte. Il comprit aussitôt pourquoi un seul coup de feu avait été tiré : l'étui vide de la cartouche tirée était encore dans la chambre de l'arme, car la griffe d'éjection avait cassé tout de suite.

Il essuya son front dégoulinant de sueur, et revint vers la voiture. Les coups de feu semblaient n'avoir alerté personne. Rassoul penché sur le pare-brise détruit, était plongé dans une discussion animée avec le chauffeur.

— Il pouvait nous tuer ! fit-il.

La balle était passée entre les six hommes, à quelques centimètres de la tête de Malko et de Rassoul. Les deux Afghans, des chargeurs neufs dans leurs Kalachs, guettaient les murs autour d'eux.

— Je dis très dangereux, fit Rassoul d'un ton larmoyant. Sûrement hommes de Khaled Khan.

Malko jeta le fusil dans le coffre de la Colt. Il se sentait mal à l'aise dans ce monde bizarre, impénétrable. Il avait hâte de récupérer Bruce Kearland et de filer sur Peshawar. L'âne, en face de la maison où devait se trouver l'Américain, n'avait pas bronché, accoutumé aux coups de feu. Le petit messenger qu'il avait vu dans le bureau de Sayed,

plus prudent, s'était abrité. Il réapparut, époussetant ses vêtements.

— Allons-y, dit Malko. Qu'un des hommes garde la voiture.

Par précaution, il garda son pistolet à la main. Tout était redevenu calme, à part les cailloux qui roulaient sous leurs pieds. Le silence était absolu. La montagne désertique commençait juste après la maison où ils allaient. Rassoul, le turban de travers, semblait mort de peur. Malko était moins anxieux. Ceux qui avaient monté cette embuscade n'auraient pas le temps de recommencer immédiatement. Il se retourna avant d'entrer dans la maison. Le chauffeur essayait de colmater le trou du pare-brise et le mudjahid ramassait les douilles éparses tirées par les Kalachnikovs. Économe.

Son regard balaya le paysage grandiose dominant le petit bourg. Un minuscule fort, construit au sommet d'un piton semblait narguer d'éventuels assaillants. À perte de vue, des pentes abruptes se chevauchaient, rocailleuses, inhospitalières, prenant avec l'éloignement une teinte mauve. Très loin, quelques mulets avançaient lentement le long d'une ligne de crête.

C'était une petite maison aux murs très épais, troués de meurtrières, comme toutes les demeures pachtous. Malko et son groupe traversèrent un patio où plusieurs hommes se reposaient sous une tente marron allongés sur des tapis, l'air fourbu, pas le moins du monde troublés par la fusillade. Sûrement l'escorte de Bruce Kearland. Il aperçut le museau pointu d'une roquette RPG7 sortant d'un sac et un âne avec un édredon rose taché de sang. Probablement la monture de l'Américain.

Le petit Afghan au visage émacié écarta un rideau et ils pénétrèrent dans une pièce très sombre, où régnait une relative fraîcheur, avec un plafond très bas. Une odeur d'épices et de tabac flottait dans l'air. Un homme était allongé sur des coussins dans le coin le plus éloigné de la porte.

Malko s'approcha et ne vit d'abord qu'un visage amaigri, émacié, aux pommettes creuses, plein de taches de rousseur. L'homme respirait par saccades et des perles de sueur coulaient de son front, le teint était blafard, verdâtre, les narines pincées. Le jeune messenger écarta la couverture qui cachait son corps, découvrant un énorme pansement sale qui lui barrait tout le ventre et se lança dans de grandes explications traduites au fur et à mesure par Rassoul.

— Il y a douze jours qu'il a été touché par la roquette d'un hélicoptère, expliqua ce dernier. Il est resté trois jours dans une grotte, puis on l'a transporté à dos de mulet. Il n'y avait rien pour le soigner là-bas. Seulement des sulfamides. Il souffre beaucoup. On n'a pas osé le mettre dans un bus pour que les « shuravis⁽¹⁶⁾ » ne le kidnappent pas.

Malko s'accroupit près du blessé. Une odeur nauséabonde s'élevait

du pansement. Pas bon signe. Il effleura le visage livide et appela :

— *Bruce, can you hear me*⁽¹⁷⁾ ?

L'Américain ouvrit les yeux. Son regard brouillé se posa sur Malko, sans réaction, puis ses yeux se refermèrent comme si le poids des paupières était trop lourd. Malko lui toucha le front et prit son pouls. Au moins cent vingt. Infection généralisée. Il était mourant... Il se pencha de nouveau.

— Bruce, dit-il. *It's gonna be all right*⁽¹⁸⁾.

Entendant parler sa langue, l'Américain fit un effort et murmura :

— Où suis-je ?

— Landikotal, dit Malko, Landikotal... dans une heure vous serez dans un hôpital, à Peshawar.

— Lan... di... ko... tal, articula lentement le blessé. Qui êtes-vous ?

— C'est Fred Hall qui m'envoie.

— Fred... Vous lui direz que... (Il s'arrêta, le visage crispé de douleur.) Il faut...

De nouveau, sa phrase resta en suspens. Malko se tourna vers Rassoul.

— Allez chercher le véhicule dont vous m'avez parlé sinon, il va mourir. Elko, accompagnez-le !

Rassoul et le Turc sortirent de la pièce. À peine avaient-ils disparu qu'une forme voilée de rouge fit son apparition. Une femme, un verre de thé à la main. Elle s'approcha du blessé, écartant Malko d'un geste autoritaire. Les deux Afghans regardaient en silence, en hommes habitués à côtoyer la mort. Pas vraiment émus. La femme essayait de faire avaler un peu de thé à Bruce Kearland. Mais le liquide coulait sur son menton. Elle se pencha sur lui, essuya son visage, puis se retourna et lança une phrase brève.

Les deux Afghans se relevèrent, faisant signe à Malko de les suivre. Elle allait probablement changer son pansement. Il ouvrit sa trousse et lui montra d'abord les antibiotiques, puis la morphine avec les seringues jetables. La femme inclina la tête. Rassuré, Malko suivit les Afghans dans la petite cour brûlante, rongé d'inquiétude. Pourvu que Bruce Kearland tienne jusqu'à Peshawar. Et qu'ils ne soient pas victimes d'une embuscade. On lui apporta un thé brûlant qu'il but sans soif, la gorge nouée. Si les hommes de Khaled Khan s'opposaient à leur départ, cela allait être une bataille rangée. Impossible de téléphoner à Peshawar... Il en était là de ses réflexions quand Rassoul suivit de Krisantem revint l'air bouleversé.

— Il faut partir tout de suite ! annonça-t-il. Khaled Khan réunit hommes contre nous. Très fâché.

Plus question de trouver un véhicule !

— Venez, Elko, nous allons le transporter dans la Colt, dit Malko.

Ils pénétrèrent dans la chambre. L'infirmière voilée avait disparu. Malko s'approcha et s'arrêta net, horrifié ! Tous les pansements de Bruce Kearland avaient été arrachés. Le manche d'un poignard émergeait de l'affreuse blessure, plongé dans les intestins de l'Américain. Il n'avait pas pu appeler au secours : on lui avait enfoncé dans la bouche un chiffon sale pour l'empêcher de crier...

CHAPITRE VI

La rétine de Malko enregistra la vision atroce en une fraction de seconde, en même temps que son cerveau se demandait où la fausse infirmière avait disparu. Il eut tout de suite la réponse. Il y avait une seconde ouverture dans la pièce, dissimulée par une tenture murale. Il l'écarta, déboucha dans un couloir étroit et, de là, dans une cuisine. La porte donnant sur l'extérieur était encore ouverte !

Elko Krisantem sur ses talons, il se rua hors de la maison. Personne ! La meurtrière avait dû gagner le centre. Il lui avait fallu un sang-froid extraordinaire pour agir en quelques minutes, séparée de Malko par une simple cloison. Rassoul contemplait le cadavre, la mâchoire décrochée.

— Venez, dit Malko.

Sans souci d'une possible embuscade, ils traversèrent la ruelle en courant pour émerger en contrebas sur la place où le soldat à aigrette rouge réglait la circulation. Malko s'arrêta. La foule était toujours la même. Aucune trace de la femme en rouge. Il aperçut deux voiles noirs qui rasaient les murs. Évidemment, la meurtrière pouvait avoir changé de tenue en quelques secondes.

Rassoul le rejoignit, essoufflé et affolé.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je veux retrouver cette femme, fit Malko. À qui appartient cette maison ?

— À un ami des mudjahidins, dit Rassoul. Il faut partir. Ils veulent nous tuer.

Malko fit quelques pas, le long des arcades bruyantes où des artisans tapaient comme des sourds sur des bouts de ferraille. La poussière âcre lui asséchait la gorge autant que la rage. Rassoul avait raison. C'était ridicule de risquer un incident sérieux avec les Pachtous de Khaled Khan alors que Bruce Kearland était mort. Mais d'où était sortie cette femme en rouge ?

Il allait faire demi-tour, lorsqu'il aperçut glissant dans l'ombre des arcades une tache rouge marron. Une femme.

Il traversa la place en courant, bousculant des badauds, évita de justesse un âne chargé de sacs et rejoignit finalement la silhouette qui l'intriguait. C'était une femme enveloppée dans un tchador qui lui semblait de la même couleur que celui de la meurtrière. Elle portait

un gros paquet sur la tête et un Pachtou enturbanné marchait derrière elle, un fusil à l'épaule.

Malko se planta devant la femme, cherchant à deviner ses traits sous le tissu. Elle s'arrêta, et l'homme la rejoignit. Lorsqu'il vit quelqu'un en train de scruter la femme sous le nez, il poussa un grognement furieux. De l'épaule, son fusil jaillit dans sa main droite et il le pointa avec une expression menaçante sur Malko, tout en l'interpellant en pachtou.

Liquéfié, Rassoul se jeta sur Malko, le tirant en arrière et cria quelque chose au Pachtou d'une voix suppliante. Malko se dégagea de la poigne de Rassoul, décidé à tirer l'affaire au clair et fit de nouveau un pas vers la femme, demeurée immobile. Le Pachtou eut alors un cri furieux et d'un geste sec fit monter une cartouche dans la chambre de son fusil. Malko vit son regard haineux. Il allait lui tirer une balle dans le ventre à bout portant !

Son doigt était déjà sur la détente. Le mari de la femme voilée n'aperçut pas une silhouette qui venait de se glisser derrière lui : Elko Krisantem, avec la rapidité due à une longue habitude, volait au secours de son maître. En une fraction de seconde, le lacet enserra le cou du Pachtou et, d'un coup sec, Elko Krisantem tira sur les deux extrémités. Le larynx et les carotides écrasées, l'homme ouvrit la bouche toute grande, émit un cri inarticulé, puis lâcha son fusil, portant les deux mains à sa gorge. L'arme tomba sur le sol, devant son propriétaire de quelques secondes. Ce dernier, gentiment accompagné par Elko Krisantem, se retrouva assis par terre, le dos appuyé à un sac de semoule, inconscient. Le Turc arracha le lacet de son cou et se redressa. Médusés, les badauds n'avaient pas eu le temps de réagir. D'ailleurs à Landikotal, on ne se mêlait guère des affaires des autres.

Malko se trouvait à un mètre de la femme en rouge. Il avança, tendit le bras, et souleva le voile rouge, découvrant son visage ! Des traits grossiers, avec une expression médusée, des yeux bovins et des tatouages sur les joues. La malheureuse poussa un cri étranglé, et, du coup, laissa tomber le paquet qu'elle tenait d'une main sur sa tête ! Son mari s'ébroua, en train de reprendre connaissance, le sang irriguant à nouveau son cerveau. Rassoul, blême, tira Malko par le poignet.

— Vite, vite, partons, ils vont tous nous tuer.

Un grondement indigné s'élevait de la petite foule rassemblée autour d'eux. Le geste sacrilège de Malko ne pouvait se laver que dans le sang. Bousculant les badauds enturbannés, Malko, Krisantem et Rassoul partirent en courant, tournant tout de suite dans une ruelle grimpant vers le haut de Landikotal. Guidés par Rassoul, effectuant de multiples détours, jusqu'à ce qu'ils débouchent en face de la maison

où se trouvait le cadavre de Bruce Kearland. La chemise de Malko collait à son torse, mais la rage l'étouffait au moins autant que la fatigue de la course.

Rassoul trépigrait autour de lui, répétant de sa voix douce et effrayée :

— Il faut partir, il faut partir !

De fait, l'offensé risquait d'ameuter tout Landikotal et de déclencher une mini-Djihad contre ceux qui avaient attenté à la pudeur de son épouse. Mais, s'ils partaient, l'enquête serait impossible. Malko agrippa Rassoul par le bras.

— Dites à vos hommes de charger le corps dans le coffre. Mais je veux savoir d'où est venue cette femme : interrogez ceux qui sont dans la cour.

Il suivit le petit Afghan au nez tordu. Ce dernier interpella un grand mudjahid en train de boire du thé, bardé de cartouchières. La conversation dura un certain temps, puis Rassoul traduisit :

— Personne ne sait rien. Cette maison est utilisée comme relais par les mudjahidins de l'Alliance Islamique. Quand ils sont arrivés, très tôt ce matin, il y avait un homme qui est descendu à Landikotal. La femme est arrivée pendant que nous étions là. Ils ignorent d'où. Ils ne parlent pas aux femmes. Ils pensaient qu'elle habitait ici.

— Il faut fouiller la maison !

À trois, ils parcoururent toutes les pièces. Ce fut vite fait. Rien, aucun indice. Quand ils ressortirent, les deux gardes avaient déjà emmené le corps de Bruce Kearland, enveloppé dans une toile et la Colt attendait devant la maison. L'Américain était mort à quelques dizaines de kilomètres du but. Quel secret ramenait-il ? Ils s'entassèrent dans la voiture, et le chauffeur effectua un détour compliqué par des ruelles au sol défoncé afin d'éviter le centre de Landikotal.

Ils émergèrent à la sortie est, juste avant le franchissement de la voie ferrée. Les deux gardes tenaient leur Kalachnikov en position de tir. Khaled Khan ou le mari bafoué pouvaient avoir monté une embuscade à la sortie du village, sur la seule route menant à Peshawar. Il y eut quelques minutes tendues, puis la Colt prit de la vitesse, passant devant le Fort des Khyber Rifles. Le chauffeur conduisait tant bien que mal, essayant de deviner la route à travers le pare-brise atomisé.

Coincé à l'arrière entre Krisantem et un des Afghans, Malko essayait de deviner qui pouvait être cette mystérieuse femme voilée qui avait pris des risques insensés pour fermer définitivement la bouche de Bruce Kearland. Qui connaissait la brève présence de l'Américain à Landikotal ? Yasmin avait-elle été imprudente ? Ou Sayed Gui ?

Les pentes abruptes de la Khyber Pass semblaient prêtes à les écraser. Un silence total régnait dans la voiture. Il n'y avait presque pas de circulation sur le ruban goudronné et sinueux se faufilant au cœur de la massive chaîne montagneuse. Ils laissèrent derrière eux un panneau entier d'ex-votos peints en couleur sur la surface plane d'un rocher, à la mémoire des régiments de la Reine qui s'étaient fait décimer au siècle dernier, sur ces pentes désolées, par les indomptables Pachtous.

Une immense trouée apparut devant eux, à travers lesquels on pouvait deviner, malgré la brume de chaleur, la plaine de l'Indus. Malko humecta ses lèvres desséchées, en proie à une conviction profonde. La clef de la mort de Bruce Kearland se trouvait devant, à Peshawar.

Fred Hall, ses lunettes de myope collées à la culasse du fusil annonça :

— Il y a une marque, ici. Une sorte d'étoile avec un caractère arabe. Ce fusil vient de Darra. Là-bas, ça coûte deux mille roupies, à peine deux cents dollars. Les Pachtous trop pauvres pour s'offrir des armes russes achètent ça. Généralement, le canon éclate au bout d'une centaine de coups. Vous avez eu de la chance. On vous aurait attaqué avec une Kalach, vous ne seriez pas ici...

C'était aussi l'avis de Malko. Depuis une heure, le corps de Bruce Kearland reposait dans un cercueil provisoire recouvert du drapeau américain, dans une pièce réfrigérée du rez-de-chaussée. Fred Hall n'avait pas encore prévenu les autorités pakistanaïses. Il reposa le fusil sur son bureau. Leur examen n'avait rien donné. Le chef de poste de la CIA éternua, et regarda Malko.

— Ça continue, dit-il. Le meurtre de Bruce confirme qu'il possédait des informations importantes concernant la conférence que nous avons mise au point. Il est le troisième à mourir à cause de cela. C'est une opération menée par le Khad, sur ordre du KGB.

— Probablement, reconnut Malko, mais c'est parti de Peshawar. Qui était au courant, à part nous ?

Fred Hall eut un sourire ironique.

— Probablement toute la ville, puisque les gens de Sayed Gui étaient dans le coup. Ici, un secret c'est quelque chose qui ne se répète qu'à une seule personne à la fois. Sayed lui-même sait qu'il est infiltré. Il doit être atterré de ce qui est arrivé.

L'Américain ôta ses lunettes et soupira :

— Nous sommes dans une belle merde.

— Il n'y a qu'une solution, proposa Malko. Retrouver les assassins

de Kearland. On pourra peut-être savoir *pourquoi* ils ont agi.

— Comment ? Même Sayed avec ses moyens et ses réseaux n'y arrive pas.

Malko prit le fusil et le brandit sous le nez de l'Américain.

— Par ceci. Une chance minime, mais nous n'avons pas le choix. Je vais aller à Darra.

Fred Hall eut un hochement de tête sceptique.

— Ils en fabriquent des dizaines tous les mois. Tous pareils. Celui-ci est peut-être passé déjà entre plusieurs mains. Ils ne les vendent pas tous à Darra. Il y en a en dépôt ici, à Peshawar, à Landikotal aussi et dans d'autres villages pachtous. C'est comme retrouver une aiguille dans une meule de foin.

— Je vais quand même essayer, dit Malko. À propos, il faudrait prévenir Yasmin Munir.

L'Américain se rembrunit.

— Je sais. Est-ce que vous pourriez vous en charger ? Ce n'est pas très drôle, mais...

— Vous la connaissez bien ? demanda soudain Malko.

Le chef de station secoua la tête négativement.

— Pas vraiment, je sais que Bruce y était très attaché et que c'est une très belle femme. Pourquoi ?

— Je suppose qu'elle a fait l'objet d'un « criblage », étant donné son intimité avec quelqu'un de chez vous ?

— Évidemment !

L'Américain était presque choqué. Malko n'insista pas. Il essayait de se remémorer la taille de la femme en rouge. Il lui semblait bien qu'elle était plus petite que Yasmin. Et pourquoi la compagne de Bruce Kearland l'aurait-elle assassiné ?

Les deux hommes descendirent, stoppant quelques instants devant le cercueil recouvert de la bannière étoilée. Dans quelques heures il volerait vers les USA dans un avion militaire et le journal local de Phoenix, Arizona, publierait une touchante épitaphe pour cette victime de ses bons sentiments. Au moment de le quitter, Fred Hall dit à Malko :

— Arrangez-vous avec Sayed pour Darra. Et faites attention.

Malko reçut stoïquement sa douche de plomb fondu en regagnant sa voiture. Avant de voir Sayed Gui, il avait décidé d'aller annoncer à la belle Yasmin qu'elle était veuve.

Le *Dean's Hôtel* semblait recroquevillé sous la chaleur inhumaine. Malko fila droit à la chambre 32. Il frappa. Un grand barbu ouvrit, il était en train de faire la chambre... Pas de Yasmin ! Le cœur de Malko

se mit à battre plus vite. Écartant le barbu, il pénétra dans la pièce, l'inspecta rapidement, ainsi que la penderie.

Elle contenait des vêtements européens, et des tchadors. Rien de rouge. Dans son dos, le nettoyeur marmonnait. Malko prit quand même le temps d'ouvrir une valise : vide. Il ressortit, soulagé que la pulpeuse Yasmin n'ait pas ajouté le meurtre à l'infidélité. Il se heurta presque à elle en face de la salle à manger. Un voile sombre sur la tête, qui pouvait se rabattre, cachant le visage. Elle s'arrêta aussitôt, ses grands yeux noirs fixant Malko avec une expression intense.

— Vous êtes rentré ? Où est Bruce ?

— Au consulat, dit Malko, venez, je vais vous expliquer.

Il la ramena à la chambre où ils pénétrèrent sous l'œil horrifié de l'homme de chambre. Yasmin se débarrassa de son voile. Elle portait une sorte de robe d'hôtesse presque transparente sous laquelle pointait un soutien-gorge blanc, comme la première fois où Malko l'avait vue. Il se dégageait d'elle un intense magnétisme sexuel, dont elle était sûrement consciente. Adossée au mur, à quelque distance de Malko, elle répéta :

— Où est Bruce ?

Malko plongea ses yeux dorés dans les prunelles d'un noir liquide.

— Bruce est mort, annonça-t-il.

Il chercha en vain une réaction. Les seins se soulevèrent à peine plus vite sous le voile noir, mais le regard ne cilla pas.

— Mort, répéta Yasmin. Comment ?

— Assassiné, dit Malko, presque sous mes yeux. À Landikotal.

Cette fois, une ride se creusa entre les deux sourcils très noirs bien dessinés.

— Assassiné, fit-elle à voix basse, comme si c'était un mot obscène. Mais je croyais qu'il était blessé.

Malko lui détailla ce qui était arrivé. Elle s'assit sur le lit comme si elle avait les jambes coupées et murmura :

— Ce sont les gens du Khad.

— Comment ont-ils su qu'il se trouvait là-bas ? Il n'y est resté que quelques heures.

Les yeux noirs se posèrent sur lui, inexpressifs, résignés.

— Ils savent tout ce qui se passe à Peshawar. Ils pullulent dans l'entourage de Sayed Gui.

— Vous en connaissez ?

— Non.

— Sayed a été mis au courant devant moi, hier seulement, remarqua Malko. S'il y a des traîtres chez lui, ils n'ont pas eu beaucoup de temps pour s'organiser.

Yasmin Munir ne se démontra pas.

— Landikotal est à une heure de Peshawar. Ils sont nombreux et

connaissent tout le monde chez les Pachtous...

Elle avait réponse à tout. Malko essaya de deviner ce qui se passait derrière les grands yeux. En vain. C'était un véritable Sphinx. La mort de Bruce Kearland semblait la laisser indifférente. Cependant, Malko n'en était pas autrement surpris : elle lui avait expliqué leurs rapports.

— Je veux trouver qui l'a tué, dit Malko.

La jeune Afghane lui jeta un regard sceptique.

— Ce sera difficile ! Jusqu'ici on n'a arrêté personne pour des attentats politiques à Peshawar. Les Pakistanais ne veulent pas d'histoires. C'est un monde hermétique, surtout si vous ne parlez pas la langue. Bruce croyait l'avoir compris. Il en est mort.

— Vous acceptez de m'aider, néanmoins ?

— Comment ?

— Vous vivez dans ce pays, vous êtes afghane et vous connaissez sûrement tous les contacts de Bruce Kearland.

Un léger sourire écarta les lèvres épaisses.

— Oui, mais je suis une femme. On ne me regarde pas, on ne me parle pas.

Lorsqu'elle était dévoilée, en tout cas, on la regardait. Mais sur le plan qui t'intéressait, Malko avait l'impression de se heurter à un mur, comme si Yasmin n'avait pas voulu se mêler des affaires des hommes.

— Il vaut mieux que vous partiez, maintenant, dit-elle doucement. On vous a vu entrer ici. Et puis, je dois aller au consulat. Voir Bruce.

Elle se leva, son regard essayant de tenir Malko à distance. Après ce qui s'était passé entre eux, c'était de la provocation... Agacé, il s'approcha et l'attira contre lui. De nouveau, au premier contact, elle sembla fondre, son corps s'appuya contre Malko avec une docilité lascive qui lui mit le feu au ventre. Lentement l'expression des grands yeux noirs changea, se troubla, comme si un rideau se levait sur une zone inconnue. Malko emprisonna doucement un sein entre ses doigts. Yasmin ferma les yeux et son corps parut s'amollir encore. Dès qu'une main d'homme l'effleurait, elle se transformait en docile poupée sexuelle. Malko était en train de se demander s'il allait maîtriser son désir quand un coup fut frappé à la porte.

Yasmin s'arracha aussitôt de lui, murmura d'une voix troublée.

— Partez.

Le sang aux tempes Malko se domina. L'homme de chambre était derrière la porte. Avant de sortir, Malko se retourna.

— Demain matin, j'irai à Darra, je viendrai vous voir ensuite ici.

Il se retrouva dans l'espace poussiéreux entourant le *Dean's* avec un violent sentiment de frustration, saoulé par le vacarme incessant des rickshaws, des klaxons, la poussière brûlante et le vent qui asséchait la gorge. Peshawar était une chaudière brûlante, hermétique

aux non-musulmans où s'affrontaient d'obscures factions afghanes, le KGB, le Khad et les intérêts supérieurs de trois ou quatre grandes puissances. Quelque chose lui disait que le meurtre de Bruce Kearland n'avait pas été planifié par les guérilleros analphabètes mais par des tueurs sophistiqués et audacieux.

Il était bien décidé à ne pas quitter Peshawar avant d'avoir élucidé le mystère.

— Charsadda Road, dit-il à son chauffeur.

Il était curieux d'apprendre ce que Sayed Gui pensait de l'assassinat de l'agent de la CIA.

CHAPITRE VII

Sayed Gui serra longuement la main de Malko entre les siennes, puis boitilla jusqu'à son vieux fauteuil. Il s'assit derrière son bureau, le visage grave. Dans un coin, Asad, le géant aux mains moites, la poitrine disparaissant sous les cartouchières, contemplait le vide en marmonnant des versets du Coran. Sans arrêt, des gens entraient et sortaient, déposant des bouts de papier sur le bureau du directeur du renseignement ou lui murmurant quelques mots à l'oreille. Un mudjahid apporta à Malko l'inévitable thé trop sucré et Sayed Gui laissa tomber :

— Je suis content de vous voir en vie, *my dear friend*. Quelle tristesse pour Mr Bruce.

— Avez-vous pu avoir des informations sur ce qui s'est passé ? répliqua Malko.

Le directeur du renseignement se mit à jouer avec ses lunettes d'écaille, en un geste qui lui était familier.

— Certainement, fit-il, certainement ! D'abord, l'homme qui a tiré sur vous avec un fusil n'agissait pas sous les ordres de Khaled Khan. Nous en avons eu la certitude absolue. Il faisait donc partie de ceux venus intercepter Mr Bruce.

— Qui ?

L'Afghan eut un geste d'impuissance.

— Je ne le sais pas encore. J'ai appris qu'un commando de trois hommes est venu de Kabul, sur ordre du Khad, pour une mission spéciale. On avait déjà trouvé leurs traces lors de l'assassinat du Britannique qui travaillait pour Mr Hall. C'est un de ceux-là qui se trouvait à Landikotal. Une voiture est venue de Peshawar avec deux hommes et une femme. Celle qui a tué Mr Bruce.

— Et cette voiture ? Par le numéro ?

Sayed sourit de bon cœur.

— Les Pachtous ne savent pas lire.

— Et cette femme ?

— Je n'en sais pas plus que vous. C'est très rare que le Khad utilise des femmes.

Malko but sagement son thé. Il restait la question de confiance.

— Peu de gens savaient que Bruce Kearland arrivait à Landikotal, remarqua-t-il. Pour monter cette action, il fallait une information

précise. Comment ont-ils pu l'avoir ?

Sayed Gui esquissa un léger sourire.

— Je comprends votre question, dit-il. Mr Hall est persuadé que notre mouvement est infesté d'espions du Khad. Il y en a sûrement, mais je ne pense pas qu'ils aient eu connaissance du retour de Mr Bruce. Très peu de gens étaient au courant chez moi, les plus sûrs, ceux dont je jurerais comme de moi-même... Mais de votre côté, Mr Malko, vous ne voyez pas ?

Le regard de l'Afghan était si aigu que Malko se demanda soudain si l'autre ne le faisait pas suivre. Sa question n'était pas innocente.

— J'ai mis au courant son amie, Yasmin Munir, dit Malko.

Sayed Gui hochait longuement la tête comme s'il méditait ce que Malko venait de lui apprendre. Puis il lâcha :

— C'est toujours difficile, n'est-ce pas, de mettre des gens en cause...

— Que voulez-vous dire ?

Lourd soupir. Interruption due à un visiteur aussitôt reparti qu'arrivé. Puis Sayed Gui articula avec une lenteur voulue :

— Yasmin Munir a une amie très proche. Vous n'avez jamais entendu parler de Nasira Fadool ?

— Jamais. Qui est-ce ?

— Mr Hall la connaît bien, répondit indirectement Sayed Gui. C'est une Afghane réfugiée à Peshawar. Elle appartient à une très vieille famille royaliste. Elle a fait toute son éducation en Europe et occupait un poste important au ministère de l'Éducation, avant le coup d'État de Babrak Karmal. Elle a fui et a installé ici un centre d'informations de la Résistance.

Malko écoutait, surpris. Rien de suspect dans l'énoncé de Sayed Gui.

— Et alors ? demanda-t-il.

Nouveau soupir, rire gêné.

— C'est délicat, finit-il par dire. Je me suis demandé parfois si Nasira Fadool ne travaillait pas *aussi* pour le Khad. Un de ses cousins a épousé une nièce du docteur Najib qui est à la tête du Khad.

— C'est un peu léger, comme rapprochement, souligna Malko.

Sayed Gui eut un geste apaisant.

— Bien sûr, mais il y a eu déjà des incidents curieux à son sujet. Peut-être des indiscretions par maladresse, ajouta-t-il aussitôt. Je ne voudrais pas vous influencer. C'est difficile de se faire une idée...

— En effet, fit Malko un peu sèchement.

Il était bel et bien en train de se faire intoxiquer... Comme pour chasser cette fâcheuse impression, l'Afghan continua aussitôt :

— En interrogeant l'escorte de Mr Bruce, j'ai appris une chose intéressante. Depuis son départ de Lowgar, leur convoi a été attaqué

plusieurs fois par des hélicoptères soviétiques alors qu'il était peu important. Comme si les Russes avaient voulu l'empêcher d'atteindre la frontière. Ils semblaient avoir beaucoup de renseignements sur lui.

Cela recoupait les informations de Fred Hall, le chef de station de la CIA. Mais ne ressusciterait pas Bruce Kearland.

— Pouvez-vous me prêter votre ami Rassoul ? demanda Malko. J'ai besoin d'aller à Darra. Essayer de savoir à qui ce fusil a été vendu.

— C'est une bonne idée, approuva Sayed Gui. Je comptais m'en occuper moi-même, mais vous aviez le fusil ! ajouta-t-il en riant.

— Eh bien, nous verrons le problème ensemble, dit Malko.

— Parfait, parfait, assura l'Afghan.

Il se leva, boitilla jusqu'à Malko, lui mit la main sur l'épaule et dit d'une voix grave :

— Si les Soviétiques sont intervenus, dit-il, c'est qu'il s'agit d'une affaire très grave. Alors, faites très attention. Ils peuvent s'attaquer à vous aussi.

Malko en était conscient. Quelque chose le gênait dans la personnalité de Sayed Gui, sans qu'il arrive à définir quoi. Un peu trop onctueux et tortueux, peut-être. Et les insinuations au sujet de Yasmin l'agaçaient aussi. Il se demanda soudain s'il n'était pas tombé amoureux de la pulpeuse Afghane.

La route de Darra sinuait entre des tentes de réfugiés, coupant des rivières à sec, dans un paysage désolé et plat. Comme à l'accoutumée, la poussière ocre filait directement dans les poumons avec un peu d'air pour ne pas suffoquer. Rassoul avait retrouvé un peu de sa sérénité, mais triturait sans cesse sa barbiche. Wassé, le petit chauffeur au nez busqué semblait ravi de cette nouvelle escapade. Miracle des réseaux commerciaux Mitsubishi : la Colt avait retrouvé un pare-brise et une lunette arrière !

Le chauffeur lança soudain une interjection à Rassoul.

— Il y a un barrage devant ! traduisit aussitôt l'Afghan.

Malko avait laissé Elko Krisantem à l'*Intercontinental*. Il regarda devant lui, aperçut un panneau en urdu et en anglais :

Do Not Pass. Forbidden To All Non-Pakistanis.

Une file de camions multicolores attendait patiemment au check-point. Le chauffeur les contourna et passa lentement devant trois soldats qui n'eurent pas un geste. Un quatrième surgit devant le capot et fit signe de s'arrêter.

— Où allez-vous ?

— À Kohat, fit le chauffeur. Touristes.

Le soldat jeta un coup d'œil distrait et fit signe de passer. L'embranchement pour Darra se trouvait trois kilomètres plus loin et n'était pas gardé... Les montagnes violettes se rapprochaient, la circulation était plus que clairsemée... Ils roulèrent ainsi une demi-

heure, puis Rassoul annonça :

— Voici Darra !

Un village comme tous les autres en apparence, avec quelques chameaux, les charrettes à bras, la foule du marché. Puis brusquement, cela changeait. Toutes les boutiques longeant l'unique rue se ressemblaient : de vraies panoplies d'armes ! Fusils, mitraillettes, pistolets, munitions. Allongés sur des tapis, les marchands attendaient le badaud. Le chauffeur stoppa, l'air plutôt inquiet.

Malko était déjà dehors, flanqué de Rassoul. Ce dernier prit le fusil dans le coffre. Par où commencer ? Il y avait une trentaine de boutiques toutes semblables... Ils étaient en train d'hésiter lorsqu'ils furent abordés par une sorte d'épouvantail arborant un brassard rouge et un sourire édenté... Dialogue bruyant, puis Rassoul expliqua :

— C'est lui qui est chargé de dénoncer les étrangers aux soldats. Il demande dix roupies pour nous guider.

Tarif honnête... Malko lui apprit ce qu'il cherchait : la boutique qui avait vendu le fusil. L'épouvantail le prit et l'examina sous toutes les coutures. Visiblement, cela dépassait ses possibilités mentales. Ils se dirigèrent tous vers une échoppe tenue par un gros Pachtou. Thé brûlant, parlotes, hochements de tête. Il semblait plus au courant. Il les expédia trois boutiques plus loin. Nouvelles palabres.

Le propriétaire, nettement méfiant, regardait le fusil d'un air dégoûté. Il tint un long discours pour expliquer que si la griffe d'éjection s'était cassée, c'est qu'elle avait sûrement reçu un choc. On lui assura que la qualité de sa marchandise n'était pas en cause. Malko voulait seulement savoir qui l'avait acheté. Obstiné, le marchand continuait à ne pas répondre. Il leur servit du thé dans des quarts en fer blanc, fait avec de l'eau d'une propreté douteuse. Plusieurs billets de dix roupies changèrent de main et le gros Pachtou commença à mollir.

Enfin, il laissa tomber quelques mots :

— C'est bien lui qui l'a vendu, annonça Rassoul avec un sourire épanoui.

Le cœur de Malko battit plus vite.

— À qui ?

Cela posa un problème. Inquiet, le Pachtou voulait savoir pourquoi... Difficile de lui expliquer la vérité. Malko eut recours à l'arme absolue : le billet de cent dollars. Devant une telle munificence, le patron lui proposa une Kalachnikov soviétique à vingt-cinq mille roupies, une véritable fortune... Puis, pressé de questions, finit par lâcher ce qu'il voulait.

— Il l'a vendu à une femme ! annonça Rassoul.

La gorge de Malko se noua. Il but une gorgée de thé aux amibes.

Le marchand le guignait, appuyé à des sacs de toile blanche contenant des armes destinées à des mudjahidins pauvres.

— Qui était cette femme ?

Le marchand répondit avec un sourire édenté et plein de commisération :

— Il n'a pas vu son visage. Elle était voilée. Mais elle parlait pachtou, ainsi que son compagnon.

— Elle n'était pas seule ? insista Malko.

— Non. Un homme l'accompagnait. Plus un chauffeur de taxi. Ils venaient de Peshawar.

C'était vague. Le gros Pachtou, émoustillé à l'idée de vendre sa Kalachnikov continuait, vantant la qualité de sa marchandise.

— Ils ont acheté le fusil, trois pistolets, une mitraillette Bren et un stylo-pistolet comme celui-là...

Il montrait à Malko un stylo noir, pistolet à coup déclenché par l'agrafe. C'était de quoi armer un vrai commando que la mystérieuse femme voilée avait acheté. Ils se retrouvaient au point de départ. Rassoul eut beau pousser le marchand dans ses derniers retranchements, il n'en sortit rien de plus et ils regagnèrent la voiture, déçus. Au moment de partir, l'épouvantail surgit de nouveau, quêtant quelques roupies de plus, ce qui donna une idée à Malko.

— Demandez-lui s'il se souvient de la visite de cette femme.

L'épouvantail s'en souvenait très bien ! Il avait même parlé avec le chauffeur de taxi. Ce dernier lui avait dit dans la conversation que l'homme habitait le *Friend's Hôtel* et qu'ils avaient ensuite retrouvé la femme au bazar !

Il ne comprit pas pourquoi Malko lui donna cinquante roupies.

La façade en ruine du cinéma Ferdous disparaissait sous les effigies en carton des stars du film. Le vacarme de la circulation sur GT Road était assourdissant. Des marchands ambulants installés tout autour du cinéma, le plus grand de Peshawar, criaient pour attirer le chaland. Les bus, les camions et les rickshaws se bousculaient sur l'avenue, essayant de ne pas écraser la foule qui émergeait du bazar, en face. Malko et Krisanem s'engagèrent dans une rue défoncée qui partait de GT Road, le long du cinéma. Une enseigne branlante annonçait *Friend's Hôtel*, à quelques mètres de là.

Escortés du guide, ils pénétrèrent sous la voûte où ils trouvèrent un peu de fraîcheur. Deux jeunes Pakistanais faisaient la sieste près d'un bureau à l'entrée de l'escalier. Ils se levèrent, stupéfaits de voir des étrangers. L'un d'eux parlait anglais et Malko s'adressa directement à lui.

— Nous cherchons une femme qui habite l'hôtel, annonça-t-il en bluffant.

Le Pakistanais ouvrit des yeux comme des soucoupes. Comme si

on lui avait demandé un martien.

— Une femme ! Mais il n'y a jamais de femmes dans l'hôtel. Vous voulez dire une étrangère ?

— Non, fit Malko. Une Afghane.

L'autre secoua la tête.

— Pas d'Afghane. Il y a des réfugiés, au troisième étage. Vous pouvez aller voir.

Ils s'engagèrent dans l'escalier étroit. L'intérieur était étonnamment frais. Ils débouchèrent sur une terrasse desservant plusieurs chambres. Toutes étaient ouvertes et vides. La chaleur était dantesque et le bruit montait de GT Road. Au loin, on apercevait la silhouette du Fort Balahisar dominant la ville avec ses drapeaux et ses vieux canons. Un nuage de poussière flottait au-dessus du bazar. Le seul être vivant sur la terrasse était un jeune homme barbu au visage doux vêtu à la pakistanaise, en train de faire sauter des tomates au-dessus d'un petit réchaud. Malko s'approcha de lui.

— Nous cherchons des réfugiés afghans, dit-il. Une femme et plusieurs hommes.

— Une femme ! fit le jeune homme d'un air choqué. Mais il n'y a pas de femme ici. Des réfugiés, il y en a beaucoup. Moi, je suis de Kaboul. Toutes les chambres autour, il y en a ; mais ils sont sortis, maintenant, chercher du travail. Ils viennent le soir.

Il se remit à faire cuire ses tomates. Ils redescendirent. Malko était déçu et pourtant certain que le *Friend's Hôtel* le mènerait à quelque chose.

— Nous reviendrons ce soir, dit-il à Elko Krisantem.

Dès que Malko apparut à la piscine, il remarqua la jeune Chinoise qu'il avait croisée deux jours plus tôt dans l'ascenseur, en maillot une pièce. Elle lisait à l'ombre et à l'écart. Elle lui rappela une businesswoman japonaise au charme délicat et aux longs ongles pourpres qu'il avait repéré au comptoir d'enregistrement Air France marqué « AIR FRANCE LE CLUB » du vol Paris-Karachi. Il s'était placé derrière elle, et grâce au plan de la cabine affiché, avait pu choisir un siège voisin du sien.

Plus tard, ils avaient longuement bavardé et bu dans le coin-bar du Club mais il n'avait pas réussi à la « détourner » sur Peshawar. Elle continuait sur Tokyo. Une amoureuse de la cuisine française qui snobait la Japan Airlines. Quand même, avant Karachi, elle avait donné à Malko son numéro de téléphone à Tokyo... De peu d'utilité au fond du Pakistan.

Malko laissa passer un intervalle de temps décent avant de s'approcher de la Chinoise.

— Où avez-vous trouvé ces journaux ? demanda-t-il.

Elle posa son magazine et eut un sourire joyeux.

— À Islamabad.

— Je peux vous en emprunter ?

— Bien sûr !

Un quart d'heure plus tard, il savait tout. Elle s'appelait Meili, était professeur à Shanghai, et se trouvait à Peshawar pour apprendre l'urdu et le pachtou. En attendant de trouver une maison, elle habitait l'hôtel.

Malko but d'un coup la moitié de son lime juice, observé par la jeune Chinoise. Vraiment très appétissante avec ses formes menues et fermes et son visage sensuel et rieur.

— Que faites-vous quand vous ne travaillez pas ? demanda-t-il.

— Oh, je ne sors pas de l'hôtel. C'est difficile ici pour une femme seule.

Malko sauta sur l'occasion.

— Voulez-vous que je vous emmène dîner dans le bazar ?

Elle eut un rire gêné, très oriental.

— Je ne sais pas. Je ne voudrais pas vous importuner...

— Voyons ! dit Malko. Ne soyez pas bête. Je vous prends à huit heures dans le lobby.

Ensuite, il irait au *Friend's Hôtel*, interroger les réfugiés afghans. Seule piste permettant de remonter à la mystérieuse femme en rouge.

L'échappement du rickshaw se faisait directement à l'intérieur du véhicule, enveloppant Malko et Meili d'une fumée bleue nauséabonde ! Pétaradant, se faufilant dans la foule du bazar, le conducteur les déposa enfin triomphalement, à demi asphyxiés, en face du *Salateen*, fleuron gastronomique de Peshawar, dans Cinéma « Road. Des poulets et des brochettes cuisaient en plein air, dans une odeur de charnier et ils se hâtèrent d'emprunter l'escalier menant au premier étage, réservé aux hôtes de marque. Des petits salons permettaient de s'isoler, mais ils trouvèrent la grande salle plus amusante.

Un silence de mort accueillit l'entrée de Meili. Un grand vieillard enturbanné s'étrangla avec son lait de chèvre, les yeux fixés sur les jambes nues de la Chinoise qui se hâta de les cacher sous la table. Le patron se précipita aussitôt pour installer les deux infidèles loin des clients habituels, à cause de la contagion.

— Deux kebabs, demanda Malko.

Le patron, huileux et désolé, hocha la tête négativement.

— Nous sommes mercredi. Pas de viande. Kebab poulet seulement.

Le poulet avait dû descendre la Khyber Pass à pied, mais la sauce à base de piment rouge aurait fait passer n'importe quoi... Meili rosissait à vue d'œil, faisant glisser le tout avec des flots de Seven up. Le *Salateen* était pourtant le seul restaurant en dehors des gargotes à

amibes du Bazar. Ils ne s'éternisèrent pas et en repartirent rassasiés, mais inquiets pour leurs estomacs. Malko profitait pleinement de ces quelques moments de détente. Elko Krisantem était resté à l'hôtel où il reviendrait le chercher avant de se rendre au *Friend's Hôtel*.

Bien entendu, il n'y avait pas de taxi en plein bazar. Ils hésitèrent avant de se tasser à nouveau dans un rickshaw-chambre à gaz. Serrés l'un contre l'autre sur le plastique brûlant et sale, ils en rirent. Le véhicule cahotait effroyablement sur les rues défoncées du bazar. Des guirlandes d'ampoules éclairaient violemment le marché aux légumes. En face, des changeurs brandissaient des liasses de billets. Un coiffeur rasait en série à même le trottoir, sur des petits bancs. Ils avançaient au pas, au milieu de la foule de pauvres hères portant des charges colossales, de chevaux, de charrettes à bras...

Un porteur écrasé sous le poids d'un énorme sac se mit à trotter à côté du rickshaw, les traits tirés par l'effort, la bouche ouverte, des filets de sueur dégoulinant sur sa poitrine nue. Malko éprouva une brusque vague de pitié. C'était encore le Moyen Age... À ce moment, le malheureux tourna la tête vers lui. Il vit deux yeux noirs brillants d'une lueur presque gênante, comme éclairés de l'intérieur, un rictus découvrant des dents très blanches. Il était décharné, les muscles filiformes saillaient sous la peau marron, à peine cachée par les oripeaux. Comment pouvait-il porter une telle charge, plus que son propre poids ? Meili l'observait aussi.

— C'est horrible, murmura-t-elle. Pauvres gens !

Au moment où elle disait cela, l'homme laissa glisser son gros sac à terre d'un geste inattendu, le posant en équilibre juste devant le rickshaw qui freina pour ne pas l'emboutir. Son conducteur se répandit immédiatement en un torrent d'injures. Ces engins n'avaient pas de marche arrière et il était obligé de contourner l'obstacle.

Malko ouvrait la bouche pour dire au chauffeur de se calmer lorsqu'il aperçut le long crochet d'acier, brillant serré dans la main droite du portefaix. Sa pointe acérée lui servait à accrocher ses charges. Il croisa le regard de l'homme et sa gorge se noua. D'un geste instinctif, il se rejeta en arrière. Juste à temps. Le portefaix venait d'abattre son crochet d'acier à l'endroit même où se trouvait le cou de Malko, une seconde auparavant.

CHAPITRE VIII

Sous le choc, la capote du rickshaw se déchira sur toute sa longueur.

Déjà, le portefaix arrachait son crochet et frappait à nouveau avec une violence sauvage. Si Malko avait été moins entraîné, il aurait eu la gorge déchirée. D'un coup d'épaule, il projeta la Chinoise à l'extérieur de l'autre côté du rickshaw, tombant sur elle. Cette fois, le crochet déchira la moleskine de la banquette. Le conducteur se retourna juste à temps pour se faire balafrer le visage de la pommette au menton. Déjà, le tueur faisait le tour du rickshaw, un rictus aux lèvres, brandissant son crochet. Malko, le pied coincé, appuyé des mains sur le sol, tourna sur lui-même, sans parvenir à se mettre hors d'atteinte. Il banda ses muscles, s'apprêtant à recevoir le crochet dans le dos.

Meili, tombée à terre avant lui, s'était relevée d'un bond. Elle se retourna, plongea la main dans le sac de semoule d'un éventaire et projeta le contenu en plein dans la figure du tueur ! Celui-ci, aveuglé, rata son coup et perdit une seconde à s'essuyer les yeux. Le temps pour Malko de se relever et de saisir un morceau de bois. Il détourna ainsi l'assaut suivant. Le portefaix parut ne rien sentir, marchant toujours sur lui, en brandissant le terrible crochet.

Un fou au regard halluciné !

Il tenta encore de frapper Malko, celui-ci para avec son gourdin. Le coup asséné par son adversaire était si violent que la pointe du crochet se planta profondément dans le bois, arrachant de la main de Malko son arme improvisée !

D'un moulinet, le portefaix se débarrassa du bout de bois et avança sur Malko, le crochet haut.

Il y eut des cris parmi les badauds arrêtés autour d'eux. Malko vit deux hommes en uniforme qui accouraient. Des policiers. Il se baissa, évitant encore une fois le crochet qui éventa un sac de semoule. Au même moment, un nouveau venu écarta violemment les gens à côté de lui. Massif, un calot blanc sur la tête, un gros visage rond au nez épaté. Il brandissait une arme bizarre, un fusil de chasse au canon et à la crosse sciés. L'homme tendit le bras vers le portefaix qui s'apprêtait à tenter un nouvel assaut.

Une détonation assourdissante claqua dans la ruelle et un jet de flammes jaillit du canon de l'arme.

Le portefaix fit un saut en arrière, les yeux hors de la tête, arrêté par le rickshaw et une énorme tache écarlate apparut sur sa poitrine. Il tomba d'un coup, sans lâcher son crochet. Celui qui avait tiré recula si brutalement qu'en heurtant un badaud, il perdit son calot blanc. Malko vit des cheveux coupés très ras, puis l'inconnu disparut. Pratiquement au moment où deux policiers écartaient enfin les badauds. La circulation était paralysée dans un concert de klaxons, les marchands abandonnaient leurs échoppes pour contempler les deux corps étendus dans la ruelle.

Malko s'ébroua, secoué par cette attaque aussi brutale qu'inattendue.

Meili s'accrocha à lui, anxieusement.

— Ça va ? Vous n'êtes pas blessé ?

— Non ! fit-il. Heureusement que vous avez réagi...

Les policiers furent aussitôt assaillis par les badauds qui voulaient tous raconter leur version. Il devait bien y avoir une centaine de personnes agglutinées autour du rickshaw. Étendu au milieu de la chaussée, le chauffeur du rickshaw était en train de se vider de son sang dans l'indifférence générale.

Malko fit quelques pas vers l'extérieur du cercle, cherchant des yeux celui qui avait tué l'homme au crochet. Disparu ! Il s'était évanoui dans la foule, silhouette marron parmi des centaines d'autres. Comme s'il n'avait jamais existé... Un des policiers qui parlait un peu anglais arriva enfin à se dégager et vint vers Malko. Ce dernier lui fit le récit de l'agression tandis que son collègue fouillait le corps du mort. Il se releva, tenant triomphalement un sachet de papier qu'il montra avec une mimique dégoûtée.

— *Heroin !* fit-il. *He was mad*⁽¹⁹⁾.

Malko savait que le Pakistan comptait cinquante mille drogués depuis peu de temps. Tous les chauffeurs de taxi de Peshawar marchaient à l'héroïne... Il regarda le sachet plein d'une poudre blanche et brillante. Il y en avait bien dix grammes ! Une petite fortune, même à Peshawar. Pensivement, il examina le visage émacié du mort. Comment un pauvre bougre de son espèce avait-il pu se payer une telle quantité de drogue ? Pourquoi l'avait-il attaqué, lui ?

Il revit en un flash le visage décidé et froid du meurtrier et une idée se fit jour. Ce dernier avait supprimé le tueur qui risquait de se faire prendre vivant par la police. Afin qu'il ne révèle pas *qui* lui avait ordonné de tuer Malko. C'était un attentat sophistiqué et féroce. Derrière lui, la voix timide de Meili demanda soudain :

— Pourquoi a-t-on voulu vous tuer ?

Bonne question. À laquelle il ne pouvait malheureusement pas répondre. Les policiers l'examinaient curieusement, mais ne semblaient pas avoir tellement envie de le questionner. On s'occupait

enfin du conducteur du rickshaw. Des enfants regardaient avidement le mort, la poitrine criblée de plomb, la peau si déchiquetée qu'on voyait par endroits la surface nacrée de ses côtes. Le bruit autour de lui avait atteint des proportions insupportables. Les véhicules bloqués des deux côtés rivalisaient de coups de Klaxon rageurs. Tout le monde parlait à la fois, criait, s'interpellait !

Malko donna son identité et son adresse à un des policiers qui écrivait pratiquement lettre par lettre et réussit à éviter d'être emmené à la Police Station. Ils ne s'occupèrent absolument pas de Meili, considérée comme quantité négligeable. Ayant achevé sa courte déposition orale, Malko se préoccupa de la jeune Chinoise.

Celle-ci ne semblait pas bouleversée par cette attaque sauvage qui aurait provoqué une crise d'hystérie chez la plupart des femmes. Malko la revit jetant une poignée de semoule dans les yeux du portefaix : c'était plus un geste de commando bien entraîné que celui d'un professeur de langues... Il se dit que les membres de l'Éducation nationale chinoise recevaient peut-être une formation militaire, en prime. Dans ce pays-là, tout était possible. En tout cas, elle lui avait sauvé la vie, ou, au moins, épargné une grave blessure. Il se jura de ne plus sortir sans le lourd pistolet offert par Sayed Gui.

— Vous n'avez pas eu peur ? demanda-t-il.

Meili secoua la tête avec un rire gêné :

— Oh si ! Mais quand j'étais gamine et que les garçons m'ennuyaient, je leur jetais du sable dans les yeux. Je m'en suis souvenue !

Ainsi, Malko devait peut-être la vie à une enfance difficile. Il se répéta mentalement la question de Meili. Pourquoi avait-on voulu le tuer ?

Il ne voyait qu'une explication : sa randonnée à Darra et sa visite au *Friend's Hôtel*. Mais qui était au courant à part Rassoul, le « guide » offert par Sayed Gui ? C'était troublant. Il se remémora les accusations de Yasmin à l'égard des espions qui pullulaient chez les Résistants.

Il prit Meili par le bras.

— Partons !

Les deux policiers ne les retinrent pas. On avait tiré le corps du portefaix sur le côté de la ruelle et un marchand avait étendu le chauffeur blessé sur le sol de sa boutique, la tête appuyée à des turbans pliés. Les deux policiers poussèrent le rickshaw et la circulation put reprendre. Un rickshaw vide arrivait, Malko et Meili y montèrent. Malko ne respira vraiment qu'une fois sur GT Road, loin du bazar. Il n'avait qu'une idée : retourner au *Friend's Hôtel* avec Elko Krisantem. Tandis qu'ils pétaradaient vers l'*Intercontinental*, Meili posa soudain sa tête sur son épaule en un geste tendre et inattendu.

— J'ai vraiment eu *très* peur, murmura-t-elle.

Cette réaction tardive dissipa les doutes de Malko.

Après tout, Meili était seulement une jeune Chinoise avec de bons réflexes. La tiédeur de son corps contre le sien contrastait agréablement avec le choc de l'attentat. Chaque fois qu'il courait un danger cela lui donnait une féroce envie de faire l'amour... Le portier à la barbe orange de *l'Intercontinental* les aida à s'extraire du rickshaw d'un air pincé. Après la touffeur du Bazar, la fraîcheur du hall sembla délicieuse à Malko. La jeune Chinoise s'accrocha à son bras.

— Je crois que j'aimerais un peu d'alcool.

— Pas tout de suite, dit Malko, j'ai une course urgente à faire, je repars en ville...

— Vous ne vous reposez pas ?

— Tout à l'heure.

Il sentait qu'elle avait une question sur les lèvres mais elle ne la posa pas.

— Bien, je vous attendrai au bar.

Ils se quittèrent au quatrième. Elko Krisantem était plongé dans le Coran. À l'entrée de Malko, il sauta sur ses pieds. Son vieil Astra était posé sur le lit.

— Elko, nous avons du travail.

Malko et Krisantem s'engouffrèrent sous la voûte du *Friend's Hôtel* sans rien demander à personne et grimpèrent directement au troisième étage. C'était la Cour des Miracles. Toutes les chambres étaient ouvertes et dans chacune, un transistor vomissait des chansons pachtous ou autres, sur fond de cymbales et de flûtes stridentes. Leurs occupants cuisinaient sur des réchauds de fortune, dans cette cacophonie indescriptible. L'arrivée des deux étrangers figea toute cette activité. Malko traversa la terrasse jusqu'à l'endroit où il avait parlé au barbu au regard doux. C'était le seul coin un peu calme. Il aperçut une chambre vide avec quatre charpois... Les autres locataires fixaient avec curiosité ces visiteurs d'un autre monde. Gentiment l'un d'eux s'avança vers Malko et demanda en anglais ce qu'ils cherchaient. Malko expliqua :

— Nous cherchons des réfugiés afghans, dit-il, un groupe de trois.

L'homme tendit la main vers la chambre vide :

— Ils sont partis, dit-il. Tout à l'heure.

— Comment étaient-ils ?

Cela prit un certain temps, mais en cherchant laborieusement ses mots, son interlocuteur parvint à répondre.

— Il y en a un très grand, et un plus petit, avec une barbe, très jeune. Un autre, fort aussi, presque pas de cheveux. C'est lui qui faisait la cuisine pour les autres. Quelquefois, un enfant venait leur rendre visite. C'était sûrement des mudjahidins.

— Pourquoi ? demanda Malko.

— Parce qu'ils avaient des armes. Les réfugiés n'ont pas d'armes.

Malko remercia, dissimulant sa rage. Le jeune barbu à l'air doux l'avait bien eu en lui demandant de revenir ! C'était l'explication de l'attentat. Ils avaient découvert qu'il était sur leur piste et tenté de le neutraliser. Mais qui les avait mené à Malko ? À moins qu'ils n'aient laissé une « sonnette » en leur absence et qu'il ait suivi. C'était le fameux commando signalé par Sayed Gui. Maintenant, ils étaient dans la nature et il repartait à zéro. Malko et Krisantem redescendirent et interrogèrent le réceptionniste qui parlait anglais. Pour vingt roupies et sans poser de questions, il leur montra le registre de l'hôtel. Avec trois noms : Jamal Seddiq, Multan Mozafar et Jandad Noor. Malko les nota à tout hasard, bien que cela ne puisse pas le mener à grand-chose, les noms étaient probablement faux.

Ils retrouvèrent la rue poussiéreuse et sale, et le brouhaha de GT Road.

Krisantem était frustré de ne pas avoir pu utiliser son lacet et Malko ressassait son amertume. Penser qu'il avait eu en face de lui un des membres du commando ! Ainsi, plusieurs pièces du puzzle se mettaient en place, réunissant divers incidents. L'enfant qui avait été aperçu par les témoins du meurtre du jeune hippie britannique réapparaissait au *Friend's Hôtel*, avec le commando. L'homme qui avait abattu le portefaix correspondait au signalement d'un des membres du commando. Et le fusil qui avait été utilisé à Landikotal contre Malko ramenait aussi aux mêmes gens.

Il y voyait un peu plus clair : un commando de trois hommes, un enfant et une femme se trouvaient à Peshawar. Leur mission était liée à Bruce Kearland. Celui-ci mort, pourquoi continuaient-ils ? Ou l'assassinat de l'Américain ne représentait-il qu'une partie du plan ? Malko se dit que Yasmin pourrait peut-être l'éclairer.

De toute façon, il se devait de l'avertir de la tentative de meurtre contre lui. Car elle pouvait aussi se trouver en danger.

— Nous allons au *Dean's*, dit-il à Elko Krisantem.

La chambre 32 ne répondait pas et il n'y avait personne à la réception du *Dean's*. Ils ressortirent, contournèrent le bâtiment pour atteindre la porte-fenêtre. Aucun signe de vie. Pourtant, Yasmin, qui soi-disant ne sortait jamais, aurait dû se trouver là. Elko Krisantem examina la fermeture des volets et se tourna vers Malko.

— Je vais ouvrir.

Avec son couteau, il commença à trifouiller entre les joints, pesant sur la fermeture jusqu'à ce qu'un craquement sec fasse sursauter Malko. Le Turc écarta doucement les volets et ils pénétrèrent dans la chambre, refermèrent et allumèrent. Un seul coup d'œil suffit à Malko. Le lit était fait, la chambre vide. Il ouvrit un placard. Plus un seul vêtement ! Yasmin avait déménagé ! Il s'assit sur le lit avec un étrange

sentiment de malaise. Pourquoi cette disparition soudaine ? Malko se revoyait lui annonçant son déplacement à Darra... La meilleure façon de tirer les choses au clair était donc de la retrouver. Ils ressortirent par le même chemin et Malko retourna à la réception. Cette fois, il y avait un jeune Pakistanais plutôt avenant.

— Je cherche la personne du 32, dit Malko. Elle n'est pas rentrée ?
Le Pakistanais secoua la tête avec un geste désinvolte.

— Partie ! Payé note.

Malko posa un billet de dix roupies sur le comptoir.

— Savez-vous où elle est partie ?

Le temps de faire disparaître le billet, le Pakistanais précisa :

— Avec taxi !

On se rapprochait.

— Je voudrais savoir où ? insista Malko allongeant un nouveau billet, cette fois de vingt roupies.

Dans ce pays, le renseignement était vraiment à la portée de tous !

Le Pakistanais, ravie de cette manne, exhiba tous ses chicots.

— Taxi hôtel, parti manger bazar.

— Quand lady partie ? demanda Malko utilisant le même parler.

Le jeune réceptionniste fit un geste vague.

— *Four o'clock, Five o'clock.*

Peut-être était-elle retournée chez elle à Islamabad ? Bizarre qu'elle n'ait pas laissé de message.

Il fallait retrouver le taxi. Utilisant les grands moyens, Malko sortit un billet de cent roupies qu'il déchira en deux et en tendit une moitié au réceptionniste. Il griffonna ensuite le numéro de sa chambre à *l'Intercontinental* sur un bout de papier qu'il remit avec les cent roupies.

— *You send me this taxi, dit-il. He gets the other half⁽²⁰⁾ !*

Inutile de donner plus d'explications. Le chauffeur serait motivé. Pour un Pakistanais, c'était l'équivalent d'un mois de salaire gratuit ! Malko ne tint pas compte du regard désapprobateur d'Elko Krisantem que son sens de l'économie poussait parfois à de regrettables extrémités.

— Je suis sûr qu'il en savait plus..., grogna-t-il.

Incorrigible.

Malko se dit que Yasmin lui avait peut-être laissé un message. Cet espoir se concrétisa lorsqu'il arriva à *l'Intercontinental*. Il y en avait bien un !

Il le déplia avidement et son excitation tomba aussitôt ! Il y avait quelques lignes d'une écriture appliquée :

« Le bar est trop triste. J'ai pris de la vodka et je vous attends dans ma chambre, si vous voulez. 436. Meili. »

Il froissa le message, soucieux. Ainsi, Yasmin avait bien disparu.

Une pensée lui vint ensuite : comment Meili savait-elle qu'il aimait la vodka ? C'était peut-être une coïncidence. De toute façon, il avait besoin de se laver le cerveau. Abandonnant Elko Krisantem, il alla frapper au 436.

Meili devait camper derrière le battant car la porte s'ouvrit aussitôt. Il faisait un froid glacial dans la chambre et la première chose qu'il vit fut la bouteille de vodka disposée dans un seau à glace.

Meili s'était changée, arborant une robe en soie noire et blanche et – surprise – des bas gris ! Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé et elle avait un verre à demi plein à la main.

— Oh, je suis contente que vous veniez ! fit-elle. Vous savez, j'ai eu vraiment peur. Je n'arrête pas de boire. Vous voulez une vodka ?

— Volontiers, dit Malko, en prenant place dans l'unique fauteuil.

Après l'avoir servi, la Chinoise s'installa sur le lit, les jambes repliées sous elle. L'alcool glacé glissa agréablement sur le palais de Malko. Meili regardait d'un œil distrait le film débile qui passait à la télé. Soudain, elle proposa :

— Venez ! Mettez-vous près de moi, vous serez mieux.

Elle bougeait sans arrêt, faisant crisser la soie de sa robe contre ses bas, chassant du cerveau de Malko les questions qui l'obsédaient. Ce dernier, perplexe, commençait à s'interroger sur la jeune Chinoise. Soudain, celle-ci poussa un petit cri et posa son verre de vodka, portant la main à sa poitrine.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Malko.

Meili grimaça un sourire.

— Oh, ce n'est rien. Le contrecoup. Depuis tout à l'heure, j'ai eu plusieurs petits malaises comme ça. J'ai l'impression que mon cœur bat à toute vitesse, qu'il va exploser dans ma poitrine. Et puis, j'étouffe. Tenez...

Elle prit la main de Malko et la posa sur sa robe, à la hauteur du cœur. Il ne sentit aucun battement désordonné, mais la courbe tiède d'un sein petit et ferme que ne protégeait aucun soutien-gorge.

— Vous sentez ? demanda anxieusement Meili.

Son regard était totalement innocent. Elle ferma soudain les yeux et se laissa aller en arrière, entraînant la main de Malko, puis demeura ainsi, la bouche entrouverte. Elle replia une jambe et la soie de sa robe glissa, révélant le haut d'un bas gris et la chair blanche d'une cuisse. Pas dupe, Malko pressa doucement entre deux doigts la pointe du sein qu'il emprisonnait, ce qui ne pouvait en aucun cas passer pour un geste médical.

Meili poussa un gémissement imperceptible, la main qui retenait le poignet de Malko s'empara de sa nuque, abaissant son visage vers sa bouche et une petite langue pointue vint au-devant de la sienne. Quelques instants plus tard, la Chinoise semblait avoir complètement

oublié son malaise, incrustée contre Malko de la bouche aux escarpins.

La sonnerie du téléphone les arracha à une étreinte passionnée. Meili décrocha, puis passa aussitôt l'appareil à Malko.

— C'est pour vous.

Il prit le récepteur, surpris. La voix d'un réceptionniste bafouillait quelque chose au sujet d'un homme qui le demandait en bas. Un « taxi driver ». Malko sauta du lit sous le regard plein de reproches de Meili qui en rabattit sa robe sur ses cuisses.

— Pardonnez-moi, dit-il, c'est très important. À tout à l'heure.

Un petit Pakistanais en gilet marron attendait près de la réception, intimidé, la moitié d'un billet de cent roupies à la main !

— Il dit qu'il a conduit une femme que vous cherchez à University Town, expliqua le réceptionniste.

Malko avait déjà récupéré au fond de sa poche l'autre moitié du billet.

— Où ? demanda-t-il.

Nouveau dialogue compliqué. Le réceptionniste traduisit :

— Il ne sait pas lire, il ne connaît pas le nom de la rue, mais il peut vous conduire.

Malko consulta sa Seiko-quartz. Dix heures trente. Pour Peshawar, c'était tard. Mais il ne retrouverait peut-être pas le chauffeur.

— Très bien, dit-il, je vais chercher quelque chose dans ma chambre et nous y allons.

Après ce qui s'était passé, il valait mieux être armé.

CHAPITRE IX

Après Jamrud Road, le taxi tourna dans une rue à gauche, absolument déserte, bordée de villas. Puis ils atteignirent une voie ferrée et le chauffeur vira encore à gauche, la longeant dans un chemin de terre défoncé. Ils se trouvaient à cinq ou six kilomètres de *l'Intercontinental*. Discrètement, Malko avait fait monter une balle dans le canon de son pistolet. Encore un kilomètre. Le chemin se terminait en cul-de-sac, mais le chauffeur bifurqua juste avant, dans une ruelle étroite, puis stoppa cent mètres plus loin en face d'une porte en métal noire.

— *That's here*^{21} !

Malko descendit. La chaleur était presque supportable. Une rafale de coups de fusils éclata, pas très loin et le chauffeur se fendit d'un large sourire.

— *Pachtou wedding*^{22} !

Le silence retomba. Malko regarda la clôture, la porte et prit sa décision.

— *You go* ! fit-il en tapant sur l'épaule du chauffeur.

Il regarda les feux rouges s'éloigner et disparaître, inspecta la rue. Uniquement des villas. Quelques chiens aboyaient. D'un bond il grimpa sur le mur, franchit la grille pour retomber de l'autre côté, sur du gazon. Accroupi, il écouta.

La villa était plongée dans l'obscurité, à l'exception d'une fenêtre au rez-de-chaussée. Une Volkswagen était garée en face du portail. Il se dit qu'il devait y avoir un garde, comme dans la plupart des villas, mais qu'il dormait sûrement à poings fermés. Se relevant, il se dirigea vers la fenêtre allumée. L'herbe étouffait ses pas. Soudain, il se trouva sur du gravier et ne put éviter de faire du bruit. Il jura entre ses dents, s'immobilisa avant de repartir, le cœur cognant dans sa poitrine. Il atteignit enfin la fenêtre et aussitôt, ne regretta plus son escapade.

Yasmin était allongée sur un lit, vêtue d'une sorte de djellabah blanche transparente, en train de lire. La pièce était à peine meublée. Des vêtements épars traînaient un peu partout, sur des poufs.

Son désir se ralluma d'un coup. Combiné à l'envie de la surprendre, et de connaître la raison de son départ.

Il faillit frapper à la porte-fenêtre puis se ravisa et se mit à longer le mur jusqu'à la porte de la villa, curieux de savoir comment on allait

l'accueillir. Il s'arrêta, entendant des ronflements sonores. Il distingua dans la pénombre un homme sur un charpoi, près de l'entrée : le veilleur de nuit. Doucement, Malko essaya la porte principale : fermée à clef. Passant alors devant le gardien, il continua et finit par trouver une porte entrouverte : celle de la cuisine supposée gardée par le veilleur de nuit ! Il s'y glissa sans réveiller le dormeur et s'arrêta, le temps de laisser ses yeux s'habituer à l'obscurité. Puis, il avança encore et ouvrit tout doucement la porte intérieure de la cuisine. Il distingua un hall d'entrée carré qui desservait plusieurs pièces. S'orientant, il le traversa en biais, afin de gagner la chambre où il avait vu Yasmin. Une faible musique le guidait. Il était à mi-chemin du hall lorsque brutalement une lumière crue jaillit du plafond. Une voix de femme cria derrière lui :

— *Stop or I kill you*⁽²³⁾ !

Malko se retourna lentement. Une femme de petite taille, en pantalon, debout sur les dernières marches d'un escalier de bois braquait sur lui un revolver.

Il demeura strictement immobile et eut l'impression que la femme allait tirer. Son regard n'était plus posé sur le visage de Malko, mais sur sa poitrine. Et puis, soudain, ses traits se détendirent, elle abaissa son revolver et sourit carrément à Malko.

— Quelle surprise ! dit-elle.

Elle semblait le connaître, alors qu'il était certain de ne jamais l'avoir vue. Il l'examina avec plus de soin. Elle était très mince, avec de courts cheveux noirs, un nez un peu busqué, et une bouche immense et rouge qui lui mangeait tout le visage. Achèvement de descendre l'escalier, elle s'avança vers Malko, posa son revolver sur une console.

— Ravie de vous recevoir chez moi, Mr Linge.

Elle se retourna et appela à haute voix :

— Yasmin, nous avons de la visite !

Trente secondes plus tard, Yasmin surgissait dans le hall. Elle s'arrêta net en reconnaissant Malko. Pendant plusieurs secondes, elle le dévisagea comme si c'était un fantôme. Ses lèvres bougeaient sans qu'elle arrive à parler. Puis, elle secoua la tête, comme pour se débarrasser d'un cauchemar, et dit d'une voix mal assurée :

— Que faites-vous ici ?

— Je vous ai cherchée à votre hôtel, dit Malko.

Une grande ride se creusa entre ses sourcils bien dessinés, comme si un élément vital lui échappait.

— Mais... Mais..., répéta-t-elle. Les mots ne sortaient pas. Elle finit par lâcher d'une voix un peu plus calme :

— Comment m'avez-vous retrouvée... ?

— Votre taxi, expliqua Malko. Il m'a conduit. Pourquoi avez-vous

disparu ainsi ?

La femme brune et mince écoutait leur dialogue avec un sourire amusé. Yasmin dit d'un ton un peu sec.

— J'avais de bonnes raisons.

— Lesquelles ?

Elle n'eut pas le temps de répondre. Celle qui avait surpris Malko, lui lança :

— Elle était en danger. C'est moi qui lui ai conseillé de venir se réfugier chez moi. Elle ne voulait pas retourner à Islamabad aujourd'hui. Le choc de la mort de Bruce l'a trop fatiguée. Elle m'a parlé de vous. C'est pour cela que je vous ai reconnu.

Elle lui tendit la main.

— Je m'appelle Nasira Fadool. Venez dans le salon. Nous y serons mieux.

Ainsi, c'était la femme dont Sayed Gui lui avait parlé. Et la mystérieuse amie mentionnée par Yasmin. Cette dernière semblait encore troublée, comme si la présence de Malko la dérangeait. Ils s'installèrent dans un living sobrement meublé où deux grands ventilateurs entretenaient une fraîcheur relative. Nasira Fadool sourit à Malko.

— La nuit, j'écoute tous les bruits. Je crains toujours un attentat. Je vous ai entendu marcher sur le gravier. Je suis sûre que ce porc de Najeh était endormi !

— Je le crains, dit Malko. Dites-moi maintenant pourquoi vous avez « enlevé » Yasmin.

Nasira alluma une cigarette. Malko était fasciné par sa bouche, disproportionnée avec son visage. Elle souffla une longue bouffée avant de lui répondre.

— Il y a des gens du Khad à Peshawar qui veulent tuer Yasmin, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Peut-être seulement la vengeance. Peut-être à cause de Bruce. Ils pensent qu'elle est au courant de certaines choses.

Malko hocha la tête.

— J'ai été victime d'un attentat ce soir. C'est un miracle que je sois vivant.

Elles écoutèrent le récit de l'incident du bazar en échangeant des regards entendus. Lorsque Malko eut fini, Nasira lança :

— Vous ne m'étonnez pas. Ces gens sont très dangereux. Et ils ont des complices.

Sa phrase était lourde de sous-entendus. Malko releva aussitôt.

— Vous parlez de Sayed Gui ?

Sa bouche s'agrandit encore en un sourire prudent.

— Lui, sûrement pas, mais les gens qui l'entourent, oui.

— Comment le savez-vous ?

Nasira Fadool lui jeta un regard plein de commisération.

— Depuis quatre ans, je recueille des renseignements sur la Résistance et le Khad. J'ai des centaines de collaborateurs bénévoles qui m'apportent tous les jours des bribes d'informations. Je finis par en connaître plus que les satellites américains. Mr Hall ne l'ignore pas, il me consulte souvent. Alors, je sais beaucoup de choses sur beaucoup de gens. Ils n'aiment pas cela. On a déjà essayé de me tuer.

— Pourquoi ne dénoncez-vous pas les traîtres ?

Elle eut une mimique pleine de mépris.

— Les gens de la Résistance me détestent. Pour deux raisons. D'abord parce que je suis une femme, donc un être inférieur à leurs yeux. Ensuite, une kabuli, une habitante de Kabul, une moderne. J'ai toujours refusé de me voiler. Eux vivent au Moyen Age.

Son ton était monté. Malko intercepta le regard admiratif, presque amoureux, de Yasmin. Nasira devait oser tout ce qu'elle n'osait pas. Cette dernière se calma d'un coup et continua d'un ton plus posé.

— On vous a menti, je le sais. En vous disant que Khaled Khan n'avait rien à voir dans la mort de Bruce Kearland. C'est faux et je vais vous dire pourquoi. Il possède plusieurs laboratoires de transformation d'héroïne près de Landikotal. Or, il reçoit l'opium brut des zones contrôlées par les Soviétiques. Il est bien obligé de rendre des services... C'est lui qui a dénoncé Bruce Kearland au Khad. Et Sayed Gui le sait.

Malko ne répliqua pas, atterré. Nasira lui adressa un sourire radieux.

— Assez pour ce soir. Ici, vous êtes en sécurité. Il ne faut pas attaquer le Khad de front comme vous l'avez fait ! Ils vous tueront et personne ne pourra vous protéger. Vous ne les connaissez pas, ils ont des ordres et ce sont des fanatiques.

Elle se leva.

— Bonne nuit, je vous laisse un peu bavarder avec Yasmin. Elle vous montrera votre chambre. La place ne manque pas dans la maison.

Malko la regarda disparaître, un peu suffoqué. Yasmin ne semblait pas encore remise de sa surprise. Elle croisa les jambes, faisant tinter les bracelets de sa cheville. Les aréoles brunes de ses seins se dessinaient nettement sous sa djellabah, et, de nouveau, Malko sentit son esprit déraiper. Comme si elle avait deviné ses pensées, elle se leva.

— Venez, je vais vous montrer votre chambre.

Malko n'avait pas tellement l'intention de passer la nuit là, mais il ne dit rien. Elle alluma une pièce, vide à l'exception d'un lit.

— C'est ici. La salle de bains est là. Bonsoir.

Elle s'en allait déjà. Sans un mot, Malko, en deux enjambées, la rattrapa, la prit par le poignet et la colla contre lui. Il vit deux yeux noirs affolés, une bouche entrouverte qu'il écrasa d'un baiser. Et de nouveau, le miracle se produisit. Yasmin, si distante quelques instants auparavant, sembla fondre dans ses bras. Sa langue s'enroula docilement autour de la sienne, ses seins semblèrent se placer d'eux-mêmes sous ses doigts.

Elle se laissa conduire sur le lit, attendit pendant qu'il se débarrassait hâtivement de ses vêtements, les mains posées sur ses seins, comme pour se protéger. Il écarta presque avec rage la légère djellabah, puis se ficha en elle d'une seule poussée, lui arrachant une longue plainte. Ensuite, il se mit à la labourer brutalement, jusqu'à ce que leurs chairs claquent l'une contre l'autre, repliant une de ses cuisses charnues pour aller encore plus loin.

Les yeux révoltés, les mains accrochées aux barres de cuivre du lit, Yasmin subissait son assaut en femelle soumise et heureuse de l'être. Quand il explosa, elle l'accompagna d'un râle sifflant qui se termina en cri bref.

Malko retomba à côté d'elle, le souffle court, apaisé. Il existait une sorte de magie entre eux. Le magnétisme de Yasmin lui vidait le cerveau. Tourné sur le côté, il se mit à lui caresser les hanches et les seins, à embrasser la belle bouche gorgée de sang. L'expression de Yasmin était absolument indéchiffrable, mais une de ses mains emprisonna le sexe de Malko pour une tendre caresse. Ils restèrent ainsi un temps qui lui parut très long. Et soudain, il eut la sensation d'une présence. Il n'eut pas le temps de se poser de question. Une main fine et brune apparut, et se posa sur celle de Yasmin.

Malko se retourna. Nasira était debout près du lit, totalement nue, offrant des seins menus aux pointes sombres et allongées et un pubis proéminent d'un noir de jais. Arborant un sourire extasié et lointain de bouddha, tandis que ses doigts par-dessus ceux de Yasmin, emprisonnaient le sexe de Malko et se mettaient à le masser avec douceur. Il s'attendait à un sursaut de Yasmin : cette dernière ferma les yeux, se laissant guider, comme une enfant à qui on montre un nouveau geste. Malko, devant cette situation, sentit son désir renaître instantanément. Il grandit, échappant aux doigts qui l'enserraient. Le sourire de Nasira s'accrut. D'une légère pression sur sa hanche, elle le fit mettre sur le dos. Sans écarter les doigts noués autour de lui, Nasira se pencha et la superbe bouche qu'il avait admirée l'engloutit doucement. Fourreau brûlant, vibrant, avide.

Yasmin regardait, fascinée. Lorsque Nasira jugea Malko digne d'elles, elle retira lentement sa bouche, et dit quelques mots à Yasmin, incompréhensibles pour lui. Aussitôt, la jeune Afghane se tourna sur le ventre. C'est Nasira qui guida Malko en elle, le tenant aussi longtemps

qu'elle le put. Puis, agenouillée à côté d'eux, elle le regarda, lui caressant doucement le dos de sa main libre. La situation était si érotique que Malko ne put se retenir longtemps. La croupe élastique de Yasmin semblait le renvoyer chaque fois pour qu'il revienne encore plus fort. Lorsqu'il s'abattit enfin, foudroyé, immobile au fond de son ventre, elle cria et le long râle étouffé d'une femme qui jouit lui répondit en écho, exhalé par Nasira, dont les ongles griffèrent profondément le dos de Malko.

Malko, peu à peu, redescendait sur terre, le corps et le cerveau vidés. Il ne s'attendait certes pas à cette fin de soirée.

Yasmin, épuisée par ses deux orgasmes, semblait dormir. Nasira le contemplait avec un sourire vaguement ironique. Certes son corps était moins parfait que celui de Yasmin, mais Malko regrettait de ne pas lui avoir rendu hommage. Il se dit que ce ne serait que partie remise.

— Il faut que je téléphone, dit-il. Mon ami va s'inquiéter.

Nasira sourit.

— Le téléphone est dans le salon. Dormez ici, vous ne risquez rien. Demain, je vous dirai ce qu'il faut faire pour confondre Sayed Gui et retrouver ceux qui ont assassiné Bruce Kearland.

Comme il ne répondait pas, elle se pencha, effleurant sa bouche de la sienne. Les pointes de ses seins touchèrent son torse et il eut l'impression de recevoir une décharge électrique. Il comprenait encore mieux pourquoi maintenant Yasmin avait si bien supporté les longues absences de son amant. L'espace d'un instant, il revit le chiffon enfoncé dans la bouche du jeune Américain et le poignard fiché dans son ventre. Peshawar n'était pas seulement un lieu de délices, mais le carrefour de tous les dangers.

CHAPITRE X

Malko regarda la vieille Volkswagen verte s'éloigner, en proie à des sentiments mitigés. Le portier à la barbe orange avait jeté un coup d'œil offusqué à Nasira, en pantalon et chemisier, et la jeune Afghane lui avait retourné une œillade furibonde. Le reste de sa nuit dans la villa s'était passé sans histoires, après qu'il eut prévenu Elko Krisantem de son changement de programme. Il était parti très tôt, alors que Yasmin dormait encore, Nasira ayant proposé de le déposer à *l'Intercontinental* avant de se rendre à son bureau. Ce n'est que quelques secondes avant de le quitter qu'elle lui avait promis :

— Je vais vous apporter bientôt la preuve que Sayed Gui vous ment. Vous ferez alors ce que vous voudrez. En attendant, prenez soin de vous. Ceux qui ont tenté de vous tuer essaieront encore. Vous représentez un danger pour eux.

De loin, la fumée bleue de la petite voiture évoquait celle qui jaillissait de la lampe d'Aladin. Sous quelle forme allait-elle se matérialiser ? Après tous ces événements, Malko était plus que perplexe. Quelqu'un trahissait. Mais qui et à quel niveau ?

Il vérifia son casier à la réception : pas de message. La clef de Meili était là, la jeune Chinoise était donc sortie. Il lui devait quelques excuses. Et encore, il ne lui dirait pas tout... Elko Krisantem l'accueillit avec un regard de reproche. Il n'aimait pas que son maître courre des risques sans lui. Malko se jeta sous une douche, se rase, se changea et avala une demi-bouteille de Contrex. Quitte à mettre les pieds dans le plat, il avait certaines questions précises à poser à Sayed Gui. Mais avant, il fallait rendre compte à Fred Hall, le chef de station de la CIA.

Le gros pistolet étant trop lourd pour son pantalon de lin, il le mit dans une pochette en cuir et, flanqué de Krisantem, demanda un taxi. Avant même d'entrer dans le véhicule, il était déjà moite. Il essaya de penser à Yasmin pour se donner du courage, mais la chaleur fut la plus forte, dissipant son phantasme.

L'indignation assombrissait les gros yeux bleus de Fred Hall. L'Américain serra la main de Malko à lui décrocher le poignet.

— Je sais ce qui est arrivé hier, dit-il d'entrée. La sécurité pakistanaise m'a prévenu de l'incident du bazar. Vous avez une idée ?

Malko s'assit. Il avait laissé Krisantem dans la petite salle d'attente, au rez-de-chaussée. Les Américains, d'habitude, n'aimaient pas beaucoup le Turc. Pas assez décoratif.

— Et vous ? demanda-t-il.

Fred Hall ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

— Toujours la même histoire. Mais comment ces types vous ont-ils identifié ? Pour préparer cet attentat, il fallait un dossier d'objectif, avec du monde pour les filatures et tout ce qui s'ensuit.

— Je sais, approuva Malko. Aussi, je me pose des questions. Si on compte vos deux hippies, j'aurais dû être le quatrième mort lié à cette affaire. C'est beaucoup.

— Je dirais même que c'est trop, fit l'Américain, pince sans rire pour une fois. À Langley, le directeur du Middle East Desk commence à grimper aux murs.

Il brandit un paquet de télex, juste déchiffrés, sous le nez de Malko et lâcha entre deux éternuements dus à la climatisation :

— Ils s'affolent là-bas. La Company sait que les « Ivans » préparent un coup : nous le savons, les Pakistanais le savent, les mudjahidins aussi, mais personne n'arrive à découvrir de quoi il s'agit. On a l'air de cons...

Malko eut envie de lui demander de ne pas généraliser. Pour sa part, il faisait ce qu'il pouvait et avait quand même soulevé un lièvre. Pas de sa faute si Bruce Kearland était arrivé à moitié mort à Landikotal. Il restait le mystère de la femme en rouge, et celui du commando lié à elle. Fred Hall avait reposé ses télex et fixait Malko d'un regard interrogateur.

— J'ai rencontré une certaine Nasira Fadool, annonça Malko. Par l'intermédiaire de Yasmin Munir. Elle me semble intéressante. C'est chez elle que Yasmin s'est réfugiée. Qu'en pensez-vous ?

— Nasira Fadool ! s'exclama l'Américain. Bien sûr que je la connais. Nous déjeunons ensemble une fois par semaine. Je considère qu'elle possède les meilleurs renseignements sur les combats en Afghanistan. Elle fait un travail de fourmi, a des tas de contacts, même à Kabul et nous a souvent apporté des informations précieuses. Malheureusement, ajouta-t-il, je suis à peu près le seul à la croire.

— Pourquoi ?

— Les mudjahidins l'accusent d'avoir des rapports avec le Parcham, à cause de certains liens familiaux. Comme si ce n'était pas inévitable ! Au Vietnam aussi il y en avait chez les Vietcongs et les Gouvernementaux...

Malko eut envie de lui dire que ça avait mal fini et que le Vietnam n'était pas une bonne référence pour les questions de Renseignement.

— Et les Pakistanais ? demanda-t-il.

Fred Hall eut un sourire ironique.

— Ça leur donne de l'urticaire de demander quoi que ce soit à une femme. N'oubliez pas que dans ce pays, elles sont encore entre le chien et le chameau. Alors, une moderniste qui refuse le voile et le reste, il y a de quoi avaler son Coran. Mais vous pouvez y aller, si elle accepte de vous aider.

— Vous m'avez dit la même chose de Sayed Gui, remarqua Malko. Pourtant, tout semble prouver que nous sommes trahis à un certain niveau.

— Sayed est « clair », trancha l'Américain. Mais dans tous les Mouvements de Résistance, il y a des brebis galeuses.

— Nasira Fadool accuse Khaled Khan d'avoir partie liée avec les Soviétiques et Sayed de le savoir...

Fred Hall leva les yeux au ciel.

— Tout est possible, mais jusqu'ici, je considère Sayed comme un des types les plus sains de la bande.

Finalement Malko n'était guère plus avancé. Délicieusement rafraîchi par la climatisation, il hésitait à replonger dans la fournaise. Fred Hall prit dans son réfrigérateur une bouteille de Vichy-Saint-Yorre et ils se désaltérèrent tous les deux. La chaleur sèche vous déshydratait en quelques heures.

— J'ai rencontré une Chinoise à l'hôtel, une certaine Meili qui se dit étudiante en urdu, expliqua-t-il. Vous pouvez la faire « cribler » par les Pakistanais ?

— Sûrement, fit le chef de station. J'espère qu'ils me diront la vérité. Nous avons beau avoir des relations « totem⁽²⁴⁾ », ils me font parfois des cachotteries.

Malko se leva. Il fallait continuer l'enquête. Compter sur la persévérance et la chance qui l'avait abandonné. Il songea soudain à une solution de rechange.

— Il n'y a qu'à organiser nous-mêmes la sécurité de la conférence des chefs de la Résistance, suggéra-t-il. Les boucler dans un endroit difficile d'accès et facile à surveiller. Avec quelques portiques magnétiques et des gardes sûrs, il n'y aura aucun danger.

Fred Hall éternua de rire.

— Il n'y a pas de portiques et pas de gardes sûrs... En plus, ces types font ce qu'ils veulent. Pas question de leur assigner un emploi du temps ou un lieu de séjour. Ils se baladent chacun avec leurs gardes du corps et se sentent parfaitement protégés. Du moment que c'est un vague cousin, il est sûr comme de l'or...

— Ce n'est pas idiot.

Nouveau soupir.

— Les cimetières autour de Peshawar sont pleins de types qui

croyaient ça. Les Pachtous sont sensibles à l'argent et trahissent pas mal. Sans compter les innombrables haines familiales ou tribales. La seule solution est de découvrir ce que les « Ivans » et le Khad ont manigancé et de leur casser le coup.

— OK, dit Malko, de guerre lasse, je vais voir Sayed Gui. J'aimerais ne pas finir comme Bruce Kearland.

Le poste de garde de l'Alliance des Mudjahidins était comme d'habitude rempli de moustachus afghans au visage farouche, poussiéreux, sales, certains blessés. Un arrivage de l'Intérieur. Malko attendait depuis quelques minutes, assis sur une vieille caisse de munitions pour Lee-Enfield, rafraîchi par un petit ventilateur, dans une odeur de turbans sales. Enfin, Rassoul, le petit Afghan au nez tordu, accourut le chercher. Ils traversèrent la première cour pour gagner le bureau de Sayed au premier étage. Comme lors de ses précédentes visites, des mudjahidins traînaient un peu partout, désœuvrés, dormant à même le ciment dans tous les coins, bavardant, lisant le Coran, nettoyant leurs pétoires ou simplement cherchant un coin d'ombre. La plupart des bureaux ne comportaient aucun meuble. Cela sentait le manque de moyens, l'improvisation et la Foi.

Ceux qui avaient une arme l'exhibaient fièrement. Avant d'entrer dans le complexe, on était d'ailleurs soigneusement fouillé. Seul Malko, en sa qualité d'étranger, échappait à cette formalité. Il traversa la cour minuscule où la douzaine de gardes de Sayed Gui étaient accroupis par terre entre les éternels Kalachnikovs et les tasses de thé. La porte du bureau du directeur du renseignement s'ouvrit sur Asad, le géant barbu qui eut l'air d'essuyer ses paumes contre la main droite de Malko.

Sayed Gui boitilla jusqu'à lui et serra lui aussi ses deux mains. Une pile de dossiers débordait de son bureau.

— Je sais ce qui vous est arrivé dans le bazar ! dit-il.

Malko le regarda avec surprise :

— Comment ?

Sayed Gui eut un sourire malin.

— Les Pakistanais me tiennent au courant de tous les incidents de ce genre. D'après la description, j'ai su que c'était vous. J'ai aussitôt lancé une enquête et tout reconstitué. Celui qui a voulu vous tuer a reçu de l'argent d'un agent du Khad. Mais il ne savait sûrement pas qui vous étiez. C'est toujours ainsi.

— Et cet agent ?

— Nous ne savons rien.

— Eh bien, j'en sais plus que vous, annonça Malko.

Sayed Gui prit des notes tout le temps qu'il parlait, puis posa ses lunettes et lissa ses cheveux absents.

— Très, très intéressant ! fit-il de sa diction saccadée. Avec ces éléments, nous devrions avancer. Cela confirme l'existence de ce commando. Je vais envoyer quelqu'un au *Friend's Hôtel*. Ils ont peut-être bavardé.

— À votre avis, comment m'ont-ils retrouvé ?

L'Afghan eut une mimique désolée.

— Je ne sais pas. On vous a probablement suivi après votre visite au *Friend's Hôtel*.

Malko décida de frapper un grand coup.

— J'ai fait la connaissance de Nasira Fadool, dit-il. Elle prétend que Khaled Khan a partie liée avec les Soviétiques, à cause de l'héroïne. Et qu'il serait mêlé au meurtre de Bruce Kearland.

Pour la première fois depuis qu'il le connaissait, Malko vit le directeur du renseignement perdre son sang-froid. Sayed Gui posa violemment ses lunettes sur son bureau, avec un regard presque haineux.

— Cette femme est un serpent, dit-il. Je suis persuadé qu'elle travaille avec le Khad. C'est une mécréante, une mauvaise musulmane. Vous ne devriez pas la revoir.

Il se calma avec peine et conclut :

— Nous allons enquêter et trouver les coupables, *Inch Allah*.

Et si Allah ne le voulait pas, les tueurs du Khad réussiraient leur mission. Malko but un peu de thé trop sucré. Il sentait que Sayed Gui, en dépit de sa bonne volonté, ne maîtrisait pas la situation. Soudain, la porte s'ouvrit violemment et on poussa dans la pièce un homme sans turban, les mains ligotées derrière le dos, l'air penaud. Sayed Gui l'apostropha violemment.

— Qu'a-t-il fait ? demanda Malko.

— Il est allé vendre sa Kalachnikov à Darra ! fulmina le chef du renseignement, alors que nous n'avons pas assez d'armes, que nos mujahidins se battent avec de vieux fusils de chasse...

Il lança un ordre bref et Asad fit refluer le petit groupe hors de la pièce. Malko n'aurait pas voulu être dans sa peau. Sayed Gui redevint tout sourire, et dit :

— Il faudrait que les Américains nous donnent des missiles pour abattre les hélicoptères, des mitrailleuses lourdes. Alors, nous irions jusqu'à Moscou et nous mènerions la Djihad jusqu'à l'extermination du dernier « shuravi ».

Belle envolée lyrique... Malko termina son thé et se leva avant qu'on lui en offre un autre. La première qualité d'un agent secret au Pakistan était de pouvoir avaler des litres de thé. Les Afghans semblaient ne se nourrir que de cela. Avant de partir, il demanda

soudain :

— Vous connaissez une Chinoise qui s'appelle Meili, et habite à l'*Intercontinental* ?

Sayed Gui secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

— Rien, dit Malko, j'étais avec elle lors de l'attentat. Je me demandais si elle ne travaillait pas pour quelqu'un...

L'Afghan lui adressa un large sourire plein d'ironie.

— Ici à Peshawar tout le monde travaille pour quelqu'un, mais généralement pour plusieurs Services. On dit même que si le plat favori du *Dean's Hôtel* est le veau à la Kiev, c'est pour faire plaisir à tous les agents du KGB qui viennent y dîner.

Sur ces paroles encourageantes, il prit congé de Malko, tandis que les trois téléphones sonnaient à la fois. Jurant de lui donner très vite des résultats.

Malko se retrouva dans la galerie extérieure où une file résignée de mudjahidins attendaient d'être admis dans le Saint des Saints... Rassoul essuya la sueur qui coulait le long de son nez tordu et ôta son turban un instant :

— Très chaleur, remarqua-t-il, dans son anglais bizarre.

C'était une litote. Ils durent enjamber des dormeurs, à rentrée de l'escalier. Tandis qu'ils le descendaient, plusieurs mudjahidins les croisèrent et Malko leur jeta un coup d'œil distrait. Soudain, il s'arrêta net et se retourna. Un des hommes qu'il venait d'apercevoir était le barbu à la voix douce du *Friend's Hôtel*. Un des membres du commando.

En quelques bonds, Malko rattrapa le groupe et saisit par la manche celui qui l'intéressait. C'était bien lui ! Brusquement, le jeune homme se dégagea, laissant un bout de tissu dans les doigts de Malko et dévala l'escalier, dans un grand envol de pantalon.

Rassoul contemplait la scène, interdit.

— Rattrapez-le, lui cria Malko, c'est un homme du Khad !

Il dégringola à son tour les marches, arriva en bas et ne vit plus celui qu'il poursuivait qui s'était perdu dans la foule.

Cette fois, Rassoul se réveilla d'un coup. Bondissant sur la galerie extérieure, il se mit à hurler à l'intention de ceux qui se trouvaient dans la cour. Aussitôt, tous les inactifs saisirent leurs armes, courant dans tous les sens, bloquant les sorties. Rassoul rejoignit Malko, donnant à tous ceux qu'ils voyaient le signallement du barbu.

Il avait dû passer sous une voûte faisant communiquer les cours. La caserne comportait trois corps de bâtiments réunis par des cours, des escaliers, des passerelles, un véritable labyrinthe. Malko jeta à Rassoul :

— Faites surveiller toutes les entrées, les murs d'enceinte ! Il faut

que personne ne sorte ! C'est un agent du Khad. Je vais voir Sayed Gui.

Tandis que le barbu au nez tordu se précipitait en hurlant comme une sirène, il remonta vers le bureau du chef du renseignement. Les gardes le laissèrent passer. Il déboula dans la pièce et, aussitôt, Asad bondit sur ses pieds, la main sur son poignard. Sayed Gui lui adressa un regard surpris.

— Il y a un tueur du Khad chez vous, avertit Malko.

Le boiteux ne mit pas longtemps à comprendre. Trente secondes plus tard, des gardes giclaient dans toutes les directions avec ordre de tirer sur tout ce qui voudrait sortir du complexe ; seul hic : le signalement donné par Malko était plutôt vague... Un jeune barbu en charouar marron avec un gilet, les cheveux courts et une barbe. Il y en avait des dizaines comme ça.

— Je vais faire rassembler les mudjahidins dans la grande cour, dit Sayed Gui. Ensuite, quelques hommes sûrs fouilleront tous les endroits où il pourrait se cacher. Nous le trouverons.

Escortés d'Asad et de Sayed Gui, traînant la patte, Malko se mit à explorer la caserne pièce par pièce, enjoignant au fur et à mesure à tous ceux qu'ils rencontraient de descendre dans la cour. Un haut-parleur se mit à glapir des ordres sans interruption. Sayed Gui serra fortement le bras de Malko.

— Vous allez le trouver ! affirma-t-il.

Ils parcoururent entièrement un des corps de bâtiment.

Personne.

Malko commençait à se décourager. Le jeune barbu avait eu le temps, dans la confusion, d'escalader un mur et devait être loin. À côté de lui, Asad, ouvrait et fermait ses énormes mains comme s'il s'entraînait à serrer un cou. Ils avaient été rejoints par trois dirigeants des mudjahidins, pistolet au poing. Maintenant, il y avait des gardes armés dans tous les coins et si le tueur était encore à l'intérieur du complexe, il ne pouvait pas échapper aux recherches. Dans leur zèle, les hommes de Sayed Gui ouvraient même les garages du rez-de-chaussée fermés de l'extérieur avec un cadenas !

Rien dans le second bâtiment. Tous les mudjahidins étaient au courant. On leur amena trois jeunes barbus déjà un peu malmenés, mais aucun n'était le bon...

Soudain, Malko balayant du regard tous les groupes qui les observaient, le vit !

D'abord, il crut à une erreur. Le jeune barbu, parfaitement calme, mêlé à des badauds, les regardait passer ! Il tendit le doigt vers lui.

— C'est lui !

Asad se rua en avant et Sayed Gui glapit aussitôt :

— Ne le tuez pas !

Aussitôt, tous les autres mudjahidins s'étaient écartés comme d'un pestiféré. Curieusement, le jeune barbu n'opposait aucune résistance. Il souriait même d'un air timide. À tout hasard, Asad lui envoya quand même un coup de crosse de Kalachnikov qui lui ouvrit l'arcade sourcilière gauche et le sang se mit à couler sur son visage.

— Fouillez-le ! ordonna Sayed Gui.

Le géant était déjà en train de le palper sous toutes les coutures. Il se releva, dégoûté et annonça :

— Il n'a rien.

On le força à approcher de Sayed Gui. Le chef du renseignement demanda :

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Jandad je suis un kabuli... Réfugié. Je voudrais m'engager dans les mudjahidins.

Parfaitement calme, malgré sa blessure, il parlait d'une voix douce, presque imperceptible. Malko commençait à avoir des doutes en dépit de sa fuite. Et si le portier de l'hôtel s'était trompé ? Il échangea un regard avec Sayed Gui qui demanda d'une voix moins sèche :

— Pourquoi t'es-tu enfui ?

— Je ne sais pas. J'ai eu peur.

— Cet homme dit que tu appartiens au Khad...

Le barbu secoua la tête avec un doux sourire d'excuse.

— Oh, non. Ce n'est pas exact !

C'est tout, pas de proclamations, rien. Malko n'en revenait pas. Il insista :

— Nous nous sommes vus au *Friend's Hôtel* ?

Le barbu hocha la tête.

— Oui, monsieur.

— Vous l'avez quitté ?

— Oui, monsieur, je n'avais plus d'argent pour payer la chambre. C'était douze roupies par jour. Très cher.

À Malko, il s'adressait en anglais appliqué, à Sayed Gui, en dari. Un cercle muet et réprobateur de mudjahidins les entourait, visages farouches, barbes grises, cicatrices, turbans sales et armes brandies. Malko perdait pied. Sayed Gui aussi. Soudain, le jeune homme demanda d'une voix douce :

— Je voudrais voir le frère Sholam Nabi. Il me connaît...

Sayed Gui leva la tête vers la galerie extérieure desservant son bureau et cria en dari :

— Dites à Sholam Nabi de descendre tout de suite.

— Qui est-ce ? demanda Malko.

— Un des chefs du Lowgar. Il s'occupe de faire parvenir les vivres et les armes aux gens qui se battent là-bas.

Il se tourna vers le jeune homme :

— Tu as des amis dans le Lowgar ?

— Un cousin, fit le jeune barbu de sa voix modeste.

Un Afghan grassouillet aux yeux intelligents fendit la foule et les rejoignit. Presque chauve, nu-tête, de belles dents, des mains soignées. Une tête de bourgeois ou de grand propriétaire. Sayed Gui se tourna vers lui.

— Tu le connais ? demanda-t-il en désignant le jeune barbu.

L'Afghan l'examina et secoua la tête.

— Non.

— Alors ? jeta Sayed Gui au barbu.

Celui-ci ne se démonta pas.

— J'ai une lettre pour lui, annonça-t-il. De mon cousin.

Il plongea la main dans la poche de son gilet d'un geste naturel et la ressortit aussitôt. Malko vit l'objet noir qu'il tenait et qui ressemblait à un stylo.

Tout se passa en quelques fractions de seconde. L'expression du jeune homme se modifia, ses yeux jetèrent un éclair, sa mâchoire se crispa, comme son bras partait en avant. Il y eut une détonation sèche et une tache rouge apparut sur le front de Sholam Nabi qui tituba, la bouche ouverte, une expression d'intense surprise sur ses traits empâtés.

Puis, il tomba en arrière, les yeux déjà révulsés. La balle que venait de lui tirer en plein front le doux jeune homme barbu, lui avait traversé le cerveau.

CHAPITRE XI

Pendant quelques secondes, l'onde de choc de la détonation sembla avoir paralysé tous les témoins du meurtre. Profitant de cette immobilité, le jeune barbu jeta à terre l'arme avec laquelle il avait tiré, recula, plongeant dans la foule de mudjahidins. Dans la confusion, il parvint à rompre le cercle et s'enfuit à toutes jambes à travers la cour, vers le mur du fond. Asad, revenant à lui, poussa un rugissement et lâcha une rafale de Kalachnikov en l'air. Ce fut le réveil de la *Belle au Bois Dormant* ! Tous les mudjahidins présents se ruèrent comme un seul homme à la poursuite du fugitif, brandissant leurs armes et tirant dans sa direction en dépit des injonctions de Sayed Gui qui s'égosillait.

— Prenez-le vivant ! Ne le tuez pas !

Arrivé au fond de la cour, le jeune barbu bifurqua à droite et se rua dans un escalier.

Malko s'était également élancé à sa poursuite, laissant au milieu de la cour le corps de Sholam Nabi et l'arme qui l'avait tué, un stylo-pistolet. Sayed Gui boitillait derrière ses troupes. Au lieu de s'engager dans l'escalier emprunté par l'assassin, Malko passa sous la voûte aboutissant de l'autre côté du bâtiment. Le jeune barbu, pour tenter une sortie, devait fatalement redescendre. Malko déboucha dans la seconde cour déserte. Il était à peine arrivé qu'il vît au-dessus de sa tête le barbu enjamber la balustrade de la galerie extérieure du premier étage et sauter. Il atterrit pratiquement dans les bras de Malko.

Lorsqu'il vit le gros pistolet noir braqué sur lui, il s'immobilisa, le dos au mur, respirant bruyamment, ses yeux affolés roulant comme des billes dans leurs orbites.

— N'essayez pas de fuir ! dit Malko.

Quelques instants plus tard, les premiers éléments de la meute surgirent. Malko prit quelques coups de crosse, en s'opposant à un lynchage immédiat. Sayed Gui arriva enfin, glapissant comme une sirène et calma les plus excités. Il était temps ! Le jeune barbu n'avait plus guère figure humaine. Un vieux mudjahidin lui arrachait la barbe à pleines mains, tandis que d'autres le bourraient de coups. Certains, plus sournois, le piquaient avec leur poignard.

Il fallut l'intervention d'Asad pour le dégager. Il le chargea sur son

épaule comme un paquet et d'autres gardes tirèrent des rafales de Kalachnikov en l'air pour écarter la foule des mudjahidins déchaînés.

Une haie silencieuse et haineuse d'hommes en armes tapissait les murs du bureau de Sayed Gui, les yeux fixés sur la silhouette fragile au milieu de la pièce. Jandad était nu comme un ver, à l'exception d'un caleçon en loques, et son corps était marbré de bleus. On lui avait lié les mains derrière le dos avec une corde dont l'extrémité était dans les mains d'Asad, comme on tient un animal. Le sang avait séché sur son visage mais son œil gauche était fermé, caché par un énorme hématome rougeâtre. On voyait à peine son sexe recroquevillé dans les poils noirs. La blancheur de son torse était saisissante. Ainsi, il paraissait à peine seize ans. Sur le bureau de Sayed Gui, s'étalait le contenu de ses poches. Quelques roupies, une douzaine de cartouches calibre 6,35, découvertes dans la doublure de son charouar, une carte de réfugié, quelques papiers et une note manuscrite en dari que Sayed Gui tenait en main.

— Pourquoi as-tu tué cet homme ? demanda Sayed Gui.

Silence. Grondement des gardes. Une culasse claqua et Asad jeta un regard furieux vers le propriétaire de l'arme. Puis il tira sur la longe, faisant tituber le prisonnier pour l'inciter à répondre. Le jeune barbu baissa la tête, muet. Sayed Gui prit le stylo-pistolet et le brandit sous son nez :

— Qui t'a donné ça ?

Silence. Le directeur du renseignement le prit par les cheveux et lui montra le papier trouvé dans ses poches.

— Pourquoi as-tu ça ? C'est la description de Sholam Nabi. Tu étais ici pour l'assassiner.

Pas de réponse. Le jeune homme baissait la tête, têtue. Sayed Gui jeta un ordre et Asad l'entraîna dehors, comme une vache, emmenant avec lui le flot des gardes. Dès qu'ils furent seuls, Malko demanda à Sayed Gui :

— Quel était le rôle de l'homme qu'il a abattu ?

Le directeur du renseignement posa le papier qu'il examinait en transparence.

— Il n'a jamais eu de rôle politique et ne pouvait pas combattre à cause d'une insuffisance cardiaque. Je ne comprends pas. Il n'avait pas une importance extraordinaire et pourtant cet homme a couru le risque d'être pris pour le tuer.

— Vous n'avez rien trouvé dans ses papiers ?

— Seulement le nom de Sholam Nabi. Il était venu pour le tuer. On l'avait fouillé à l'entrée, mais les gardes ne sont pas habitués aux

armes cachées comme le stylo. Beaucoup de réfugiés viennent, comme lui, demander à combattre. Comme ils n'ont rien à faire, ils traînent avec les mudjahidins. Ou bien, ce sont des parents qui apportent des messages pour ceux qui combattent à l'intérieur.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Malko. Par lui, nous pouvons remonter la filière.

— Nous allons l'interroger ce soir.

— Pourquoi attendre ? Ses complices ne sont pas encore au courant. Nous pourrions les surprendre.

Sayed Gui eut son habituel sourire vague.

— Je dois mener une enquête avant de l'interroger sérieusement. Afin de pouvoir le confondre... Mes hommes sont déjà au travail... Ne craignez rien. Il sera sévèrement traité.

Malko ressortit du bureau. Quelle abomination était en train de mijoter sous le crâne de l'Afghan ? Évidemment, le jeune barbu avait tué un mudjahid et il n'y avait aucun moyen de le faire échapper à la justice de ses semblables. L'attitude de Sayed Gui était curieuse. Il ne paraissait pas pressé de découvrir les complices de Jandad. Malko repensa aux accusations de Nasira Fadool. Il fallait avertir Fred Hall.

Une voix fraîche appela Malko, venant du lobby.

— Malko !

Il se retourna. Meili, en robe blanche très virginale, lui souriait, un paquet de livres sous le bras. Il venait de passer une heure avec le chef de station de la CIA, afin de voir comment traiter l'affaire Sholam Nabi et les histoires afghanes lui sortaient par les yeux. Il avait vainement tenté de joindre Yasmin et Nasira, leur téléphone ne répondait pas. Ce qui ne voulait rien dire, étant donné la fantaisie des télécommunications pakistanaïses. Il attendait la fin de la journée pour se rendre à la villa. Nasira pourrait peut-être lui donner des informations sur le jeune barbu, puisqu'elle savait tant de choses. Le sourire innocent de Meili lui fit oublier tous ces problèmes. Elle s'approcha de lui et lui tendit la main, comme si rien ne s'était passé. Malko prit les devants.

— Je suis désolé pour hier soir, dit-il. J'ai été retenu très longtemps et je n'ai pas osé vous réveiller.

Elle eut un petit rire frais.

— Ça ne fait rien ! J'espère que vous avez bien dormi.

Elle avait dû voir sa clef au tableau... Ils prirent l'ascenseur ensemble. À peine les portes s'étaient-elles refermées que la Chinoise changea d'attitude, s'appuyant doucement contre Malko, les yeux levés sur lui.

— J'étais très inquiète !

— Il n'y avait plus de taxi, affirma Malko. Mes amis m'ont demandé de dormir chez eux.

— Je vous ai attendu jusqu'à quatre heures du matin, dit Meili d'une toute petite voix. Je me suis endormie tout habillée sur le lit...

Allusion aux efforts vestimentaires qu'elle avait fait pour séduire Malko. Ils étaient arrivés au troisième. Tout naturellement, elle le suivit et entra dans la chambre sur ses talons, sous le regard réprobateur de « l'homme de chambre ». À peine Malko avait-il refermé la porte que Meili noua ses bras autour de son cou et dit d'une voix de petite fille :

— Vous ne m'aimez pas !

C'était touchant et agaçant à la fois. Après tout, elle n'avait aucun droit sur lui. Leurs lèvres se frôlèrent et, brusquement, elle le mordit si fort qu'il recula et poussa un cri. L'expression de Meili avait changé, ses yeux jetaient des éclairs.

— Jamais on ne m'a humiliée de cette façon ! explosa-t-elle. Jamais.

Elle se tut, les larmes aux yeux. Malko ne savait plus que penser. Il la reprit dans ses bras et, cette fois, elle l'embrassa avec passion. Cinq minutes plus tard, ils étaient sur le lit, la robe de Meili déboutonnée, son petit slip blanc accroché à sa cheville gauche et Malko dans un état qui ne pouvait que réjouir la jeune Chinoise. Au moment où il allait la prendre, elle lui échappa, sauta du lit, remonta son slip et commença à boutonner sa robe.

— Il faut que j'aille travailler, fit-elle, raflant son sac au passage.

Elle ne dépassa pas le poste de télévision. Cette fois, le slip se déchira sous les doigts impatients de Malko et il s'enfonça en elle d'une seule poussée impérieuse, l'écrasant contre lui. Elle commença bien à lui griffer le dos, mais très vite, ses doigts se nouèrent autour de sa nuque en une caresse beaucoup plus douce. Ils firent l'amour comme des collégiens, sans nuances, vite et intensément. Meili gigotait de tout son petit corps potelé et poussa un cri de souris lorsqu'elle sentit Malko se répandre, le serrant encore plus fort. Il resta en elle, le temps de laisser la vague de plaisir retomber. Ou Meili était vraiment pleine d'orgueil, ou elle aimait le viol. Enfin, elle fila vers la salle de bains, et Malko entreprit de ramasser le contenu de son sac.

Il y était entièrement parvenu lorsque ses doigts se refermèrent autour d'un objet rond glissé sous le lit. Il le ramena et eut l'impression de recevoir une douche glaciale : c'était une cartouche de 6,35 semblable à celle qui avait tué Sholam Nabi !

Il se retint de poser des questions à Meili. Il préférait d'abord faire son enquête.

La jeune femme ressortit de la salle de bains, boutonnée, coiffée,

les yeux rieurs et prit son sac.

— C'est vrai, dit-elle, je dois vraiment partir, j'ai une leçon d'urdu. Mais nous pouvons nous voir ce soir.

Elle vint se coller contre Malko et murmura :

— Je suis tombée amoureuse de vous ! J'espère que nous ferons tout le temps l'amour.

La porte claqua sur elle et Malko prit la cartouche pour l'examiner. Elle était de fabrication artisanale et ne portait aucun numéro. Impossible donc de savoir si elle appartenait au même lot que celles trouvées sur le jeune barbu assassin.

Il se sentait glacé. Au milieu d'un théâtre d'ombres terrifiant. Ainsi, la douce Meili faisait partie aussi du complot. L'image de la femme en rouge lui sauta aux yeux. Cela pouvait parfaitement être Meili. Et dire que ni Fred Hall ni Sayed Gui ne la connaissaient. Du coup, la façon dont elle s'était jetée à son cou devenait éminemment suspecte. Mais alors, pourquoi l'avait-elle sauvé dans le bazar ? Rien ne collait vraiment et pourtant, il sentait le danger rôder autour de lui. Prenant la cartouche dans sa poche, il sortit.

Un Pakistanais édenté ouvrit un judas carré dans la porte de métal et regarda Malko avec méfiance. Celui-ci vit que la Volkswagen verte ne se trouvait pas dans la cour.

— Nasira Fadool ?

L'autre secoua négativement la tête.

— Yasmin Munir ?

Même mimique. Étant donné la barrière du langage, il était impossible d'obtenir plus de précisions... Il dut se résoudre à battre en retraite. Il en avait plus qu'assez de ces allées et venues dans la chaleur insoutenable. Il pria pour que les deux femmes n'aient pas disparu pour de bon, cette fois, à Islamabad ou ailleurs. À part le pistolet qui ne le quittait plus et la présence de Krisantem, il ne prenait aucune précaution : à quoi bon ? Consultant sa Seiko-quartz, il vit qu'il lui restait deux heures avant le rendez-vous avec Sayed Gui et il avait faim. Bravant le risque, il se fit conduire au bazar, au *Salateen*. La salle du haut était presque vide. En vingt minutes, il eut mangé un « tanduri chicken » avec du « nan », les grandes galettes tièdes qu'on servait avec tout, arrosé de Pepsi, pour changer.

L'idée de la culpabilité de Meili l'obsédait. Mais comment la mettre sous surveillance ? Elle n'avait pas dû s'apercevoir de la perte de la cartouche, il avait donc un avantage sur elle. L'interrogatoire du jeune barbu amènerait peut-être un élément nouveau. Il décida d'attendre le lendemain avant de prendre le taureau par les cornes.

Dehors, le chauffeur attendait en grignotant un bout de nan, trempé dans un mélange de piment et de tomates broyées.

De nuit, le bâtiment abritant l'Alliance Islamique était particulièrement sinistre. Malko suivit dans la cour deux Afghans armés qui le menèrent à Sayed Gui. Il trouva celui-ci au fond de la cour en face d'un trou rectangulaire. Deux mudjahidins éclairaient la scène avec des baladeuses. En se penchant, Malko aperçut une échelle de bois qui s'enfonçait dans le sol permettant d'accéder à un couloir large à peine d'un mètre desservant plusieurs portes grillagées.

— C'est notre prison, expliqua Sayed Gui. Personne ne peut s'en évader. De jour, des planches dissimulent l'entrée. Même la Sécurité pakistanaise ne connaît pas l'existence de ces cellules. Nous avons gardé ici des « shuravis » plusieurs semaines avant de les remettre aux Pakistanais. Maintenant nous les tuons, c'est plus simple et ils ne prennent pas la nourriture des mudjahidins.

Deux soldats descendirent dans la fosse, ouvrirent un des grillages et poussèrent Jandad sur l'échelle. Les hématomes du jeune barbu avaient enflé et il n'avait pas belle allure.

— Qu'a donné votre enquête ? demanda Malko.

— Pas grand-chose, avoua Sayed Gui. Nous ignorons où ont fui ses deux complices.

Jandad, les mains toujours liées derrière le dos, fut enfourné comme un paquet dans le coffre d'une vieille Toyota. Malko y prit place avec Sayed Gui et deux gardes du corps. Une Colt les suivait, pleine de mudjahidins. Ils prirent la direction du sud, redescendant vers le centre de Peshawar, puis tournèrent dans Khyber Road, rejoignant enfin Jamrud Road. Malko se demanda où ils allaient. Peu à peu, les maisons s'espaçaient. Ils passèrent sans ralentir devant le check-point établi à la sortie de la ville. De l'autre côté, commençait l'immense camp de réfugiés de Nasr. C'était la route de la Khyber Pass. Malko se sentit mal à l'aise. Cela sentait l'exécution sommaire... Ils longèrent le camp pendant un quart d'heure et, au dernier check-point, avant Jamrud, tournèrent à gauche dans une piste filant au milieu du désert. Encore deux kilomètres et une clôture surgit dans la nuit. Ils s'arrêtèrent à un portail qui leur fut ouvert par un gardien enturbanné et finalement stoppèrent devant un long bâtiment industriel.

— Nous sommes arrivés, annonça Sayed Gui.

Asad, le géant aux mains moites frappa à une porte de fer avec la crosse de sa Kalachnikov et elle s'ouvrit, découvrant un visage mal rasé. Conciliabule à voix basse. Finalement, tous s'engouffrèrent à

l'intérieur. Malko crut être entré en enfer. Il devait faire soixante degrés !

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Dans une verrerie qui appartient à un sympathisant, expliqua Sayed Gui. Nous sommes déjà venus plusieurs fois.

Un énorme four chauffé par des rampes de mazout laissait filtrer un magma brûlant de pâte de verre qui remplissait automatiquement des godets qui tournaient au-dessous du four. Ensuite, une matrice s'abaissait, donnant leur forme aux récipients qui partaient sur un ruban sans fin vers le refroidissement.

Deux hommes veillaient à la bonne marche des opérations. Malko, intrigué, se tourna vers Sayed Gui.

— Qu'allez-vous faire ?

— Nous allons le punir selon le code musulman, annonça le directeur du renseignement. S'il avoue, il sera jugé. Sinon, il sera exécuté sur-le-champ pour le meurtre de Sholam Nabi...

Deux mudjahidins venaient d'amener Jandad. Ils le traînèrent au-dessous du four et l'un d'eux lui détacha les mains avec son poignard. Sayed Gui s'approcha et lui tint un long discours en dari, criant pour dominer le rugissement des brûleurs. Le jeune barbu commença à se débattre et à crier. À cause du bruit assourdissant, on n'entendait rien, on ne voyait que sa bouche ouverte et ses traits déformés par la terreur. Horrible. Asad saisit à deux mains le poignet droit de Jandad et l'approcha de la roue aux godets, le plaçant juste en dessous de l'endroit où aboutissait la coulée de verre en fusion.

Cela se fit très vite.

Fasciné, Malko vit l'énorme goutte de verre pâteuse sortir du four, se faire cisailer par la pince automatique et glisser le long du rail-guide vers les godets. Elle s'écrasa sur la main de Jandad, comme une grosse fleur rouge.

Son hurlement couvrit le grondement du four. Asad recula, entraînant le prisonnier. Le jeune barbu lui échappa, tomba, se roula par terre, secouant sa main pour se débarrasser du verre brûlant collé à sa peau. Poussant des cris horribles à s'arracher les cordes vocales, sous le regard impassible de Sayed Gui. La douleur devait être atroce. Malko en avait la nausée. Sayed Gui se tourna vers lui.

— Normalement, nous aurions dû le tuer tout de suite, remarquait-il. Ce n'est pas une punition bien sévère...

Tout était relatif...

Jandad hurlait toujours, recroquevillé au pied du four. La pâte en fusion continuait à tomber régulièrement, se transformant en verre au fur et à mesure. Sur un ordre de Sayed Gui, Asad releva Jandad comme une plume, enveloppa sa main mutilée dans un chiffon et le traîna devant le directeur du renseignement, un peu à l'écart du four.

Tous suaient à grosses gouttes à cause de la chaleur.

— Parle, ordonna Sayed Gui, sinon c'est ta tête qu'on va mettre à la place de ta main.

Le jeune barbu tomba à genoux, étreignant soudain les jambes de Malko, le suppliant en anglais.

— *Please, please*. Ne les laissez pas me tuer !

Malko avait une boule dans la gorge. Jandad n'avait pas vingt ans. Et pourtant, il l'avait vu commettre un meurtre de sang-froid. Il sentait les regards réprobateurs des mudjahidins dans son dos et put seulement conseiller :

— Dites ce que vous savez, je veillerai à ce que vous ayez la vie sauve.

— Vous êtes trop bon avec cette vermine, fit aimablement Sayed Gui. Il mérite cent fois la mort...

Sur un signe de lui, Asad arracha Jandad aux jambes de Malko et commença à le rapprocher du four. Hurlements déments. Demi-tour sur Sayed Gui. Cette fois, Jandad parlait. Le directeur du renseignement sortit un carnet de sa poche, prenant des notes, posant des questions. Jusqu'à ce que le barbu n'ait plus de voix... Alors, on l'emmena après l'avoir attaché de nouveau. Sayed Gui semblait perplexe. Ils sortirent de la verrerie et Malko eut l'impression de retrouver le pôle nord. Ses vêtements collaient à son corps. Jandad regrimpa de lui-même dans son coffre. Ils repartirent.

— C'est une histoire bizarre, dit Sayed Gui à Malko tandis qu'ils roulaient vers Peshawar. Je crois qu'il a dit la vérité parce qu'il avait très peur. Cependant, il y a quelque chose que je ne comprends pas...

— Quoi ?

— Il m'a avoué que son oncle fait partie du Parcham et occupe un poste important dans le Khad. C'est lui qui l'a endoctriné en lui promettant une bourse pour aller étudier à Moscou. Avant il fallait qu'il punisse des assassins. Il est venu de Kabul avec deux autres hommes dont il m'a donné les noms. Jamal Seddiq et Multan Mozafar. Membres du Parcham aussi.

C'étaient les noms que Malko avait recueillis au *Friend's Hôtel*. Donc, sur ce point, Jandad disait la vérité.

— Ici, à Peshawar, ils ont rencontré une femme qui leur a remis des armes et des instructions. C'est Jamal Seddiq le chef.

— Qui est cette femme ?

— Il ne sait pas, il n'a jamais vu son visage. Ils l'ont rencontrée dans le bazar. À un des restaurants de Cinéma Street. Lui l'a vue seulement une fois. Il paraît qu'elle parlait parfaitement dari. Elle les a interrogés tous les trois. Ensuite, c'est Jamal Seddiq qui s'est occupé des contacts avec elle. Il possède un numéro de téléphone où la joindre. Mais on ne sait rien de son identité, ni de l'endroit où elle se

trouve. Grâce au voile, c'est l'anonymat absolu.

» C'est elle qui a communiqué les instructions du Khad à Jamal Seddiq. Une liste de quatre personnes à abattre. Sholam Nabi était l'une d'entre elles. Comme il habite à la caserne et n'en sort jamais, il fallait y pénétrer. On a donné le stylo-pistolet à Jandad. Ensuite, il devait rejoindre ses complices.

— Où ?

— Au bazar. À un café en face de l'hôtel *Prince*. Tous les soirs, à l'heure de la dernière prière.

— Pourquoi ont-ils quitté le *Friend's Hôtel* ?

— À cause de vous. Ils ont eu peur que vous reveniez avec des gens de chez nous. Il ne sait rien sur ce qui est arrivé au bazar.

— Qui sont ces gens qu'ils veulent tuer ? demanda Malko.

La voiture s'arrêta. Ils étaient arrivés à l'Alliance Islamique. On remit le jeune barbu dans sa prison souterraine. Le chef du renseignement attendit qu'on ait remis les planches en place pour répondre à Malko.

— C'est bien le point le plus bizarre ! dit-il. Il y en a un que je ne connais pas parce qu'il appartient au Hesbi Islami, au Parti Fondamentaliste. Mais les deux autres sont avec nous : l'un d'eux a été gravement blessé par une roquette russe. Il a perdu une jambe et travaille comme garde dans une villa. Un des premiers combattants du Lowgar. L'autre est entraîneur dans un camp pas loin d'ici. Aucun n'est une personnalité politique...

Malko était stupéfait. Pourquoi se donner tant de mal pour supprimer des gens sans importance ? C'était déroutant. Quel lien y avait-il entre ces quatre victimes désignées ? Il se tourna vers Sayed Gui :

— Vous savez où trouver l'invalidé ?

— Oui.

— Allons-y tout de suite.

CHAPITRE XII

Jamal Seddiq sauta sur le faîte du mur et attendit en équilibre que les aboiements des chiens se calment. Dans cette voie tranquille de University Town, il n'y avait personne la nuit bien que le voisin soit un colonel de l'armée pakistanaise. Rassuré il se laissa tomber dans le jardin, la main sur le manche de son poignard.

Il y avait une voiture verte en face du porche de la villa plongée dans l'obscurité.

Jamal Seddiq la contourna, habituant ses yeux à l'obscurité. Il n'avait pas envie de tuer le propriétaire, ce qui compliquerait les choses. Malheureusement, les circonstances le forçaient à agir sans préparation et donc un peu à l'aveuglette. Il arriva en face de la véranda. Il distinguait deux charpois. Une forme était étendue sur l'un d'eux. Le géant Afghan s'approcha à pas de loup. Un chien qu'il n'avait pas vu se leva et grogna. Aussitôt, le dormeur s'éveilla, et se dressa sur le charpoi, brandissant un bâton.

— Qui est là ?

— Amin ? chuchota Jamal Seddiq.

Rassuré de s'entendre appeler par son nom, l'invalidé posa son bâton et se dressa sur son unique jambe, cherchant à percer l'obscurité. La silhouette massive de Jamal Seddiq se rapprocha à le toucher. Sans un mot l'Afghan noua brutalement ses mains autour du cou de sa victime et se mit à serrer de toutes ses forces, le renversant sur le charpoi, un genou en travers de la poitrine. Amin poussa un cri étranglé, vite étouffé. Pas de taille à lutter.

Jamal Seddiq achevait de lui enfoncer les pouces dans la trachée-artère lorsqu'il entendit un bruit dans la rue. Une voiture. Il n'y prêta pas attention, mais quelques secondes plus tard, des coups violents furent frappés à la porte de fer, étouffant les râles d'agonie.

Le tueur sentit de la sueur lui couler dans le dos. Ce n'était pas normal ! Il serra encore, si fort que les vertèbres craquèrent sous ses doigts. Il se redressa alors, écarta le chien d'un coup de pied et courut vers le fond du jardin. Un mur peu élevé le séparait de la propriété voisine. Il le franchit facilement, retombant de l'autre côté et s'enfuit sans bruit.

Le portail s'ouvrit sur le visage interloqué d'un Blanc, vêtu d'un short, torse nu.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en anglais.

Malko le repoussa à l'intérieur et entra, suivi de Sayed Gui et de plusieurs mudjahidins.

— Nous cherchons un certain Amin, dit-il. Nous avons des raisons de penser qu'il est en danger de mort.

L'étranger – un Anglais d'après son accent – eut un sourire méprisant.

— Amin ! Il ronfle sur son charpoi. C'est lui qui aurait dû vous ouvrir ! Mais d'abord qui êtes-vous ?

Il s'adressait plus spécialement à Malko, ignorant volontairement Sayed Gui.

— Je travaille avec le consulat américain, dit Malko. Mr. Hall. C'est une affaire confidentielle et grave.

Le Britannique eut un léger haussement d'épaules et fit :

— *Well*, venez voir.

Ils le suivirent et il alluma une lampe éclairant la véranda. Il ne fallut pas longtemps pour s'apercevoir qu'Amin ne ronflait pas. L'angle que faisait sa tête avec son corps était révélateur... L'Anglais poussa une exclamation horrifiée.

— *My God*, que s'est-il passé ?

— Ce que je craignais ! fit Malko. Il a été assassiné. Vous n'avez vu personne ?

— Non.

— Que saviez-vous de lui ? Il avait une activité politique ? Il recevait des gens ?

Le Britannique secoua la tête, sceptique.

— Lui ! C'était un brave garçon. Il ne sortait pratiquement pas à cause de sa jambe. Parfois, des réfugiés venaient le voir, avec des nouvelles de sa famille. Je ne comprends pas, il n'avait même pas d'argent. Qui a pu le tuer ?

— C'est une question que nous nous posons aussi, soupira Malko. Prévenez la police. Mais je crains qu'ils ne trouvent rien.

En dépit de l'heure tardive, ils acceptèrent un verre dans le living à peu près vide. Sayed Gui et Malko s'isolèrent un instant.

— Il faut joindre d'urgence les deux autres victimes prévues, demanda Malko.

— L'un est dans un camp, non loin d'ici, l'autre se trouve à Islamabad, paraît-il, répliqua l'Afghan.

— Il faut agir vite ! Ils sont en danger de mort.

— Celui qui se trouve à Islamabad a des gardes du corps. Il ne craint rien.

— Il faut lui parler, répéta Malko. Il pourra peut-être nous donner une explication. Téléphonons à Islamabad.

Sayed Gui soupira :

— On peut essayer, mais parfois cela prend deux ou trois jours. En plus, il appartient à une organisation concurrente. Il croira peut-être à un piège.

— Et le quatrième ?

— Je vais le convoquer. C'est facile, mais il faut attendre demain matin. On ne peut le prévenir, il n'y a pas le téléphone là-bas.

— Mettez-le en garde. Il ne faut pas qu'il subisse le sort des autres.

Ils repartirent dans la nuit après avoir pris congé du Britannique, abandonnant le corps de l'infirme. Pourquoi tuer un ancien combattant ?

Fred Hall mâchonnait sombrement un chewing-gum, fixant Malko à travers ses énormes lunettes. Sa contrariété était telle qu'il en oubliait d'éternuer. Quant à Malko, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Ressassant les éléments du puzzle sans trouver le moindre élément de solution.

— C'est une histoire de dingue, soupira l'Américain. Quel lien y a-t-il entre Bruce Kearland et ce pauvre type ? Ils ne se sont jamais rencontrés, ils ne parlaient pas la même langue et pourtant, on les a tués pour la même raison.

— Bruce Kearland n'était pas dans le Lowgar ?

— Si, il y a deux ans.

— Et cette femme mystérieuse, qui semble orchestrer ces meurtres ? Vous n'avez aucune idée ?

Fred Hall secoua la tête.

— Honnêtement, aucune.

— Et cette Meili ?

L'Américain eut un sourire las.

— J'allais vous en parler. J'ai reçu quelque chose à son sujet d'Islamabad. D'après eux, elle travaille pour les Services chinois. Elle a été repérée par les Pakistanais. Les Chinois sont très demandeurs sur les problèmes afghans, bien qu'ils leur fournissent beaucoup d'armes. Elle a dû vous « tamponner » dans ce but. Mais je la vois mal impliquée dans un complot pour le compte du Khad. Sur le problème afghan, les Soviétiques et les Chinois ont des positions opposées. Elle vous protégerait plutôt. Enfin, tout est possible.

— Et Nasira Fadool ?

— Je l'ai vue tout à l'heure et je l'ai mise au courant. Elle maintient que tout se passe dans l'entourage de Sayed Gui.

Inutile de parler de Yasmin qui semblait complètement hors du coup.

— Je vais par Sayed Gui rencontrer la future victime № 3, dit

Malko. Peut-être aura-t-il une idée ?

— Peut-être, soupira Fred Hall.

Il raccompagna Malko jusqu'à la fournaise extérieure.

— Charsadda Road, dit Malko.

Il avait une idée qui permettrait peut-être de sortir de l'impasse. Il restait cinq jours avant l'arrivée des premiers délégués de la Conférence des Chefs de la Résistance. Dernier délai pour déjouer les plans du Khad et retrouver la meurtrière de Bruce Kearland.

À peine Malko était-il entré dans son bureau que Sayed Gui boitilla jusqu'à lui, l'air grave.

— J'ai de mauvaises nouvelles ! annonça-t-il. Inutile d'aller à Islamabad.

— Pourquoi ?

— Celui dont je vous ai parlé a été victime d'un attentat. Ce matin même un messenger est venu prévenir le Hesbi Islami. Deux tueurs l'attendaient près de chez lui. Quand il est sorti, il a été abattu avec un shot-gun. Tué sur le coup. Un de ses gardes du corps a été tué aussi et l'autre blessé grièvement. Les agresseurs se sont enfuis dans une voiture conduite par une femme !

— Une femme ! sursauta Malko.

— Voilée, précisa aussitôt Sayed Gui. En noir. Personne n'a pu relever le numéro de la voiture.

Cela éliminait Nasira qui se trouvait à l'heure du crime avec Fred Hall.

— Il ne reste donc plus que le quatrième, dit Malko. Où se trouve-t-il ?

Sayed regarda sa montre, une énorme Seiko qui faisait aussi machine à calculer.

— Il nous attend dans ma villa. Il n'est au courant de rien. Si vous voulez venir avec moi...

La Mitsubishi décorée en arbre de Noël attendait dehors. Ils s'y entassèrent avec l'inévitable Rassoul et quelques barbus à Kalachnikov. Direction University Town. La chaleur atroce asséchait le gosier et l'air pénétrant par les glaces ouvertes semblait sortir d'un sèche-cheveux. Malko se demandait comment ses compagnons pouvaient supporter leurs turbans et leurs vêtements de coton superposés. Ils atterrirent dans une rue au sol inégal barrée par deux mudjahidins installés sur des tabourets, l'inévitable Kalach au poing. D'autres étaient répartis dans une cour, sur les toits avoisinants et les maisons. C'était la première fois que Malko constatait une véritable sécurité.

Ils pénétrèrent dans une pièce nue où un jeune Afghan aux traits fins, avec des lunettes, était plongé dans le contenu de son attaché-case. Il se leva vivement et courut embrasser la main de Sayed Gui, manifestant tous les signes du plus grand respect.

— Voici notre camarade Babrak Quasim, annonça le chef de la Sécurité.

En dari, il expliqua qui était Malko et se lança dans l'histoire des meurtres. Babrak Quasim l'écoutait, visiblement très surpris, hochant la tête avec incrédulité. Lorsqu'il se tut, il lâcha une phrase brève aussitôt traduite par Sayed Gui.

— Il ne comprend pas. Il ne voit pas quelle importance il peut avoir pour qu'on veuille le tuer. Ce n'est qu'un mudjahid parmi d'autres. Il a quitté l'Intérieur depuis un an.

On apporta l'inévitable tchai shang⁽²⁵⁾. Malko s'assit, perplexe. Ils avaient battu de vitesse les tueurs du Khad, mais cela ne les menait nulle part : leur victime ignorait pourquoi on voulait la tuer... Par l'intermédiaire de Sayed Gui, il commença à poser des questions. D'abord, connaissait-il les trois autres victimes ?

« Oui, il les connaissait », mais ce n'étaient ni des intimes, ni des parents.

« Et Bruce Kearland ? »

« Il en avait entendu parler, mais ne l'avait jamais vu. Il ignorait même qu'il ait été tué. »

« Avait-il une idée ? »

« Aucune », conclut-il, l'air désolé.

Ils burent un peu de thé, plongés dans leurs pensées. Malko avait beau réfléchir, il ne comprenait pas.

— Il s'est passé un événement dans le Lowgar auquel ont assisté tous ces gens, avança-t-il. C'est la seule explication. Pourtant, ils devraient en garder un souvenir.

Sayed Gui reprit l'interrogatoire de Babrak Quasim. En vain. Le malheureux avait beau se creuser la cervelle, il ne se souvenait de rien de marquant.

— Et une femme, demanda Malko, avez-vous entendu parler d'une femme ?

Une femme ! Il n'y avait pas de femme. À croire qu'elles vivaient dans un autre monde.

Ils tournaient en rond. Des gens entraient tout le temps, apportant des messages au directeur du renseignement, distrayant son attention. S'il ne prenait pas énergiquement les choses en main, tout allait se diluer dans la pagaille afghane.

— Il y a deux choses à tenter, dit-il. D'abord, Babrak Quasim serait-il d'accord pour nous aider ?

— Bien sûr. Comment ?

Sayed Gui eut un sourire indulgent pour une telle candeur.

— Ils vont continuer leur mission, donc tenter de le tuer. Il suffit de leur faciliter la tâche. Afin de les prendre sur le fait. Le chef du commando en sait sûrement plus que Jandad. Il faut remonter jusqu'à cette femme en rouge.

Bien sûr, approuva Sayed Gui.

Il expliqua aussitôt le plan de Malko au principal intéressé et traduisit en réponse :

— Il est d'accord pour tout ce que vous voudrez. Il dit que de toute façon, s'il meurt, ce sera un *shahid*⁽²⁶⁾.

Mentalité qui facilitait bien les choses.

— Que suggérez-vous ? demanda le directeur du renseignement.

— Qu'il revienne à Peshawar. Qu'il se montre à l'Alliance Islamique. Nous ignorons les sources de renseignements de nos adversaires, mais ils en ont. La preuve : ils ont retrouvé Sholam Nabi. Pourrait-il habiter dans un hôtel et prendre ses repas au bazar, sans que cela semble bizarre ?

— Certainement. Quel hôtel ?

Malko réfléchit rapidement : il fallait un hôtel facile à surveiller. Dans le bazar, ce n'était pas évident. Le *Dean's* était trop « élégant » pour un mudjahid. Il restait le *Green's*, dans la grande avenue Shahrah-E-Pehlvi, là où les étrangers passaient plus inaperçus.

— Le *Green's*, dit-il, nous établirons une souricière.

— Parfait, approuva Sayed Gui. Et ensuite ?

— Pouvez-vous convaincre Jandad d'aller ce soir au rendez-vous dans le bazar. Il y a une petite chance que ses complices ne sachent pas que nous l'avons pris. Il faut la saisir.

— Je le convaincrai, dit Sayed.

Malko préféra ne pas demander comment.

— Dans ce cas, dit-il, je vous demanderai quelques-uns de vos hommes pour mettre en place le piège.

— Ils seront tous volontaires, affirma le directeur du renseignement.

Malko n'en doutait pas, toutefois, ce n'était pas suffisant.

— Essayez d'en trouver trois ou quatre qui parlent un peu anglais, demanda-t-il. Je prendrai avec moi Rassoul, de toute façon. Retrouvons-nous à quatre heures à l'Alliance Islamique, pour mettre tout au point.

Sayed Gui se leva et prit la main de Malko dans les siennes chaleureusement. Babrak Quasim, la « chèvre », en fit autant, comme pour le remercier d'exposer sa vie.

— Allah sera avec nous ! fit Sayed Gui.

Malko préféra ne pas répondre. Il trouvait que, ces derniers temps, Allah était bien capricieux. Pourvu que ça change.

— Attendons le rendez-vous de la dernière prière pour installer Babrak Quasim, conseilla-t-il. À partir du moment où nous lui demandons de jouer ce rôle, il faut être en mesure de le surveiller.

Sayed Gui, de nouveau, approuva. Il paraissait ravi que Malko prenne la tête des opérations. Celui-ci se fit raccompagner. D'être tributaire des autres pour ses déplacements le rendait fou. Hélas, il avait vainement tenté de joindre l'agence Budget à Islamabad : le standard de l'hôtel annonçait une attente illimitée pour la capitale du Pakistan ! Il avait encore pas mal de choses à faire avant la fin de la journée. Entre autres, retrouver Nasira. Maintenant que la jeune femme était lavée de tout soupçon, il avait encore plus à lui demander. Il restait le point d'interrogation de Meili. Comment savoir si la Chinoise était son alliée ou son adversaire ?

CHAPITRE XIII

Les rues poussiéreuses et anonymes d'University Town n'avaient plus de secret pour Malko. L'hôtel lui avait attribué un nouveau chauffeur et c'est lui qui devait le guider ! Connaissant les lieux, il ouvrit directement la porte de la villa et aperçut la Volkswagen verte. Nasira Fadool était là ! D'ailleurs, elle surgit dans le patio, toujours en pantalon et chemisier, des lunettes accrochées autour du cou par une chaîne en plastique, toute sa féminité réfugiée dans sa belle bouche rouge.

— Vous aviez disparu, dit Malko.

— Entrez, dit la jeune Afghane. Non, j'étais seulement à Islamabad. Yasmin ne voulait plus rester à Peshawar, je l'ai ramenée chez elle hier soir.

Malko éprouva un petit pincement de cœur. Exit la sensuelle Yasmin. Nasira lui adressa un sourire teinté d'ironie.

— Je vous donnerai son adresse, si vous passez par Islamabad. Mais en attendant, je crois avoir du nouveau.

Ils s'étaient installés dans le living-room dépouillé aux volets clos. On entendait le bruit d'une machine à écrire dans une pièce voisine.

— Quoi ?

— Les gens du Khad sont en train de rassembler des tueurs à Peshawar, en recrutant les hommes de Khaled Khan. Pour attaquer la conférence des Chefs de la Résistance.

— Comment le savez-vous ?

Elle haussa les épaules :

— Je vous ai dit que je possède beaucoup d'informateurs. Et vous, avez-vous du nouveau ?

Malko lui relata le dernier attentat incompréhensible contre l'infirme et l'élimination de l'autre victime survenue à Islamabad.

— C'est bizarre ! dit-elle, le Lowgar n'est pas très important. Mais je pense à une chose. Est-ce que ce ne serait pas un règlement de comptes entre deux factions rivales ? Qui n'aurait rien à voir avec les Soviétiques. Souvent cela se passe ainsi et on fait porter au Khad des responsabilités qu'ils n'ont pas. C'est plus facile.

Hypothèse que Malko n'avait pas envisagée... Nasira Fadool continua aussitôt :

— Évidemment, si vous suggérez cela à Sayed, il prétendra que

c'est impossible, que tous les mudjahidins s'aiment comme des frères... Mais, pensez-y. Le soi-disant commando du Khad peut venir d'une autre province.

— Il y a les aveux de Jandad, objecta Malko.

— C'est un gosse ! fit-elle. On peut lui avoir raconté n'importe quoi.

Le téléphone sonna à côté. Un barbu fit son apparition, et dit quelques mots à Nasira qui se leva.

— J'ai du travail. Passez me voir ce soir. Nous bavarderons, dit-elle.

Malko regagna son taxi, plus perturbé que jamais. Avec une hypothèse de plus, tout aussi invérifiable que les autres.

Malko revenait de la piscine de *l'Intercontinental* où il avait constaté l'absence de Meili lorsque la jeune Chinoise se matérialisa à côté du portier à la barbe orange, un sac à la main. Elle vint aussitôt vers lui, l'air radieux.

— Vous m'avez encore posé un lapin ! fit-elle d'un ton espiègle.

Il faut dire que Malko avait complètement oublié leur rendez-vous.

— D'où venez-vous ? demanda-t-il.

— D'Islamabad. J'ai été convoquée par l'attaché culturel de mon ambassade. Il voulait se tenir au courant de mes progrès.

Ainsi, Meili se trouvait dans la capitale pakistanaise au moment où avait eu lieu le meurtre relié à l'affaire Bruce Kearland. Cela faisait le second indice en sa défaveur, après la cartouche de 6,35. La Chinoise murmura à voix basse :

— Il y avait une grande soirée très ennuyeuse, hier, et j'ai beaucoup pensé à vous !

Elle s'arrêta brusquement.

— Vous avez des ennuis ?

Malko n'avait pas réussi à dissimuler sa contrariété.

— Non, non, affirma-t-il. Mais cette chaleur m'épuise. Si seulement on pouvait trouver une voiture climatisée.

Meili eut un rire léger.

— Si vous voulez, je peux vous accompagner partout avec un éventail. Dans notre pays, cela se faisait au siècle dernier.

— Et vos études ?

— Je n'ai plus grand-chose à faire. Mon professeur de pachtou est malade.

Une horrible pensée traversa l'esprit de Malko. Livrer Meili à la sollicitude de Sayed Gui et de ses hommes. Mais vraiment, il ne pouvait pas. Il avait vu le sort réservé à Jandad. Pas de quoi réjouir les partisans des Droits de l'Homme. Il préférerait tendre un piège à la jeune Chinoise. Celle-ci lui jeta un regard incandescent :

— Vous venez à la piscine ?

— Trop chaud, fit Malko. Plus tard, peut-être.

Meili étouffa mal un soupir déçu.

— Bon, je vais me reposer.

Malko la suivit des yeux sans parvenir à se faire une opinion. Il allait déjeuner avec Elko Krisantem, afin de mettre au point les deux opérations de la journée. Allah avait intérêt à changer de camp.

Le violent courant d'air pénétrant par la glace baissée caressait agréablement le visage de Jamal Seddiq dissipant l'odeur qui émanait de Moltan, son compagnon. Ce dernier, le turban sur les yeux, dormait, rencogné contre l'autre portière. Il leur restait encore une heure de trajet avant d'arriver à Peshawar. Seddiq n'arrivait pas à maîtriser une inquiétude diffuse. Certes, jusque-là, il avait accompli un parcours sans faute. Y compris la dernière exécution. Pour lui, tuer un être humain ou décapiter un poulet, c'était exactement la même chose.

Son angoisse venait de Jandad. Le plus jeune élément de son équipe avait rempli son contrat en abattant Sholam Nabi, seulement il s'était fait prendre. Personne ne l'avait revu, mais Jamal Seddiq ne se faisait aucune illusion sur les méthodes qu'allait employer Sayed Gui pour le faire parler. Or, il avait lui-même assez pratiqué la torture pour savoir que le jeune barbu finirait par dire ce qu'il savait. Il avait réussi à se convaincre que Jandad ne savait pas grand-chose et donc qu'il ne pouvait mettre en danger l'opération. Mais on oubliait parfois un détail important. Moltan se réveilla en sursaut et grogna :

— Où sommes-nous ?

— On va traverser l'Indus, fit Jamal Seddiq.

Il avait hâte de recevoir des informations. Il était comme le faucon qu'on lâche sur une proie, après la lui avoir désignée. Le fauconnier, celui qui tirait les ficelles, c'était la femme voilée, la véritable responsable. Celle à qui Seddiq se détestait d'obéir. Mais s'il voulait regagner Kabul sain et sauf, il devait oublier son mépris de l'autre sexe.

Le muezzin de la mosquée de Mahabat Khan commença à lancer sa mélodie aiguë sur le bazar, couvrant la rumeur de la circulation. Assis en face d'un thé vert, Jandad ne put s'empêcher de lever la tête vers le minaret, priant Allah de lui accorder sa miséricorde. Il y avait trois ou quatre autres consommateurs autour de lui, attablés à des guéridons de bois grossier, assommés de chaleur. Personne n'avait paru remarquer l'énorme pansement qui entourait sa main droite. Son cœur cognait à coups redoublés dans sa poitrine. De toutes ses forces, il priait pour que Seddiq ne vienne pas. Parce que de toute façon, le

géant aurait le temps de le tuer pour punir de sa trahison. Il savait que les autres avaient l'ordre de le prendre vivant. Il regarda autour de lui. Les deux étrangers étaient dissimulés dans un rickshaw arrêté à côté d'un camion en panne et les hommes de Sayed Gui, au nombre d'une demi-douzaine, un peu partout. Si Jamal Seddiq venait, il n'avait aucune chance.

Jandad aspira voluptueusement l'air vicié par les échappements de camions et de rickshaws. Après la puanteur de sa cellule souterraine, c'était le paradis. Il refrénait une envie féroce de prendre ses jambes à son cou, sachant qu'il serait vite cloué au sol par une rafale de Kalachnikov.

Le muezzin s'était tu. Jandad commença à compter intérieurement les minutes. Plusieurs s'écoulèrent. Il reprenait espoir. La haute silhouette de Jamal Seddiq n'apparaissait nulle part.

Un autobus multicolore se frayait un chemin à grands coups de Klaxon, venant de Kabuli Gâte. Soudain, dans un rugissement de moteur, il accéléra brutalement, bousculant plusieurs éventaires et fonçant sur le café où se trouvait Jandad. Ce dernier n'eut pas le temps de bouger. Il vit grossir l'énorme calandre, poussa un cri de terreur et le pare-chocs le heurta de plein fouet, lui écrasant la cage thoracique.

Le lourd véhicule continua sa course, fauchant un autre consommateur, vira sur sa gauche et accéléra vers GT Road, pulvérisant un rickshaw et son conducteur au passage. Un homme armé d'une Kalachnikov jaillit d'un porche et arrosa l'arrière du véhicule d'une longue rafale sans parvenir à l'arrêter. D'autres mudjahidins surgissaient de partout, courant derrière le bus occupé uniquement par le conducteur. Trop tard, il disparut dans GT Road. Des badauds se précipitaient déjà pour porter secours aux blessés. Jandad était mourant, une mousse rosâtre aux lèvres, livide. Il cessa de vivre au moment où Malko se penchait sur lui. Ivre de rage.

Une fois de plus, ses adversaires avaient gagné avec une audace folle. Le piège qu'on leur avait tendu s'était retourné contre Malko. Quand un taxi plein de mudjahidins s'ébranla enfin, il avait disparu depuis plusieurs minutes. Il n'y avait pas une chance sur mille de le rattraper.

Jamal Seddiq freina en face du cinéma Ferdous et sauta de son bus, pour se perdre aussitôt dans la foule déambulant sur les bas-côtés de GT Road. Son cœur battait régulièrement et il éprouvait seulement la satisfaction du devoir bien accompli. Ce n'est pas lui qui avait eu l'idée de voler un bus dans le parking en face de l'hôtel *Galaxie*, mais

il avait adopté l'idée avec enthousiasme. La vue du visage terrifié de Jandad à travers le pare-brise du bus le réjouirait longtemps.

Maintenant, il lui restait à rejoindre Multan pour la dernière partie de sa mission. Ensuite, ce serait le voyage de retour sur Kabul et la tranquillité pour des mois sous la protection des Soviétiques. Il s'arrêta au coin de Hospital Road et chercha des yeux son complice. Celui-ci apparut, flânant devant l'éventaire d'un marchand de pastèques. Il s'approcha de Jamal Seddiq avec un large sourire. Caché dans la foule, il avait assisté au meurtre de Jandad.

— Ces pastèques sont moins bonnes que les nôtres, dit-il. Il n'y a que de l'eau.

Jamal Seddiq lui mit la main sur l'épaule.

— Bientôt, nous mangerons de bonnes pastèques à Kabul, dit-il.

Ses petits yeux méchants et pleins d'astuce brillaient d'un éclat dément. Il avait toujours aimé la chasse : comme chasseur ou comme gibier. Analphabète et inculte, il possédait pourtant un sixième sens précieux pour le genre de métier qu'il exerçait. Même dans cette ville qu'il connaissait mal, au milieu de ces Pakistanais dont il ne comprenait pas la langue, il se sentait à l'aise et reniflait le danger.

Tout en marchant, ils étaient arrivés en face du *Galaxie Hôtel*. En contrebas du pont, les bus en partance pour l'Afghanistan étaient serrés les uns contre les autres. Il se tourna vers Multan :

— Nous partirons dans deux jours pour Kabul, *Inch Allah !*

Malko et Sayed Gui se faisaient face, sous le regard pesant de Asad, ses gros doigts occupés à faire défiler un chapelet d'ambre. L'ambiance n'était pas gaie dans le petit bureau plongé dans la pénombre. Sayed Gui posa ses lunettes.

— Il faut continuer, dit-il, même si nous devons échouer. Sinon, nous perdons notre honneur.

C'était un langage que Malko comprenait. Mais l'expérience qu'il venait de subir le laissait inquiet. Leurs adversaires semblaient toujours avoir une longueur d'avance.

— Vous ne savez pas comment ils ont eu vent du piège que nous leur tendions ? demanda-t-il.

Sayed Gui savait ce qu'il pensait. L'Afghan le regarda longuement et laissa simplement tomber :

— Non. Personne n'était au courant.

Sauf quand même une douzaine de mudjahidins. Comment s'assurer de leur fidélité ? Il aurait fallu des mois d'enquête.

— Très bien, dit Malko, tentons une dernière chance.

Le *Green's Hôtel* semblait avoir subi un tremblement de terre. La

façade verdâtre délavée donnant sur l'avenue Shahrâd-E-Pehlvi était encore à peu près décente, mais dès qu'on pénétrait à l'intérieur, c'était l'horreur : des murs dont le crépi partait par plaques, des insectes variés se promenant sur les plafonds, un escalier aux marches effondrées, une odeur aigre de saleté repoussante. Un vieux à l'œil torve, assis derrière un grand registre, bougonnait dans sa barbe grise. Il jeta un coup d'œil indifférent à Elko Krisantem qui demandait une chambre.

Ce fut vite réglé. Cinquante roupies d'avance pour une semaine et il eut la clef.

— *Third floor*, annonça le vieux, *number 36*.

Elko essaya de monter sans passer à travers les marches. Sa chambre ne contenait qu'un vieux charpoi défoncé servant de colonie de vacances à plusieurs familles de punaises, une table branlante et plusieurs clous dans le mur en guise de penderie. En dépit des volets fermés, la chaleur était inhumaine, poisseuse... Il écrasa deux lézards, une flopée de moustiques plus quelques insectes non identifiés avant de renoncer. Il allait manger son pain noir.

Le costume pakistanaï qu'il portait permettait de dissimuler une arme, Elko avait accroché à sa taille une solide ceinture de cuir avec un petit holster maintenant son Astra et deux chargeurs de rechange. Le lacet se trouvait dans la poche du petit gilet qui allait avec sa tenue. Il sortit dans le couloir et frappa à la porte du 30.

Babrak Quasim lui ouvrit. Les deux hommes se serrèrent silencieusement la main. L'Afghan savait que le Turc était chargé de sa protection rapprochée. Avec un sourire qui en disait long, il fouilla sous sa tenue et en sortit un long poignard dont il fit miroiter la lame devant Elko avec un sourire heureux. Il n'avait pas envie d'aller à l'abattoir. Il remit son arme en place et s'accroupit sur le plancher, à côté d'un petit réchaud, où bouillait de l'eau.

Elko Krisantem qui avait horreur du thé, dut pourtant se soumettre au rituel... Puis les deux hommes se mirent d'accord par gestes sur la manière de procéder. Tout avait été répété avec Sayed Gui heureusement.

La dernière gorgée de thé avalée, le Turc descendit dans Shahrâh-E-Pehlvi et prit position à côté d'une échoppe de photocopies, attendant que Babrak Quasim sorte de l'hôtel. Les assassins essaieraient probablement le soir, pas en plein jour, mais il pourrait peut-être repérer un élément intéressant. Cinq minutes plus tard, Babrak Quasim sortit et se dirigea à pied vers le bazar. Elko suivait à dix mètres. Ils franchirent le pont, retrouvant Railroad Road, longeant la gare des bus pour Kabul, puis s'enfoncèrent dans Cinéma Street. Elko se rapprocha, la foule était trop dense pour une filature éloignée et, en cas d'attentat, il ne pourrait pas intervenir.

Soudain, en traversant Chitralli Bazar, il remarqua un Pakistanais athlétique avec un gros turban, des moustaches à la Gengis Khan, une couverture sur l'épaule. Il semblait flâner sans but.

Trois cents mètres plus loin, Krisantem le vit de nouveau, en face de la banque Habib. À quelques mètres derrière Babrak Quasim... Le cœur du Turc se mit à battre plus vite. Babrak Quasim venait de monter dans un rickshaw et le gros type en avait fait autant ! Elko prit un troisième rickshaw et lui donna l'adresse de l'Alliance Islamique, lui demandant de se dépêcher. Ainsi, il parvint le premier devant le grand bâtiment où flottait le drapeau afghan.

Le rickshaw de Babrak Quasim arriva un peu plus tard et l'Afghan s'engouffra dans le bâtiment. Le gros type à la couverture arriva à son tour et se dirigea sans se presser vers une gargote où il s'installa devant un thé. Elko était édifié ! Il prit position un peu plus loin, derrière une voiture en panne et s'accroupit à côté, comme s'il attendait d'être dépanné.

Vingt minutes s'écoulèrent. Puis celui qu'il surveillait se leva et reprit un rickshaw vers le centre de la ville ; imité par Krisantem. Ce dernier le suivit jusqu'à l'entrée de l'hôtel *Galaxie*, juste à la sortie du pont de chemin de fer. L'autre s'y engouffra. Cette fois, Elko Krisantem avait bien l'impression qu'ils étaient en train de jouer la dernière manche. L'adversaire avait mordu à l'hameçon. Il héla un rickshaw pour aller faire son rapport. Les prochaines heures allaient sûrement apporter du nouveau.

CHAPITRE XIV

Babrak Quasim avançait lentement à travers la foule du bazar, cherchant une gargote où se restaurer. Sa main coincée au fond de la poche de son charouar serrait le manche de son poignard. Il avait beau savoir que l'on veillait sur lui, il préférait compter sur ses propres forces. Impossible de déceler une menace dans cette foule dense et bruyante. Plusieurs mudjahidins avaient déjà été victimes de tueurs dans des circonstances semblables. Dans ces cas-là, personne n'intervenait. Les Pachtous avaient trop peur de déclencher des vengeances tribales et les Pakistanais préféraient rester neutres.

Il s'assit sur le banc de bois d'un restaurant en plein air de Misgaran Bazar, à côté du marché aux fruits, et commanda un khebab assaisonné au piment et un verre de lait caillé.

Tandis qu'il mangeait, il essaya de repérer son protecteur sans y parvenir. Il s'était installé face au grouillement de la rue, le dos au mur, et observait les marchands, les colporteurs, les gosses portant des charges énormes, les ânes et les rickshaws qui défilaient dans un brouhaha d'enfer. Il but trois thés coup sur coup et se releva. Il se sentait trop fatigué pour rentrer à pied, aussi monta-t-il dans un taxi collectif à une roupie, qui le déposa presque en face du *Green's Hôtel*. De nuit, l'établissement avait presque l'air présentable. Il s'engagea dans l'escalier crasseux avec dégoût. Le veilleur s'était absenté, laissant son registre grand ouvert. Babrak Quasim monta lentement les deux étages, récitant intérieurement un verset du Coran. La lumière du couloir était si mauvaise qu'il fallait presque se guider au toucher.

Il aurait préféré coucher sous la tente que dans cette chambre poisseuse de chaleur et de crasse, mais il n'avait guère le choix. Il poussa sa porte. Un néon clignotait sur le trottoir d'en face, vantant une fabrique de meubles. Soudain, il sentit une présence. Il pivota pour ressortir de la pièce, mais n'eut pas le temps d'achever son geste.

Deux mains avaient saisi ses bras et les avait rejetés en arrière. Il vit surgir une silhouette gigantesque, il devina l'éclair d'un poignard recourbé tenu à l'horizontale, puis le géant frappa. Ce fut comme un coup de poing dans l'estomac, suivi d'une brûlure atroce. Avec un « han » de bûcheron, son assassin remonta la lame, ouvrant la cage thoracique de Babrak jusqu'au sternum. Un flot de sang jaillit de l'horrible blessure. Babrak Quasim perdit connaissance

instantanément, sans même pousser un grognement. Le géant retira le poignard et l'enfonça à nouveau dans le corps recroquevillé, épinglant le cœur au sol poussiéreux. Mais déjà l'Afghan ne se débattait plus.

Elko Krisantem écouta dans le couloir du troisième étage. Il avait suivi Babrak Quasim depuis le bazar et Malko devait le rejoindre pour organiser la surveillance pendant la nuit, avec les hommes de Sayed Gui qui étaient en retard d'une bonne demi-heure.

Le *Green's* était silencieux. Quasim venait de rentrer dans sa chambre. Inutile d'aller l'embêter. À son avis, le danger se trouvait dehors dans la foule. Elko Krisantem se détendit un peu. Il allait pouvoir passer une nuit tranquille, à condition que les moustiques et les punaises ne le dévorent pas entièrement.

Il s'allongea quelques instants sur son charpoi, puis la soif le saisit, inextinguible, conséquence du piment ingurgité au bazar. Bien entendu, il n'y avait même pas un lavabo dans la chambre. Pour tout l'étage, on ne comptait qu'une douche crasseuse au bout du couloir. Il se leva. Il fallait qu'il boive ! Sortant de sa chambre, il s'engagea dans l'escalier. Le veilleur de nuit devait savoir où trouver un Pepsi. Le Turc arriva à la réception. Toujours pas d'employé. Il avait dû s'endormir. Elko Krisantem fit le tour du petit comptoir puis écarta le rideau qui donnait sur le cagibi où se reposait le veilleur de nuit.

Instantanément, le pouls du Turc passa à 120.

Le veilleur était bien là, mais allongé par terre, la langue noire sortant de sa bouche, la tête faisant un angle de 45° avec son corps. Tout ce qu'il a de plus mort.

Elko Krisantem se rua vers l'escalier, arrachant son Astra de son holster. Le meurtre du veilleur de nuit était de très, très mauvais augure... Il se maudit de ne pas avoir accompagné Babrak Quasim jusqu'à sa chambre. Tandis qu'il montait quatre à quatre, il entendit des craquements au-dessus et une masse énorme surgit devant lui : le type qu'il avait déjà repéré derrière Quasim. Derrière, il y en avait un autre. Ils se dévisagèrent une seconde, puis le géant enturbanné aperçut le pistolet dans la main du Turc, et recula sur le palier du premier.

Elko en fit autant, gagnant une position moins exposée, ne sachant que faire. Il regagna le rez-de-chaussée et s'embusqua derrière la réception, Astra au poing, guettant les hommes de Sayed Gui qui auraient dû être là depuis longtemps. Il n'y avait qu'une seule sortie à l'hôtel. Il se doutait que ses adversaires n'allaient pas tenter de se frayer un chemin à coups de feu. Cela alerterait trop de gens et ils ne bénéficieraient plus de la surprise... Donc, ils allaient tenter un autre truc... Ce qui lui donnait quelques secondes.

Il se rua dans le couloir, débouchant dans la rue et faillit hurler de joie. Malko traversait l'avenue ! Krisantem ne fit qu'un bond jusqu'à

lui.

— Ils sont là, jeta-t-il. Au moins deux. Je crois qu'ils ont tué Quasim.

Malko jura. Il pensait trouver les mudjahidins ! Au lieu de cela, il se retrouvait seul.

Une terrasse à demi effondrée donnait sur l'immeuble voisin. Les tueurs pouvaient s'échapper par là. Un seul homme ne pouvait les retenir. Cette fois, ils n'avaient pas le droit de laisser passer cette chance.

— Je vais téléphoner, dit Malko. Surveille l'entrée.

Il se rua vers la boutique de photocopie. Devant un billet de 20 roupies, le marchand lui tendit aussitôt le téléphone. Le numéro de Sayed Gui sonna longtemps, sans répondre. Malko commençait à avoir envie de hurler. Enfin, on décrocha. C'était Asad ! Malko se fit connaître et eut enfin Sayed Gui.

— Mais qu'est-ce que vous faites ! explosa-t-il. Ils viennent de tuer Babrak.

L'Afghan balbutia quelque chose au sujet d'une voiture en panne.

La gorge nouée, Malko regarda la façade du vieil hôtel vert. S'ils prévenaient la police pakistanaise, c'était foutu. Ils ne sauraient rien de plus sur le commando.

Il entendit les promesses précipitées de Sayed Gui avant de raccrocher. Elko Krisantem avait disparu. Courant jusqu'à l'immeuble qui dominait la terrasse à demi effondrée du *Green's* il y entra, monta l'escalier quatre à quatre, afin de prendre les assassins à revers. Le temps pour Sayed Gui de rassembler des hommes et de venir, cela prendrait un bon quart d'heure.

Elko Krisantem s'engouffra dans le *Green's Hôtel*. L'escalier était vide. Un Pakistanais apparut, sans turban, descendant d'un pas titubant, le regard fixe, halluciné. En plein rêve de haschich. Pas question d'en tirer quoi que ce soit.

Son vieil Astra au poing, le Turc s'engagea dans l'escalier. Il espérait que ses deux adversaires ne chercheraient pas à se servir de leurs armes à feu, pour ne pas attirer l'attention. Ce qui lui donnait un léger avantage. Il pria silencieusement le ciel pour que Malko ait pu joindre Sayed Gui. Le tout était de faire maintenant la jonction avec lui. Il lui fallait à peine quelques minutes pour atteindre la terrasse prolongeant le troisième étage du *Green's*. Une fois en place, ils pourraient prendre les tueurs en tenaille. Il parvint au palier du premier et s'arrêta.

Personne en vue.

L'étage comportait six chambres, deux à gauche, quatre à droite. Les deux portes de gauche étaient ouvertes, l'une sur une pièce innocuée, l'autre sur un capharnaüm appartenant sûrement au

drogué qu'il avait aperçu dans l'escalier.

Il passa à droite et frappa à la première porte d'où venait de la musique, vit un vieux surpris qui referma aussitôt. La pièce suivante était vide. Il se fit encore ouvrir deux portes, recueillant quelques injures pachtous et urdus, et repartit vers l'escalier, l'âme en paix.

Il inspecta largement le couloir avant de s'engager vers le second. Il avait dans son champ de tir la cage de l'escalier dans son entier. Le palier du second était tout aussi vide. Trois portes étaient ouvertes, donnant sur des chambres vides. De la musique pachtou suintait d'une autre. Elko frappa au battant, il y eut un remue-ménage et un jeune homme lui ouvrit. Krisantem s'excusa et continua. La porte donnant sur la terrasse au bout du couloir était ouverte. Pour l'atteindre, il fallait passer devant la chambre de Babrak Quasim.

Le silence l'inquiéta. Les deux tueurs devaient avoir déjà découvert la terrasse et s'être enfuis par là. Soit ils étaient déjà loin, soit ils s'étaient heurtés à Malko.

À cette pensée, Elko Krisantem perdit toute prudence. Il avança le long du couloir, les yeux fixés sur la terrasse. Ses pas firent craquer le vieux plancher vermoulu et plusieurs lézards s'enfuirent devant lui. Il arriva à la hauteur de la chambre de l'Afghan qu'il était chargé de protéger. La porte était entrouverte. Elko passa rapidement devant. Au même moment, une porte s'ouvrit violemment dans son dos et une masse énorme le catapulta à travers le couloir, l'expédiant dans la chambre de Babrak Quasim. Il eut le temps de voir le corps ensanglanté allongé en travers du charpoi et il se reçut sur les mains, lâchant son pistolet dans sa chute.

Il roula sur lui-même avec la rapidité d'un chat, photographiant la scène du coin de l'œil.

Un géant enturbanné aux petits yeux noirs cruels se ruait sur lui. Un autre, crâne rasé, se profila un poignard à la main. Elko se releva, aperçut une valise et la projeta à travers la fenêtre, espérant attirer l'attention. Son Astra avait glissé sous le charpoi, hors d'atteinte. Il lui restait le lacet. Le voyant désarmé, le géant afghan ne se méfiait pas. Krisantem lui sauta littéralement à la gorge, passant son mortel lacet autour de son cou.

Il sentit aussitôt les mains de son adversaire se nouer autour de sa propre gorge et rentra la tête dans les épaules, bandant tous ses muscles. Furieux de s'être laissé surprendre comme un débutant.

Décidément, le métier de majordome ne prédisposait pas aux sports de combat. Le second tueur tournait autour d'eux, cherchant à enfoncer la lame de son poignard dans le corps d'Elko, mais il risquait de toucher son complice. Elko lui décocha un coup de pied, plus pour l'éloigner que lui faire mal. Il ne se faisait guère d'illusions : si Malko n'arrivait pas vite, il allait succomber. Dans leur lutte, ils bousculèrent

le charpoi et la crosse de son Astra apparut. Il chercha à s'en approcher. Lui n'avait pas peur d'attirer des gens.

Parvenu à portée de l'arme, il chercha à se baisser, mais la poigne gigantesque de son adversaire l'en empêchait. Il évita encore de justesse un coup de couteau destiné à l'éventrer. Un voile rouge commençait à obscurcir sa vue. Il avait beau serrer son lacet à le casser, le géant ne s'écroulait pas. Elko n'avait jamais vu ça ! L'autre aurait déjà dû être mort. Soudain, le lacet parut se détendre brutalement. Heureux, Krisantem se dit qu'il venait de pénétrer dans les chairs, tranchant la trachée et les carotides. Récompense d'un juste effort.

Sa joie ne dura qu'une fraction de seconde. Privés de point d'appui, ses poings s'écartèrent. Le lacet venait de casser !

Il n'eut pas le temps de s'abandonner à la stupéfaction. Le cou libéré, le géant venait de pousser un grognement sourd en même temps qu'il aspirait une grande goulée d'air. Soulevant Elko du sol, il l'écrasa contre le mur qu'il fit trembler. Elko, à demi assommé, vit surgir sur sa droite le complice au crâne rasé ; il lui envoya un coup de pied, mais ses forces avaient tellement diminué qu'il l'effleura tout juste.

Son adversaire lança le bras en avant, il ressentit une brûlure violente au côté et perdit connaissance au moment où le poignard s'enfonçait entre ses côtes.

En sueur, haletant, Malko s'élança pour la dixième fois sur la porte vermoulue, mais pourtant solide, qui le séparait de la terrasse du *Green's*. Rageant de ce retard qui pouvait être tragique. Toujours aucune trace des mudjahidins et Krisantem était tout seul avec les deux tueurs. Le dernier étage de l'immeuble où il se trouvait était désert, abandonné, avec des planches clouées en travers de la porte qu'il essayait de défoncer. Réunissant toutes ses forces, il se jeta, le pied droit en avant.

Avec un craquement bruyant, la planche tenant le cadenas se brisa enfin et Malko, dans son élan, faillit même tomber dans le vide.

Il reprit son équilibre, ramassa son pistolet et sauta sur la terrasse en ruine. La porte donnant sur le couloir du *Green's* était ouverte. Malko s'engagea à l'intérieur en courant, et ouvrit la porte du 36 d'un coup de pied. Elko Krisantem était assis par terre, une grosse tache de sang sur le côté ; un type massif au crâne rase, penché sur lui, tenait ses cheveux dans sa main gauche pour lui relever la tête et s'apprêtait à l'égorger de la droite. Accroupi en face, une énorme brute enturbannée était en train de ramasser un pistolet. Sans réfléchir,

Malko tendit le bras et tira deux fois, visant le crâne rasé. Les détonations firent trembler les murs. L'homme bascula et le sommet de son crâne sauta, comme le couvercle d'une cafetière. D'une seule détente, le géant se releva serrant l'Astra de Krisantem, ses petits yeux pleins de haine fixant Malko.

Les hommes de Sayed Gui jaillirent de la Mitsubishi comme des diables d'une boîte et coururent vers l'entrée du *Green's*, suivis par leur chef boitillant aussi vite qu'il le pouvait.

— Allez au troisième, hurla Sayed Oui. Ils se ruèrent dans l'escalier, écrasant contre la paroi le drogué qui remontait. Ils arrivaient au troisième étage lorsque deux coups de feu claquèrent. Les premiers jaillirent à la porte de la chambre, derrière Malko, au moment où Jamal Seddiq allait tirer. Malko et deux d'entre eux firent feu en même temps. Les projectiles firent sauter l'Astra de la main du géant, lui broyèrent le poignet, coupant net deux doigts. Il recula au fond de la chambre, encore conscient, aussitôt entouré et roué de coups de crosse. Il tomba et, sans Sayed Gui, arrivé enfin, les mudjahidins l'auraient tué sur place.

Malko s'était précipité vers Elko Krisantem. Le Turc avait les narines pincées et un peu de sang suintait de la commissure de ses lèvres. Malko écarta sa chemise, vit la coupure entre deux côtes. Au mieux, il avait un poumon perforé. Si aucun gros vaisseau n'était touché, on pouvait peut-être le sauver. Il était inconscient. Malko se releva.

— Vite, dit-il, il est gravement blessé. Il faut l'emmener à l'hôpital.

Les mudjahidins étaient en train de transformer Jamal Seddiq en saucisson. En un clin d'œil, avec quatre Kalachnikovs et des turbans, ils confectionnèrent une civière de fortune où on plaça Krisantem. Par acquit de conscience, l'un d'entre eux tira une rafale dans le corps de l'homme abattu par Malko et ils descendirent tous. On chargea le Turc à l'arrière de la voiture qui partit aussitôt avec Sayed et Malko.

Le directeur du renseignement ne cachait pas sa joie.

— C'est lui, c'est Jamal Seddiq ! exulta-t-il. Cela fait des années que nous le voulions. C'est un des plus grands criminels de notre pays. Il a torturé des centaines de mudjahidins dont le sang crie vengeance. Tout le monde a un ami ou un parent qui est passé par ses mains.

Oublié, le malheureux Babrak Quasim qui avait perdu la vie dans l'opération. La Mitsubishi filait à toute vitesse dans les allées désertes de University Town, vers l'hôpital des mudjahidins. Malko prit la main de Krisantem et ce dernier répondit d'une faible pression des doigts.

— Il faut qu'il dise ce qu'il sait de cette opération, dit-il. C'est plus

important que la vengeance. Il est le seul à pouvoir nous renseigner.

Sayed Gui eut un sourire sinistre :

— Vous raisonnez comme un Occidental. Pour nous, rien n'est plus important que la vengeance. Surtout avec un homme comme Jamal Seddiq. Il faut que sa mort et ce qu'il subira avant rachète ses crimes et serve d'avertissement à ceux qui seraient tentés de l'imiter. C'est un grand traître.

Le dénommé Seddiq était mal parti.

Malko ne dit plus rien jusqu'à l'hôpital. Ne pensant plus qu'à Krisantem. Deux infirmières en blouse blanche les accueillirent devant un bâtiment qui ressemblait plus à un garage qu'à un hôpital et on emmena Krisantem en courant vers la salle d'opération.

— Rassurez-vous, dit Sayed Gui, ils ont l'habitude de faire des miracles. Allons à l'Alliance Islamique, nous reviendrons ici tout à l'heure.

Malko ne discuta pas.

Il avait enfin une piste, payée très cher, mais il ne fallait pas que les Afghans, dans leur rage de vengeance, l'empêchent de l'exploiter...

Les mudjahidins qui avaient participé à l'expédition du *Green's* avaient ameuté tous ceux qui se trouvaient à l'Alliance Islamique. En quelques minutes, plusieurs centaines d'Afghans avaient entouré le groupe qui avait ramené le corps de Babrak Quasim et son assassin. Un hurlement jaillit de toutes les poitrines, ponctué de coups de feu.

— *Marg bar Seddiq*⁽²⁷⁾ !

Jamal Seddiq, étourdi, tassé sur lui-même comme un animal, perdant son sang, rentra la tête dans les épaules. Un coup de crosse lui fendit la joue et il se recroquevilla encore plus. Cela sentait le lynchage... Sayed Gui s'interposa et, monté sur le capot de sa voiture, exhorta ses hommes.

— Le traître sera jugé par le Conseil de la Révolution ! cria-t-il. Ne nous conduisons pas comme les gens du Khad.

Il eut beaucoup de mal à se faire entendre, mais un paquet de gardes parvint à traîner Jamal Seddiq qui ne se défendait pas jusqu'au trou-prison au fond de la cour. On lui fit même un garrot sommaire au poignet et on enveloppa sa main déchiquetée de chiffons sales.

Sans doute pour épargner les barreaux de l'échelle, on l'y poussa purement et simplement. L'Afghan fit un bruit sourd en tombant, qui fit mal aux tympans de Malko... Un mudjahid descendit ensuite renfermer. Puis, on referma la trappe et une douzaine d'hommes en armes, de la garde personnelle de Sayed Gui, prirent place au-dessus.

Sayed Gui passa un bras autour de l'épaule de Malko.

— Nous l'interrogerons demain matin. Il aura réfléchi à ses crimes et sera plus malléable. Maintenant, retournons à l'hôpital.

Malko regarda la trappe avec inquiétude. Le prisonnier ne devait

pas se faire beaucoup d'illusions. À serait exécuté de toute façon. Alors, comment le convaincre de parler ? Il était pourtant le seul à pouvoir les mener à la femme mystérieuse qui était finalement leur plus dangereux adversaire : la meurtrière de Bruce Kearland. Encore quelques heures de patience.

CHAPITRE XV

La lame du poignard avait dérapé sur une côte. Au lieu de percer le cœur d'Elko Krisantem, l'arme avait seulement entamé la plèvre et sectionné quelques vaisseaux de moyenne importance. Le Turc avait subi plusieurs transfusions, et, recousu, il reposait dans une chambre presque propre. Malko quitta le jeune chirurgien pakistanais à peu près rassuré. Sayed Gui avait fait poster deux mudjahidins devant la chambre de Krisantem, à tout hasard. Les deux hommes quittèrent l'odeur de l'éther pour la chaleur poisseuse de la nuit.

— Demain matin huit heures, annonça le directeur du Renseignement. Cette fois, nous allons savoir !

— *Inch Allah* ! dit Malko.

Sans ironie. Il y avait eu tellement de fausses joies. Laissant l'Afghan, il se fit conduire à Hospital Road. Il y arriva au moment où la Buick blanche de Fred Hall en sortait. Malko l'intercepta et monta à côté de l'Américain. Devant son air épuisé, le chef de station de la CIA se douta de quelque chose.

— Du nouveau ?

— Et comment ! fit Malko.

Fred Hall désigna le dos du chauffeur du menton.

— Accompagnez-moi, je vais dîner chez le gouverneur. Vous me raconterez ça là-bas.

Malko ferma les yeux, profitant de la délicieuse fraîcheur. Cette chaleur, c'était vraiment inhumain ! Pour une fois, Fred Hall avait l'air d'une gravure de mode avec un pantalon noir et une chemise brodée, alors que ses vêtements à lui, semblaient sortir d'une essoreuse. Ils glissèrent sans bruit le long d'allées bordées d'arbres jusqu'à une grille majestueuse gardée par deux soldats en tenue rouge qui présentèrent mollement les armes.

Une centaine de personnes, surtout des Pakistanais, bavardaient sur une pelouse dont chaque brin semblait avoir été importé de Grande-Bretagne, s'étalant devant une superbe demeure coloniale digne du siècle dernier. Les tables regorgeaient de Pepsi, de jus de fruit, de Sprite, d'eau glacée, sans la moindre trace d'alcool. Les hommes étaient en chemise, les femmes en sari, avec souvent un voile pour couvrir leurs cheveux. Malko fut présenté par Fred Hall au gouverneur de la province qui semblait sortir tout droit d'un roman de

Kipling, avec sa moustache à croc.

— Nos amis anglais savaient vivre, soupira l'Américain, lorgnant la magnifique bâtisse, ex-demeure du gouverneur britannique.

Dès qu'ils furent pourvus de leurs jus d'orange, ils s'isolèrent et Malko put enfin faire son rapport. L'Américain ne se tenait plus de joie.

— C'est fantastique, exulta-t-il, d'avoir réussi à mettre ce commando hors d'état de nuire. En rentrant, je vais câbler à Washington la bonne nouvelle. Quant à votre ami turc, nous allons le changer d'hôpital demain. Je voudrais bien pouvoir assister à l'interrogatoire de cet Afghan. Hélas, cela risquerait d'être mal vu par les Pakistanais.

Malko s'en voulait de diminuer sa joie, mais il ne put s'empêcher de faire remarquer :

— La femme est toujours en liberté. Et nous ignorons encore la clef de toute l'opération...

Euphorique, Fred Hall balaya l'objection. Ses gros yeux bleus flamboyaient de joie derrière ses lunettes.

— Détendez-vous pour le moment. Nous ferons le point demain matin après l'interrogatoire de ce type.

Il abandonna Malko pour aller saluer une créature à la poitrine énorme moulée dans un sari rose bonbon. Curieusement, les femmes, invisibles dans les rues et la vie courante, brillaient par leur élégance, leur maquillage et souvent leur beauté. Autour de Malko ce n'étaient que corps épanouis serrés dans des saris ou des pantalons très ajustés, yeux charbonneux et brûlants. Et soudain, au détour d'un superbe banian, Malko vit surgir une mince silhouette en mauve, l'inévitable jus d'orange à la main.

Nasira Fadool.

Elle tendit à Malko une main aux doigts fins et manucurés.

— Quelle bonne surprise ! Je ne vous savais pas mondain.

— C'est un hasard, jura Malko. Et vous ?

— Pour moi une obligation. Quoi de neuf ?

Une lueur joyeuse pétillait dans ses yeux noirs. Malko s'apprêtait à lui raconter sa soirée quand une brusque intuition le fit changer d'avis.

— Nous avons encore été mis en échec, dit-il. Ce mystérieux commando a frappé et un des membres a pu nous échapper.

Il fit le récit de l'incident du *Green's Hôtel* à Nasira Fadool, omettant de préciser que Jamal Seddiq était entre les mains des mudjahidins. La jeune Afghane semblait l'écouter d'une oreille distraite, alors que d'habitude, elle s'enquêrait de tous les détails. Comme si tout cela ne l'intéressait pas.

— Venez, dit-elle, si nous ne prenons pas une table tout de suite,

nous allons manger debout.

Les invités se ruaient sur le buffet. Grâce aux arbres du parc, il y avait un peu de fraîcheur. Malko se retrouva cuisse contre cuisse avec Nasira Fadool. Fred Hall se trouvait à une autre table, mais il ne regretta pas l'absence de l'Américain. Après avoir fini son kebab, Nasira tira une fiole de son sac et versa un liquide ambré incolore dans son verre d'orangeade.

— Vous en voulez ? proposa-t-elle à Malko.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du J & B.

Horreur ! Il s'aperçut que Nasira Fadool n'était pas la seule à transformer son soft drink en breuvage pour infidèles. Le service se fit à une vitesse record. En quarante-cinq minutes, ils avaient avalé leur mouton et des desserts de toutes les couleurs, ravissants à la vue, mais immondes au goût. La flasque de J & B de Nasira Fadool était vide et les yeux de la jeune Afghane brillaient d'un éclat inhabituel. Quand les gens commencèrent à se lever, elle se tourna vers Malko et demanda d'une façon très naturelle :

— Pourriez-vous me rendre un service ?

— Avec plaisir ! dit-il.

— J'ai envie de boire encore un peu, mais je n'ai pas de permis. Si vous pouviez me prendre quelque chose sur le vôtre au bar de *l'Intercontinental*.

— Bien sûr, accepta Malko. Que voulez-vous ?

— Cognac, fit-elle sans hésiter. Ils en ont au bar. Nous le boirons ensemble chez moi, je ne peux pas aller à l'hôtel. Et de toute façon, j'attends des coups de téléphone. Alors, à tout à l'heure.

La pression de sa poignée de main en disait nettement plus que ses paroles. Intrigué, Malko se mit à la recherche de son « chauffeur ». Nasira Fadool profitait-elle de l'absence de Yasmin pour satisfaire un petit fantasme ou avait-elle une idée derrière la tête ?

Le barman aligna devant Malko six mini-bouteilles de Gaston de Lagrange, vendues pratiquement au prix de l'or et six de vodka. Malko avait dû remplir un formulaire long comme la Bible et signer trois fois avant d'avoir droit à son permis. Le bar était totalement désert, faute de clients autorisés... Il mit les bouteilles dans un carton et se dirigea vers l'ascenseur. Il avait du mal à se concentrer sur Nasira. Dans quelques heures on sortirait Jamal Seddiq de sa prison et il avait des chances de savoir qui était la meurtrière de Bruce Kearland.

Il commençait à connaître le chemin de University Town ! Il se fit déposer par son chauffeur au croisement avec Railway Road et continua à pied. À son premier coup de sonnette, un jeune domestique vint ouvrir et l'emmena directement dans le living. L'odeur le frappa tout de suite. On aurait dit qu'on avait vaporisé du Shalimar dans

toute la pièce ; Nasira apparut, ayant changé sa tenue tunique-pantalon pour un sari rouge moulant comme une chemise de nuit.

— Voilà votre cognac ! annonça Malko.

Elle prit la boîte de carton et la posa sur la table basse avec un sourire dévastateur.

— Merci.

Elle prit une des petites bouteilles et la but au goulot, sous les yeux étonnés de Malko. Le silence dans la maison était étonnant. Leurs regards se croisèrent, et elle eut un sourire ambigu, teinté d'ironie.

— Vous allez être déçu...

— Pourquoi déçu ?

Le sourire s'accrut.

— Ne faites pas l'idiot, dit-elle. Vous pensiez faire l'amour avec moi, en me retrouvant ce soir ici...

C'était difficile de nier. Malko s'en tira par une pirouette.

— Souvent femme varie..., dit-il. En tout cas, je ne vous violerai pas...

Une lueur dangereuse passa dans les yeux noirs de Nasira et elle reposa la bouteille sur la table.

— C'est un mot qu'il ne faut pas prononcer devant moi, dit-elle.

Malko ne comprenait pas cet emportement. Nasira se força néanmoins à sourire et dit, comme pour elle-même :

— Pardonnez-moi. Vous ne pouvez pas comprendre. Tout cela est lié. Vous pensiez que j'étais portée sur certaines choses à cause de ce qui s'est passé l'autre soir... Vous vous trompez, ou plutôt, je vous ai trompé : je n'aime pas faire l'amour. Sauf... elle hésita quelques secondes, avec une femme.

— Cela arrive, dit Malko, plein de diplomatie.

Nasira se leva, sortit et revint avec de la glace et deux verres.

Elle ouvrit une mini-bouteille de Gaston de Lagrange et une de vodka pour Malko, puis remplit les verres. Ensuite, elle leva le sien.

— À notre amitié.

Étrange toast. Cette fois, elle dégusta le Gaston de Lagrange avec beaucoup plus de respect. Malko la guignait du coin de l'œil. Qu'avait-elle ? Pourquoi cette confession ? Après tout, il ne s'était pas jeté sur elle. Elle s'approcha d'une chaîne hi-fi Akaï encastrée dans la bibliothèque, mit un disque et une étrange musique grinçante s'éleva dans la pièce.

— Ce soir, je suis fatiguée, dit Nasira. J'aimerais être comme toutes les femmes, pouvoir être dans les bras d'un homme, recevoir de l'amour et de la tendresse...

— Et pourquoi..., commença Malko.

— Si vous tentiez de me faire l'amour, dit-elle d'une voix égale, je pense que j'essaierais de vous arracher les yeux...

Malko se prit à regretter sérieusement l'absence de Yasmin, avec sa sexualité débridée et secrète. Nasira Fadool le mettait mal à l'aise. Elle était à quelques centimètres de lui et, pourtant, il n'avait même plus envie d'elle. Comme si la jeune femme émettait des ondes répulsives. Il avait rarement ressenti cette impression avec une jolie femme.

Elle vida encore une mini-bouteille de Gaston de Lagrange, écoutant la musique, les yeux clos. Puis demanda brusquement :

— Vous avez entendu parler de la partition de L'Inde et du Pakistan ?

— Bien sûr, dit Malko.

— Ma famille vivait dans le Cachemire, pas très loin d'ici, dit-elle. Comme beaucoup de musulmans. Il y avait plus de facilités qu'à Kabul. Quand la partition a été décidée, les Sikhs ont commencé à massacrer tous les musulmans qui s'apprêtaient à fuir. Les autorités avaient mis en place un train qui partait de la gare de Shrinagar afin de conduire au Pakistan ceux qui voulaient échapper à la mort. Sous la garde de l'armée. Mais il fallait parvenir jusqu'au train. Les Sikhs rôdaient partout autour de la gare et à l'intérieur... Ils tuaient à coups de bâtons, de poignards, de fusils tous les musulmans qu'ils pouvaient attraper. Les hommes, les femmes, les enfants... Ma mère a été découpée au couteau sous mes yeux avec mes deux sœurs... Ce jour-là, j'ai pu m'enfuir. Un Sikh me poursuivait. Je me suis réfugiée dans les toilettes des hommes de la gare, folle de terreur.

« J'avais treize ans, mais j'en paraissais plus. Le premier homme qui est entré dans l'endroit où je me cachais était un Indien, un brahmane. Je lui ai expliqué ce qui était arrivé, je l'ai supplié de ne pas me dénoncer, sinon les Sikhs allaient me couper la tête. Comme à mes sœurs... Il a accepté. Puis, il s'est assis sur le siège et il m'a pris sur ses genoux. Je n'avais encore jamais vu un homme nu. Il a écarté ses vêtements et m'a montré sa virilité. Puis, il a écarté les obstacles qui le gênaient, a posé la pointe de son sexe entre mes jambes et a pesé de toutes ses forces sur mes hanches... J'ai senti quelque chose qui cédait, qui m'a fait horriblement mal mais j'avais si peur que j'ai à peine crié.

Elle se tut pour avaler une gorgée de cognac et dit d'une voix pleine d'amertume :

— Voilà comment j'ai fait l'amour pour la première fois de ma vie. Je me sentais salie, déshonorée. Quand celui qui m'avait violée a eu pris son plaisir, il m'a dit : « Ne bouge pas, je viendrai te chercher juste avant le départ du train. En attendant, je t'envoie un ami. » Il est parti, puis un autre Indien est arrivé. Lui a sorti son sexe et m'a dit de le prendre dans ma bouche. Je ne savais pas que cela pouvait se faire. J'ai été maladroite. Il m'a giflée en me menaçant de me dénoncer aux

Sikhs. Alors, j'ai fait ce qu'il voulait. Lui aussi est reparti satisfait et m'a envoyé un autre de ses amis.

» Celui-là a profité de moi normalement, mais longtemps. Il n'arrivait pas à jouir et me pinçait la poitrine... Il en est venu beaucoup ensuite, une douzaine, je crois. L'un d'eux m'a mise à genoux sur le siège et m'a tout de suite sodomisée. J'ai hurlé d'abord, puis j'ai pensé aux Sikhs et j'ai mordu ma main. Le salaud s'en foutait, il me transperçait avec son sexe énorme jusqu'à ce qu'il se répande en moi. Il est reparti sans même me dire un mot... À la fin, je n'en pouvais plus. Mon ventre n'était plus qu'une plaie, je caressais machinalement les sexes qu'on me tendait. Jusqu'à ce qu'il en arrive un qui possédait un membre si gros que j'ai pensé qu'il me tuerait. Alors, j'ai préféré mourir. Je me suis sauvée vers le quai.

Elle se tut de nouveau, le regard dans le vague, Malko écoutait ce récit abominable, horrifié.

— Et alors ?

— Alors, dit lentement Nasira Fadool, il n'y avait plus un Sikh dans la gare... L'armée les avait chassés. Les militaires gardaient le train, j'ai pu monter dedans. Jamais je n'ai revu aucun de ceux qui se trouvaient dans la salle d'attente ce jour-là, tous ceux qui en avaient bien profité...

Elle se leva et prit le dernier flacon de Gaston de Lagrange. Malko était perplexe. Pourquoi Nasira lui avait-elle raconté cela ?

— Voilà, dit-elle, ma vie sexuelle s'est arrêtée ce jour-là. Je n'ai jamais permis à un homme de venir dans mon corps. J'ai été amoureuse une fois, mais je n'ai pas pu. J'ai dû m'enfuir. Ma seule détente, c'est quand je rencontre une femme qui me comprend, comme Yasmin.

« Nous nous entendons merveilleusement. À travers elle, je fais l'amour. C'est ce que nous avons fait l'autre jour. Mais quelquefois, j'ai mal à hurler dans ma tête, en pensant à tout ce que je rate.

Elle avait noué ses longs doigts et fixait le tapis effiloché. Malko ne savait que dire, devant un tel drame.

— Pourquoi Yasmin est-elle repartie ?

Nasira haussa les épaules.

— Elle a sa vie. Moi j'ai la mienne. Voilà pourquoi je travaille tant et je fais un métier d'homme.

Nasira se leva, elle titubait légèrement.

— Je vais partir, dit Malko. Je vais appeler un taxi.

Elle ne le retint pas.

Le jour se levait. Une lumière mauve qui allait se transformer en

clarté éblouissante. Malko n'avait presque pas dormi. Tournant et retournant ses pensées. Aussi bien l'étrange confession de Nasira Fadool que le futur interrogatoire de Jamal Seddiq. Dans quelques heures, il allait probablement savoir.

Sans qu'il puisse expliquer pourquoi, il avait l'impression que les deux événements étaient liés...

Depuis la veille au soir, une petite pensée sournoise creusait son trou, dans ses méninges. Une hypothèse qu'il avait déjà repoussée une fois, mais qui revenait, têtue.

CHAPITRE XVI

Jamal Seddiq leva les yeux vers le rai de lumière filtrant à travers les interstices des planches. Le jour commençait à pointer. Il n'avait pas dormi, surtout à cause de sa blessure. Il savait seulement qu'il allait mourir. Une notion abstraite pour lui. Soudain, la trappe s'ouvrit et un flot de clarté pénétra dans le cachot souterrain. L'Afghan cligna des yeux. Deux mujahidins descendirent l'échelle et l'entraînèrent. Il n'avait pas été détaché pour la nuit et il leur suffit de le tirer.

— *Boland sho, matiké⁽²⁸⁾ !*

Il devait être très tôt, car la grande cour était encore déserte, à part une demi-douzaine d'hommes armés. L'un d'eux s'approcha de lui et demanda :

— Tu me connais ?

Jamal Seddiq l'examina et secoua la tête.

— Non.

— Tu connais le village de Charbarjak ?

Jamal Seddiq ne répondit pas. À Charbarjak, l'année passée, il avait torturé et massacré une vingtaine de mujahidins ainsi que leurs familles, avec l'aide d'un commando soviétique. Parce que le village avait participé au pillage d'un hélicoptère MI 24 abattu. Son silence ne suffit pas à le sauver. Son interlocuteur lui jeta :

— J'étais à Charbarjak, le jour où tu es venu avec les « shuravis ». Je t'ai vu mettre le feu à ma maison et la faire sauter à la dynamite. Alors, tu vas payer pour ce crime. Le chef a dit de te juger. Nous ne sommes pas d'accord.

Un des mujahidins était en train de s'affairer sur le cadenas d'un des garages bordant la cour. Il remonta le rideau de fer. Aussitôt, le petit groupe s'engouffra à l'intérieur avec le prisonnier. L'un d'entre eux demeura à l'extérieur, referma le rideau métallique et remit le cadenas, les enfermant à l'intérieur. Il s'éloigna un peu mais de façon à rester à portée de voix, quand ils voudraient sortir. Sans un mot, les mujahidins commencèrent à frapper Jamal Seddiq à coups de crosse, se relayant, tapant comme des sourds, le visage crispé de haine. Au début, il criait, puis il se tut, émettant seulement un gémissement quand une crosse heurtait un endroit particulièrement sensible. Tous les hommes qui étaient là avaient souffert par sa faute. Le chef leva soudain la main, leur signifiant d'arrêter. Ils allaient le tuer trop vite.

Tirant de son ceinturon, un paquet, il le défit, révélant de longues aiguilles d'acier. Il en prit une et d'un coup sec, l'enfonça dans l'oreille droite de Jamal Seddiq, lui transperçant le tympan.

L'Afghan poussa un hurlement inhumain et le sang commença à couler de son oreille. Il se roulait par terre, tentant de se débarrasser de l'aiguille, mais avec ses mains liées, il était totalement impuissant. Accroupis autour de lui, les mudjahidins le contemplaient en silence. Même si on entendait les cris ils étaient enfermés. Le chef attrapa la tignasse du prisonnier, et, immobilisant sa tête avec son genou, lui perfora l'autre tympan. Nouveau hurlement qui fit trembler le rideau de fer...

— Assez, arrêtez ! hurla Seddiq. Par le Dieu tout-puissant !

Plusieurs des spectateurs ricanèrent. Ils attendaient la suite en se poulréchant les babines. Ce n'étaient pas des tendres.

Le chef attendit que la douleur ait bien fait son effet. Puis coinçant la tête du prisonnier entre ses genoux, il se mit à remuer les aiguilles de fer, déchirant encore plus les tympons, arrachant des cris horribles à Jamal Seddiq.

Cela dura ainsi plusieurs minutes. Le chef savait qu'il ne pouvait guère faire plus sans attaquer le cerveau et tuer Seddiq sur le coup...

— Les yeux, crièrent plusieurs des hommes. Qu'on lui crève les yeux...

Les vieilles coutumes tribales reprenaient le dessus. Au siècle dernier, les Pachtous traitaient ainsi les Anglais faits prisonniers à la Khyber Pass, les faisant mourir à petit feu, ne laissant que des lambeaux sanguinolents... Les mudjahidins rugirent de joie quand leur chef prit une nouvelle aiguille d'acier.

Lentement, afin que Jamal Seddiq puisse bien la voir, il l'approcha de son visage. Instinctivement, l'Afghan ferma les yeux. Alors le chef avec son pouce, releva de force la paupière gauche et enfonça d'un geste précis la tige dans l'œil.

Sayed Gui boitilla jusqu'au fond de la cour, en compagnie de Malko et fit signe qu'on soulève la trappe de la prison secrète. Il était huit heures et le soleil transformait déjà la cour en fournaise. Un des mudjahidins dégringola l'échelle. À peine avait-il touché le sol qu'un cri de rage fit sursauter tout le monde. Sayed Gui blêmit et se tourna vers Malko :

— Le prisonnier a disparu !

C'était le comble ! Le directeur du renseignement se mit à hurler comme une sirène, ameutant les mudjahidins et ses gardes personnels. Tous commencèrent à se rassembler dans la cour. Sayed Gui lançait des rafales de questions, observé par Malko, atterré. Finalement, il lança :

— Il ne peut pas être sorti ! La garde était là tout le temps. Il est

encore ici. On l'a enlevé. Fouillez tout.

Les Afghans se répandirent dans toutes les directions. Malko suggéra soudain :

— Il y a un autre prisonnier en bas ? Il sait peut-être quelque chose ?

Dégringolade de l'échelle. Trente secondes plus tard deux mudjahidins remontaient un vieux terrifié. Sayed Gui l'interrogea brutalement. L'autre laissa tomber quelques mots d'une voix effrayée.

— Il a été emmené par des gens du village de Charbaqak, annonça Sayed Gui, qui voulaient se venger d'un massacre. Ils sont sûrement en train de le torturer quelque part. Il faut les trouver...

Nouvelle rafale de hurlements. Les mudjahidins couraient dans tous les sens. Au bout d'un quart d'heure les hommes de Sayed Gui revinrent un à un, dépités. Ils n'avaient rien trouvé.

— Ouvrez tous les garages, ordonna le directeur du renseignement. Un enturbanné arriva avec un énorme trousseau de clefs et commença à soulever les rideaux de fer. Malko colla son oreille à la tôle ondulée. Presque aussitôt, il perçut un faible cri et le bruit d'un objet qui tombait.

— Ici ! cria-t-il. Ils sont ici.

Tous se précipitèrent. Le garage était fermé avec un cadenas, comme les autres. Le mudjahid aux clefs s'agenouilla et commença à trifouiller dans le cadenas, les mains tremblantes sous les glapissements de Sayed Gui.

Il se releva le front en sueur, au bout de cinq minutes après avoir essayé toutes les clefs.

— On a perdu la clef ! avoua-t-il.

Fou de rage, Malko arracha la Kalachnikov d'un des gardes. Il l'arma, posa l'extrémité du canon sur le cadenas et pressa la détente. La moitié du chargeur y passa, mais le cadenas se volatilisa. Des balles ricochèrent, sifflant dans toute la cour sans que personne ne s'émeuve. Les hommes de Sayed Gui relevaient déjà le rideau de fer. L'Afghan se précipita à l'intérieur avec Malko.

Un cercle de mudjahidins assis à terre entourait ce qui avait été Jamal Seddiq.

Le spectacle était horrible. La tête de l'Afghan était transformée en pelote, avec de longues aiguilles sortant des oreilles, des yeux, des joues, du nez, des lèvres, partout où on avait pu en enfoncer.

Son bas-ventre n'était plus qu'une mare de sang plus ou moins séché. On avait baissé son charouar sur ses genoux et tranché son sexe et ses testicules, remplissant le trou avec des chiffons, pour que le supplicié ne se vide pas tout de suite de son sang. Malko sentit une sueur froide lui couvrir le front. En franchissant ce rideau de fer, il avait fait un bond de quelques siècles en arrière. Retour à la

sauvagerie primitive du Moyen Age... Sous les glapissements de Sayed Gui, les spectateurs sortaient un à un du garage, le visage fermé, hostile, ne comprenant pas qu'on interrompe le supplice. Malko s'agenouilla près de l'Afghan torturé. Une mousse rosâtre sortait de ses lèvres. Il était encore vivant.

— Appelez un médecin ! réclama-t-il.

Il fallut cinq bonnes minutes pour qu'un barbu arrive une sacoche en cuir à l'épaule. Pas vraiment choqué. Il examina les blessures, posa une question à Sayed Gui en dari et fit une piqûre au blessé. Puis se fendit d'un long commentaire que Sayed Gui traduisit à Malko.

— Il va mourir ! Il a perdu trop de sang. Ce n'est pas la peine de le transporter ailleurs. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Interrogez-le ! demanda Malko. Demandez-lui ce qu'il est venu faire à Peshawar.

Des gardes s'affairèrent, déliant les mains du blessé, l'appuyant à des caisses de munitions, lui soutenant la tête avec deux turbans. Le médecin retira avec précautions les aiguilles enfoncées dans ses yeux, ses oreilles, sa bouche et Sayed Gui lui adressa la parole. Il ne répondit pas. Soudain Malko réalisa qu'il avait les tympanes crevés !

— Criez plus fort, conseilla-t-il.

Sayed Gui hurla.

Les lèvres du blessé bougèrent un peu. Il était brisé. Sayed releva la tête.

— Il avait ordre de tuer quatre personnes, il les a tuées.

— Pourquoi ceux-là ?

Cris. Réponse chuchotée.

— Il ne sait pas. Il exécutait les ordres. On lui a dit à Kabul qu'ils devaient disparaître, qu'il serait récompensé.

Malko craignait une réponse de ce genre. Jamal Seddiq était trop fruste pour avoir été mis au courant. Il restait une dernière chance.

— Il recevait des ordres d'une femme, ici à Peshawar, dit-il. Qui est-ce ?

Sans comprendre le dari, il saisit la réponse : le géant ne savait pas.

— Devait-il la revoir ?

— *Baleh*^{29}.

Un des seuls mots dari que Malko connaisse.

— Quand ?

— *Fardah* ! Ce soir.

Le cœur de Malko se mit à battre plus vite. La respiration du géant était cahotante. Il allait mourir d'une seconde à l'autre. Ses lèvres ne bougeaient plus. Sayed colla les siennes contre son oreille et hurla :

— *Khodjas* ? *Khodjas*^{30} ?

Jamal Seddiq fit un effort et finit par laisser échapper plusieurs

mots.

— Dans le bazar, à la cinquième sourate du Coran. Dans le souk des bijoutiers. La boutique bleue en face de la mosquée...

Il eut un hoquet et sa tête tourna. Il se mit à trembler, secoué de soubresauts. Malko regarda le sol. La tache de sang sous lui s'élargissait. Il achevait de se vider. Sayed Gui lui jeta un regard indifférent.

— Il va mourir.

Malko ne fit aucun commentaire. C'était évident. Sayed Gui fouilla sous sa longue tunique, en sortit un gros pistolet noir, enfonça le canon dans l'oreille gauche de Jamal Seddiq et appuya sur la détente. La tête pivota brusquement et le grand Afghan cessa de râler.

— Qu'Allah lui pardonne, dit Sayed Gui. Il a fait beaucoup de mal.

Ce fut toute l'oraison funèbre du tueur. Sayed Gui se tourna vers Malko, une lueur farouche dans ses yeux noirs.

— Nous allons capturer cette femme, dit-il.

La nuit tombait sur le bazar, sans que la chaleur ait diminué. Malko s'arrêta devant une petite bijouterie où un apprenti soufflait avec son chalumeau dans des boules d'or pour en faire un collier. La vitrine exposait de gros bijoux d'argent de nomades jordaniens, atterrés là Dieu sait comment. Il redescendit, passant devant la bijouterie bleue, en face de l'entrée de la mosquée Mahabat Khan. Elle était vide, à part son propriétaire, allongé sur un tapis.

Malko regarda sa montre. Dans dix minutes, le muezzin allait appeler les fidèles à la prière pour la dernière fois de la journée. Il ne fallait pas que la femme le trouve là. Il était visible comme une mouche dans un bol de lait. Il redescendit vers la place de la Banque Habib et prit place dans la voiture de Sayed Gui, avec deux autres mudjahidins. Rassoul alla le remplacer, surveillant la bijouterie. Lui était moins voyant.

La voix aiguë du muezzin éclata à l'heure prévue, se répercutant sur tout le bazar, ralentissant l'activité. Les secondes s'écoulaient, interminables. Malko avait beau savoir que Sayed Gui avait mis tout un dispositif en place, il grillait d'impatience. Cette histoire leur avait déjà apporté tellement de contretemps... Trois minutes plus tard, il vit Rassoul redescendre la rue, d'un pas rapide et venir à sa rencontre.

— Il y a trois femmes dans la boutique, annonça le petit Afghan au nez tordu. Elles sont arrivées séparément. Toutes voilées...

Problème imprévu. Ils se dirigèrent vers la boutique.

La femme avec qui Jamal Seddiq avait rendez-vous était sûrement déjà là. Leur présence allait peut-être déclencher quelque chose. En

face de la bijouterie, Malko repéra deux hommes de Sayed Gui, appuyés aux marches de la mosquée, semblant désemparés eux aussi. Il passa lentement devant la boutique, vit effectivement trois femmes, deux en noir, l'une en vert, en train d'examiner des bijoux !

C'était la tuile. Un des hommes de Sayed Gui vint vers lui et Rassoul traduisit.

— Que faisons-nous ? Nous n'avons qu'une seule voiture.

— Bien, dit Malko. Suivez la première qui sort, Rassoul, la seconde, je me chargerai de la troisième. Il faut savoir où elles habitent.

Au moment où il finissait de parler, une des femmes ressortit, venant vers eux. Elle flânait, léchant les vitrines, mais ça pouvait être une feinte. Enfin, elle s'engouffra dans une autre bijouterie. Pas question de déclencher quoi que ce soit en pleine rue, sous peine de provoquer une émeute. Si c'était elle, la meurtrière de Bruce Kearland le savait et se servirait de cet atout.

Un quart d'heure s'écoula. La nuit tombait rapidement. Malko dut se rapprocher. Les deux dernières femmes sortirent en même temps de la bijouterie, se séparant tout de suite. L'une monta vers Malko, l'autre descendit vers la place. Malko entra vivement dans une autre boutique laissant la première passer devant lui, vérifiant qu'elle était bien suivie par Rassoul, puis accéléra et rattrapa la femme en vert sur la petite place. Elle traversa sans se presser, vers Cinéma Street et monta dans un rickshaw. Heureusement, la voiture était là ! Les deux véhicules franchirent le pont sur la voie de chemin de fer, puis tournèrent dans Suneri Majdid Road.

Ils se noyèrent dans la circulation facilement. Deux kilomètres plus loin, le rickshaw tourna dans Arbab Road, rue commerçante de Peshawar Cantonment, puis stoppa devant une station-service. Malko vit la femme sortir et entrer dans une sorte d'allée étroite s'enfonçant entre les immeubles.

Malko fit arrêter la voiture et courut pour la rejoindre. Il faisait presque nuit, et il distinguait à peine la silhouette qu'il suivait. Il la vit pourtant s'arrêter et parler à quelqu'un, accroupi près d'un tas de sable. Puis repartir d'un pas nettement plus rapide ! Malko accéléra à son tour, s'engageant dans la ruelle. Celui à qui avait parlé la femme voilée se leva soudain et se mit à jouer de la flûte. Une musique aigrette et lancinante. Un jeune barbu, dépenaillé, l'allure d'un clochard, un sac de jute posé devant lui. Au moment où Malko arrivait à sa hauteur, quelque chose sortit du sac et se dressa dans l'air, lui barrant le passage. Un cobra royal qui devait bien mesurer un mètre cinquante ! Le joueur de flûte avait reculé, continuant à égrener sa musiquette. Malko fit, malgré tout, un pas en avant, et aussitôt le serpent se balança pour frapper.

— Laissez-moi passer ! cria Malko.

Le charmeur ne semblait pas comprendre. Fou de rage, Malko prit un billet de dix roupies et le jeta à terre. Aussitôt, le son de la flûte changea. Peu à peu, le serpent redescendit, se lova sur le sol, jusqu'à ce que son maître l'attrape et le remette dans son sac, qu'il referma d'un geste vif. Malko courait déjà dans la ruelle. Elle tournait plus loin à angle droit, puis se jetait dans Khadim Shaheed Road. Malko y arriva, essoufflé, vit le flot de rickshaws et de taxis et s'arrêta, édifié. La femme en vert était loin.

C'était la rupture de filature la plus originale qu'il ait jamais rencontrée.

Il revint sur ses pas. Le chauffeur de la Mitsubishi avait entamé un dialogue menaçant avec le charmeur de serpents. Le chauffeur parlant vaguement anglais, Malko parvint à reconstituer ce qui s'était passé. Le charmeur était là tous les jours, à partir de cinq heures, parce qu'on le nourrissait dans un restaurant voisin. La femme lui avait dit qu'un étranger l'importunait et qu'elle voulait se débarrasser de lui sans scandale... Le cobra avait fait le reste.

Malko se laissa tomber sur le plastique brûlant de la voiture, ivre de rage. C'était bien la « bonne » femme qu'il avait suivie et qui avait eu l'audace de venir au rendez-vous de Jamal Seddiq. Maintenant, elle était tranquille. Le dernier fil conducteur était rompu et le commando détruit avait rempli la mission confiée par le Khad. Ce dernier économisait des frais de rapatriement sur Kabul. Même si son commando était exterminé, il n'en avait plus besoin.

Tandis qu'il roulait vers l'Alliance Islamique, Malko cherchait désespérément par quel bout repartir. À quoi bon soupçonner Nasira ou Meili ? Il ne pourrait obtenir aucune preuve et la Conférence des Chefs Militaires commençait dans trois jours.

Ensuite, cela n'aurait plus qu'une importance académique. Il ferma les yeux, se concentrant, en dépit des cahots.

Le Lowgar. C'était le lien commun à toutes les victimes. Mais ça le menait où ? Soudain, il réalisa qu'il y avait non pas une piste, mais un sentier qu'il n'avait pas encore exploré. Mais au point où il en était... Il se pencha vers le chauffeur :

— *Hospital Road ! American consulate.*

CHAPITRE XVII

Fred Hall était effondré. Il ôta ses lunettes de myope et frotta ses yeux bordés de rouge d'un geste machinal. Non seulement la climatisation l'enrhumait, mais il y était allergique. Malko ne se sentait guère mieux. Après dix jours d'enquête semée de cadavres, se retrouver à zéro, c'était dur !

— Qu'allons-nous faire ? demanda l'Américain. Je ne peux quand même pas annuler cette conférence que j'ai organisée. Mais d'un autre côté, si les Ivans frappent un grand coup, je me retrouve au Desk à Langley pour le restant de mes jours. Ou viré.

— Où sont les affaires de Bruce Kearland ? demanda Malko. Lorsqu'il est revenu du Lowgar, il n'avait presque rien avec lui. Même pas une photo.

Le chef de station lui jeta un regard curieux.

— Non, pourquoi ? Quel rapport ?

— Parce que toute cette histoire est liée au Lowgar. Il y aurait peut-être un indice dans les souvenirs de Bruce.

Fred Hall fronça les sourcils.

— Attendez ! Je pense qu'il les avait confiés à Yasmin, puisqu'il vivait avec elle à Islamabad. Tout doit être là-bas. Il suffit de lui demander. Je peux envoyer un télex à quelqu'un de l'ambassade.

— Je préférerais agir avec plus de discrétion, dit Malko. Y aller directement moi-même, par exemple. Le plus vite possible. Si je ne me trompe pas c'est vraiment la dernière chance qui nous reste... Autant ne pas la gâcher par une imprudence...

— Que voulez-vous dire ? fit Fred Hall en remettant ses lunettes.

— Vous m'avez très bien compris, dit Malko. Je suis sûr que la femme en rouge qui a tué Bruce Kearland était liée à lui. Inutile de faire un pas de clerc...

L'Américain eut un haut-le-corps.

— Vous ne pensez quand même pas que Yasmin...

— Yasmin, non, fit Malko.

Il laissa sa phrase en suspens. Fred Hall éclata d'un rire un peu forcé.

— *My God*, vous avez trop écouté Sayed Gui ! Dans cinq minutes vous allez me dire que Nasira Fadool a tué Bruce. C'est ridicule.

— Peut-être, reconnut Malko, mais elle était au courant de tout

par Yasmin. Or, il n'y a aucune femme chez les mudjahidins, même si Sayed n'est pas absolument sûr. Et puis, quelque chose m'a troublé. Hier soir, elle semblait étrangement gaie, soulagée presque. Elle s'est saoulée en ma présence. Comme si elle avait un poids de moins sur la poitrine.

» Juste quand le commando du Khad venait d'achever son œuvre de mort. Bien sûr, cela peut être une coïncidence.

— Voyons, objecta l'Américain, Nasira se trouvait dans mon bureau pratiquement au moment où on assassinait un des « objectifs » à Islamabad. Cela ne vous suffit pas ?

— Bien sûr, admit Malko. Mais je préférerais quand même débarquer chez Yasmin par surprise. Et surtout que Nasira Fadool ne soit pas au courant de ce déplacement.

Fred Hall rougit violemment.

— Écoutez, je ne mélange jamais le business et les sentiments...

À son tour, Malko le regarda, intrigué par la façon de parler de l'Américain.

— Vous voulez dire...

— OK, OK, fit l'Américain. Il n'y a pas de quoi en faire un drame. Bien sûr que je ne mets pas dans mes messages que je saute ma « source ». Ils seraient capables de me déplacer, à Langley. Et de toute façon, cela n'a rien à voir. D'ailleurs, j'avais juré de ne jamais révéler cette... affaire...

Le cerveau de Malko bouillonnait. Il venait d'obtenir par hasard le petit bout du puzzle qui faisait basculer sa conviction.

— Vous la voyez ce soir ? demanda-t-il d'une voix égale.

— Oui, je pense, dit l'Américain d'une voix hésitante.

— Je vous demande deux choses, fit Malko. D'abord, ne mentionnez pas notre conversation. Et si elle parle de moi, dites-lui que je suis avec Sayed Gui. Maintenant, donnez-moi les clefs de votre Buick.

— De ma Buick ! fit Fred Hall, médusé. Mais j'en ai besoin.

— Pas autant que moi ! dit Malko.

— Je ne veux pas que vous utilisiez une voiture de la station, contra l'Américain. En cas de pépin, il ne faut pas qu'on puisse vous relier à la Company... C'est une règle absolue.

— Vous pensez peut-être que les Pakistanais croient que je travaille pour les Belges ? demanda Malko ironiquement. Je ne tiens pas à emmener derrière moi un mouchard des Services pakistanais. Surtout si nous devons laver un peu de linge sale en famille... Il faut que je parte pour Islamabad immédiatement. Dans l'intérêt du Service.

Ils se défièrent du regard pendant de longues secondes, puis, à regret, Fred Hall tira les clefs de sa poche.

— À propos, fit Malko, si Nasira vous demande ce que vous avez

fait de votre voiture, dites-lui qu'elle est en panne.

— Mais enfin ! protesta le chef de station. Pourquoi vous acharner sur elle ? Il y a cette Chinoise, Meili, vous la soupçonniez aussi ? Vous avez trouvé une cartouche sur elle...

— Je ne la soupçonne plus. À demain.

Du coup, Fred Hall ne le raccompagna pas. Malko se mit au volant de la Buick blanche et brancha la climatisation à fond. C'était délicieux. Il fit basculer la boîte à gants : un Colt 45 automatique lui tomba presque dans la main. Profitant du feu rouge à l'angle de Khiber Road, il entrouvrit la culasse afin de voir s'il était chargé : il y avait une balle dans le canon. Il le remit en place et prit la direction de l'Alliance Islamique. Avant de partir pour Peshawar, il avait deux choses à faire : prendre des nouvelles de Krisantern et s'assurer que les deux autres femmes avaient été mises hors de cause. Même s'il n'y avait qu'une chance sur un million qu'elle soit la meurtrière.

Tout en conduisant, il se dit qu'il concluait peut-être un peu trop vite. C'est vrai que plusieurs indices convergeaient sur Nasira Fadool, mais il y avait aussi des éléments qui paraissaient l'innocenter. Il n'avait pas encore résolu son dilemme quand il s'arrêta devant le drapeau afghan délavé qui surmontait les bâtiments de l'Alliance Islamique.

L'ambiance était morose, dans les petits bureaux entourant celui de Sayed Gui. Même le souriant Rassoul avait l'air découragé, le nez plus de travers que jamais. Sayed Gui se leva et serra la main de Malko avec une gravité inaccoutumée.

— Je n'ai que de mauvaises nouvelles, avoua-t-il.

Nous avons vérifié l'identité d'une des deux femmes qui se trouvaient chez le bijoutier. C'est une brave mère de seize enfants ! Quant à l'autre, nous avons perdu sa trace à l'hôtel *Intercontinental* !

Malko crut avoir mal entendu.

— À l'*Intercon* ?

— Absolument, affirma Sayed Gui. En sortant du bazar, elle a pris un taxi jusqu'à l'hôtel. Ensuite, elle s'est mêlée aux invités d'une réception donnée autour de la piscine. Là, celui qui la suivait l'a perdue de vue. Elle a pu chercher seulement refuge à cet endroit. Il y avait plusieurs femmes habillées comme elle.

Malko ouvrit la bouche pour dire quelque chose puis la referma sous l'œil intrigué de Sayed Gui. Il y avait eu assez d'indiscrétions. Désormais, il prenait les choses totalement en main.

— Comment va Elko Krisantern ? demanda-t-il.

L'Afghan se détendit aussitôt.

— Aussi bien que possible. Je viens de parler avec le chirurgien. La fièvre baisse, mais il est encore très faible. Il a demandé à ce que vous ne lui rendiez pas visite ce soir. Demain seulement. Pour l'instant, on ne peut faire plus pour lui. Il est dans une chambre seul, ce qui est réservé aux chefs de mudjahidins.

— Je vous remercie, dit Malko. Maintenant, je crois que je vais me reposer, réfléchir un peu, afin de voir s'il n'y a pas autre chose à tenter...

Sayed Gui posa ses lunettes, le front barré de plusieurs grandes rides.

— Je suis très inquiet, avoua-t-il. Les « shuravis » ont sûrement un plan. Mais que pouvons-nous faire, maintenant ?

Malko lui tendit la main avec un sourire encourageant.

— Prier Allah !

L'Afghan le suivit des yeux, tandis qu'il sortait de son bureau, se demandant s'il plaisantait ou non.

Meili entrouvrit sa porte, puis l'ouvrit largement en reconnaissant Malko, tandis que son visage s'illuminait.

— Quelle bonne surprise...

— Je peux entrer ?

Elle s'inclina moqueusement devant lui. À peine dans la chambre, Malko alla vers la penderie, écarta les vêtements, un par un. Presque tout de suite, il tomba sur un tchador noir qu'il sortit et montra à Meili :

— C'est celui-ci que vous portiez, dans le souk des bijoutiers ?

La Chinoise ne répondit pas tout de suite. Ses prunelles s'étaient brusquement agrandies sous le coup de l'émotion. Elle souffla d'une voix imperceptible :

— Oui.

— Comment étiez-vous au courant du rendez-vous ?

— Nous savons ce qui se passe chez Sayed Gui, dit-elle. Nous y possédons des informateurs.

Elle parlait d'une voix calme, contrôlée et son regard avait perdu toute sa joie de vivre. Malko plongea ses yeux dorés dans les siens. C'était la question de confiance. Celle qui allait décider de tout.

— Vous êtes armée ?

Elle hocha affirmativement la tête.

— Quoi ? insista-t-il.

Fouillant dans son sac, elle en sortit un stylo-pistolet semblable à celui qui avait servi à tuer Sholam Nabi.

— Vous l'avez acheté où ?

— Ici, dit-elle, dans le bazar, pour deux cents roupies. Mais je ne l'ai pas dit à mon Responsable. C'était plutôt pour m'amuser. Le vendeur m'a donné une boîte de cartouches avec. J'en ai perdu une partie, parce qu'elle s'est ouverte dans mon sac.

— Je vous remercie, dit Malko. Je ne vous demanderai pas pour qui vous travaillez. Mais plutôt pourquoi vous êtes à Peshawar.

Pour la première fois, depuis le début de cette conversation, Meili eut un faible sourire.

— Pour la même raison que vous, ou presque. Nous sommes très inquiets au sujet de cette conférence. Nous craignons que les autres tentent un coup d'éclat. Ce serait très mauvais et pourrait ruiner les efforts de plusieurs mois.

Elle récitait presque. Malko dissimula son soulagement. Un autre petit morceau venait de s'ajouter au puzzle. Secrètement, il en était heureux. Mais il restait beaucoup à faire.

— Bien, dit-il. Je vous remercie de votre coopération.

Elle le laissa partir, avec pourtant, au fond des yeux, quelque chose qui ressemblait à de la tristesse.

Les chauffeurs pakistanais semblaient être en train de s'entraîner pour les 24 heures du Mans, et considéraient visiblement la présence de tout autre véhicule sur la chaussée comme une offense personnelle... Malko passait son temps à donner de brusques coups de volant qui l'expédiaient pratiquement dans le fossé, afin d'éviter une collision frontale. Au bout d'une heure, il avait épuisé toutes ses prières, en anglais et en allemand. Tandis qu'il slalomait entre les camions multicolores et les bus, il se dit qu'il était peut-être sur le point de découvrir le secret de Bruce Kearland.

Fred Hall regarda le corps gracile de Nasira étendue à côté de lui, cherchant vainement dans sa tête un fantasma bien excitant. Il avait beau faire, lui qui s'enflammait à la seule vue de la jeune, femme, n'arrivait même pas ce soir à lui rendre un modeste hommage. De guerre lasse, elle avait mis une cassette dans l'Akai couplé à la télé et ils suivaient distraitemment le film. L'Américain essayait de chasser de son esprit des pensées dérangeantes, qui peu à peu, obscurcissaient tout le reste.

— Tu es fatigué ? demanda tendrement Nasira, effleurant sa poitrine de sa bouche.

D'habitude, ce genre de caresse le rendait fou. Cela ne lui fit absolument rien. Il n'avait plus qu'une idée : se retrouver seul ! Comme si Nasira l'avait senti, elle se releva et dit :

— Ce n'est rien, mon chéri ! Tu travailles trop. Demain ça ira

mieux.

Fred Hall lui fut infiniment reconnaissant de sa compréhension. Il se rhabilla avec une rapidité digne d'éloge et sauta sur le téléphone pour appeler un taxi tandis que sa maîtresse s'éclipsait discrètement dans la salle de bains. Par miracle le véhicule fut là en cinq minutes. Nasira et Fred Hall s'embrassèrent hâtivement et elle referma la grille.

Dès qu'elle fut seule, elle alla dans la salle de bains et commença par laver soigneusement le cocktail de crème dont elle s'enduisait le vagin avant chaque visite de son amant, afin qu'il ne doute jamais de ses sentiments à son égard. Puis, elle se rhabilla rapidement et composa un numéro de téléphone.

— *Room 312, please.*

Elle laissa longuement sonner puis raccrocha et appela le *long distance*. Au bout de dix minutes, une opératrice consentit à lui répondre.

— Je voudrais un numéro à Islamabad.

— Attente indéterminée, annonça l'autre d'une voix indifférente.

— Merci, j'annule.

Nasira Fadooool raccrocha. Il ne lui restait plus qu'une solution. La vieille Volkswagen verte. Cette fois, la course contre la montre n'était pas à son avantage.

CHAPITRE XVIII

Malko donna un brusque coup de volant pour éviter un camion pointillé d'ampoules multicolores en train de doubler un bus, complètement sur sa gauche. Ses roues mordirent sur le bas-côté et, pendant quelques secondes, il crut perdre le contrôle de la Buick, le volant sautant entre ses mains comme un animal rétif. Le picotement de la peur courant sur les doigts, il réussit à reprendre le contrôle du véhicule enfin. De nuit, la circulation sur la route Peshawar-Islamabad était presque aussi intense que de jour. Avec, en prime, les charrettes, les ânes et les piétons. Il venait de franchir le grand pont sur l'Indus et avait encore les deux tiers du chemin à parcourir.

Chaque kilomètre augmentait sa tension nerveuse. Il était persuadé maintenant que l'hypothèse qu'il avait échafaudée était la bonne. Et qu'il touchait donc au but.

Il essayait de se maintenir à 130, le maximum possible entre la chaussée défoncée et la circulation. Deux heures à peine s'étaient écoulées lorsqu'il aperçut le panneau indiquant Rawalpindi-Islamabad. Les deux villes jumelles s'étendaient sur des kilomètres, dans une plaine plate comme la main, coupée des méandres de la Soan River. Se fiant à son excellent sens de l'orientation et à l'étude de sa carte, il se retrouva sur le Mail, à Rawalpindi, passa devant *l'Intercontinental* et prit Airport Road, l'aéroport se trouvant juste entre les deux villes. Il y avait très peu de circulation et pratiquement pas de piétons.

Finalement, il aboutit dans une interminable avenue rectiligne bordée surtout de terrains vagues, avec un building de temps à autre qui l'amena droit au « point zéro », le centre géographique d'Islamabad. Par chance, deux motards pakistanais veillaient sur le carrefour, appuyés sur leurs Honda blanches et ils le renseignèrent. Miracle, ils parlaient anglais.

— Vous allez au bout de Kyaban-E-Sunrawardi, expliqua l'un d'eux. Ensuite, à gauche, dans la troisième avenue et la première rue à gauche encore. La maison que vous cherchez doit se trouver à côté de l'ambassade de Jordanie.

Il repartit. La capitale administrative du Pakistan ressemblait à un grand parc coupé d'immenses avenues rectilignes, bordées parfois d'un bâtiment futuriste, et la plupart du temps, vierges de toutes constructions. Une sorte de Brasilia inachevé. La ville était découpée

en blocs avec des lettres et des numéros, comme un camp... À chaque carrefour, d'innombrables panneaux indiquaient les noms des gens habitant dans la rue. Dès qu'il entra dans le quartier résidentiel, il ne vit plus personne. C'étaient des alignements de villas perdues dans la verdure, la plupart du temps, sans numéro, ni nom. Allah devait être particulièrement bien disposé à son égard, car il finit par trouver l'ambassade de Jordanie grâce au drapeau flottant sous le clair de lune et aux deux sentinelles dans le jardin. À côté se trouvait une villa blanche entourée d'un petit jardin. Et miracle, il y avait un numéro bien apparent : 66.

C'était la villa de Yasmin Munir !

Il gara la Buick dans le drive-way, récupéra le Colt qu'il glissa dans sa ceinture, à même la peau, sous sa chemise et il sonna. La chaleur était moins lourde qu'à Peshawar et moins sèche.

Trois minutes plus tard, il avait toujours le doigt sur la sonnette, sans résultat... Il fit le tour de la maison, ne vit aucun véhicule, revint à la porte et se mit à tambouriner comme un sourd. Enfin, une lumière s'alluma et la porte s'ouvrit sur un Pakistanais affublé de grosses lunettes, un gourdin dans la main droite, pieds nus.

— Je cherche Yasmin Munir, dit Malko.

— Pas là, fit le domestique. Sortie.

Et « clac », il referma brutalement la porte, sans laisser à Malko le temps de dire un mot.

C'est ce qu'on appelle l'hospitalité orientale. Malko regagna la Buick, mit la climatisation et s'installa. Si Yasmin était sortie, elle allait fatalement rentrer. Le tout était de s'armer de patience.

Le pinceau blanc de deux phares balaya la lunette arrière de la Buick, arrachant Malko à sa réflexion bercée par les plaintives chansons urdus de la radio. Il descendit. Une vieille Austin Princess, haute sur pattes, venait de stopper derrière lui. Un chauffeur quitta son volant et se précipita pour ouvrir la portière arrière.

Une femme descendit de la voiture. Lorsqu'elle passa dans la lueur des phares, Malko reconnut Yasmin, plus altière que jamais dans une tenue violette, les cheveux relevés en chignon. Seule, ce qui simplifiait les choses. Il sortit de l'ombre au moment où elle atteignait sa porte et elle se retourna en entendant ses pas. Elle poussa un petit cri effrayé, puis, reconnaissant Malko, s'immobilisa, son trousseau de clefs à la main.

— Mais que faites-vous ici ?

— D'abord, le plaisir de vous revoir, fit galamment Malko, et puis un autre élément que j'aimerais vous expliquer.

— Entrez, dit Yasmin. Vous avez de la chance que la soirée ait été ennuyeuse, sinon, je serais revenue beaucoup plus tard.

Sa tunique violette, fermée de multiples boutons, descendait presque jusqu'aux genoux, moulant son corps d'une façon presque indécente. Elle fit pénétrer Malko dans un spacieux living aux murs blancs, décoré de tableaux modernes et de tapis et ils s'installèrent sur un grand canapé en demi-lune.

On revenait à la civilisation. Tout un panneau de la pièce était occupé par un téléviseur, un magnétoscope Akai et une chaîne hi-fi. À côté, une table en verre supportait des bouteilles de J & B, de gin, de cognac.

Les cheveux relevés sur la nuque donnaient presque à Yasmin un air sévère, démenti par les immenses yeux légèrement en amande et cette bouche pulpeuse dans laquelle on avait envie de mordre. Elle alluma une cigarette, croisa les jambes, installée assez loin de Malko.

Comme si rien ne s'était jamais passé entre eux.

— Alors ?

Chacun de ses gestes était un petit chef-d'œuvre de lascivité involontaire. La soie tendue sur ses cuisses charnues attirait le regard de Malko, comme un aimant.

— Je voudrais vous parler de votre amie Nasira, dit Malko.

Yasmin fronça les sourcils.

— Nasira, fit-elle d'une voix un peu troublée, pourquoi ?

— Je me demande si elle ne travaille pas pour les Services de Renseignements soviétiques, lâcha Malko. Et si elle n'est pas impliquée directement dans la mort de Bruce Kearland.

Le regard de Yasmin Munir sembla foncer encore. Puis une esquisse de sourire détendit sa belle bouche.

— Vous êtes fou ! Nasira, travailler pour les Russes ! Mais elle passe sa vie à recueillir des renseignements sur la Résistance et à aider les Américains.

— Je sais, dit Malko. Cela peut être une couverture.

Yasmin secoua la tête avec une expression pleine d'incrédulité.

— J'ignore qui a pu vous mettre cela dans la tête, mais je répons de Nasira comme de moi-même.

— Personne ne m'a rien mis dans la tête, dit Malko. Vous pensez à Sayed Gui, n'est-ce pas ? Il s'agit seulement de coïncidences et d'indices que j'ai relevés moi-même. Je sais très bien que Nasira collabore depuis longtemps avec la CIA.

La jeune femme lui jeta un regard aigu, mais ne fit aucun commentaire. Elle semblait brusquement contrariée. Ce qui était normal étant donné les liens qu'elle entretenait avec Nasira Fadool. Malko en profita pour avancer un petit pion.

— Vous connaissez le passé de Nasira, comme moi, dit-il. Cela ne

vous étonne pas qu'elle ait un amant ?

La question laissa d'abord Yasmin sans voix, puis elle demanda aussitôt :

— Qui ?

— Fred Hall.

Yasmin eut un sourire entendu.

— Fred ! Oh non, il est seulement amoureux d'elle. Il s'agit uniquement d'une complicité intellectuelle.

— Peu importe, coupa Malko, ce n'est pas l'essentiel.

Yasmin tira sur sa cigarette avec un certain agacement.

— Vous n'êtes quand même pas venu de Peshawar en pleine nuit uniquement pour me dire que Nasira travaille pour les Soviétiques, demanda-t-elle. Il y a une autre raison, je suppose.

— Exact, dit Malko. Je pense que vous êtes en danger de mort.

Cette fois, Yasmin sursauta de stupéfaction.

— Moi ! Mais pourquoi ?

— À cause de Bruce Kearland.

— Mais il est mort.

— Exact, dit Malko. Il a été tué parce qu'il possédait une information dangereuse pour les Soviétiques. Quelque chose sur une opération en cours ou en préparation. Cinq autres personnes ont été abattues par un commando venu de Kabul, à mon avis, pour la même raison. Le lien entre tous ces meurtres est la mystérieuse femme en rouge qui a assassiné Bruce Kearland pratiquement sous mes yeux et nous a toujours glissé entre les doigts. C'est elle qui donnait les ordres au commando. Je me demande si ce n'est pas Nasira.

— C'est idiot, coupa sèchement Yasmin. Vous ne pouvez pas savoir à quel point.

Il la sentait bouillant de rage.

— Peut-être, dit Malko, mais je suis arrivé à la conclusion que tous ces meurtres avaient un lien avec le Lowgar. Les quatre hommes assassinés avaient tous combattu là-bas et Bruce Kearland y avait séjourné.

— Il y a deux ans, fit remarquer Yasmin.

— C'est vrai, dit Malko. Mais je pense que le mystère remonte à cette période. J'ai cherché les documents que Bruce pouvait posséder à cette époque. Je n'ai rien trouvé. Fred Hall m'a alors dit que c'est vous qui deviez tout avoir. Voilà pourquoi je suis venu ce soir. Car si vraiment, vous possédez des documents de ce genre, ceux qui ont éliminé Bruce et les autres voudront également se débarrasser de vous.

Yasmin tira nerveusement sur sa cigarette. L'incrédulité avait remplacé la rage dans ses yeux noirs.

— Quels documents cherchez-vous ?

— Je ne sais pas vraiment, dit Malko. Des photos, des notes. Vous

n'avez rien de tout cela ?

— Si, je pense, j'ai quelques photos, dit Yasmin après une courte hésitation. Mais je ne sais plus très bien où elles sont.

— Il faudrait les retrouver, dit Malko, ce peut être très important. La conférence des chefs de la Résistance a lieu dans quarante-huit heures.

— Oui, je comprends, dit Yasmin, mais je crois que vous vous trompez. De toute façon, il y a seulement quelques photos de Bruce dans le Lowgar, comme il en a toujours fait lorsqu'il allait dans l'intérieur. Je peux vous les chercher.

— S'il vous plaît.

Yasmin fronça les sourcils devant son insistance.

— Vous ne voulez pas dire *maintenant* ?

— Je préférerais.

Elle éclata de rire.

— Écoutez, j'ai sommeil et je n'ai pas envie de farfouiller en pleine nuit dans des vieux cartons. Je ferai cela demain matin. Elles ne vont pas s'envoler d'ici là.

Malko sentit qu'il ne pouvait la convaincre.

— Bien, dit-il, mais je reste ici. Je ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose.

— J'ai un gardien, fit observer la jeune femme.

— Ce n'est pas un gardien qui vous protégera, dit Malko. Je reste.

— Si vous voulez, fit la jeune femme. (Elle étouffa un bâillement.) Nous n'allons pas rester ici toute la nuit.

Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier, se leva et tira machinalement sur sa tunique, ce qui eut pour effet de faire saillir encore plus ses seins sous la soie violette. Leurs regards se croisèrent et Malko sut instantanément ce qui allait arriver. Il marcha sur elle et la prit dans ses bras, l'attirant contre lui. Cette fois, Yasmin réagit encore plus fort que les autres fois. Leurs bouches se collèrent l'une à l'autre, il se mit à parcourir son corps à travers la soie, et elle gémit. Renonçant à enlever la tunique, il tira sur l'étroit pantalon, jusqu'à ce qu'il ait découvert les longues jambes brunes.

Puis, il la prit toujours avec le même plaisir. Ayant l'impression de s'enfoncer à l'intérieur d'une caverne tapissée de miel.

Malko était étendu dans le noir, une partie des cheveux de Yasmin répandus sur sa poitrine ; la jeune femme dormait en travers du lit, comme une enfant. Lui n'arrivait pas à dormir. Pourtant, le cadran lumineux de sa Seiko-quartz indiquait quatre heures. Soudain un craquement léger attira son attention. Cela venait de l'étage supérieur,

là où se trouvait le living-room. Il se reproduisit, à intervalles irréguliers. Tout à coup, Malko sentit les battements de son cœur s'accélérer. Un bruit sec, assez fort, avait troublé le silence. Cette fois, c'était facilement identifiable, on venait de forcer une des portes-fenêtres du living donnant sur le jardin !

Tout doucement, Malko secoua Yasmin qui ouvrit les yeux. Collant sa bouche à son oreille, il souffla.

— Quelqu'un est en train d'essayer d'entrer en haut. N'allumez pas, et n'ayez pas peur.

Elle demeura silencieuse quelques secondes, puis se leva et passa une robe de chambre en soie, dont elle noua nerveusement la cordelière. Malko avait enfilé son pantalon et récupéré le Colt. Ils attendirent, prêtant l'oreille. Des craquements de planches leur parvinrent, très distincts : on marchait au-dessus de leur tête. Yasmin écouta attentivement, puis se tourna vers Malko.

— Ils sont dans le living.

— Restez-là, dit Malko, je vais voir.

Il avait une idée précise de ce qu'il risquait de trouver. Yasmin passa soudain devant lui, se dirigeant vers l'escalier.

— J'y vais, dit-elle.

Il n'eût pas le temps de l'en empêcher. Elle avait ouvert la porte et s'était engagée dans l'escalier de marbre en colimaçon. Malko la suivit à quelques mètres, pieds nus, absolument silencieux. Le froid du marbre le fit frissonner. Il était invisible derrière Yasmin. Celle-ci s'arrêta à l'entrée du living. Puis, sans allumer, elle traversa en direction du bureau. Le faisceau d'une torche électrique l'enveloppa soudain et elle s'immobilisa. La personne qui tenait la lampe devait se trouver à l'entrée du bureau. D'une voix étranglée, Yasmin demanda :

— Qui est là ?

Comme il n'y avait pas de réponse, elle fit un pas de côté et alluma. Malko n'eut que le temps de se reculer. Il y avait en face du canapé en demi-lune une grande glace murale. Il y vit le reflet du visage fatigué de Nasira Fadool, une torche dans la main gauche et un petit pistolet dans la droite. Durant quelques secondes, il ne se passa rien. Atterrée, Yasmin regardait l'arme dans la main de son amie. Malko sentit qu'elle avait envie de se retourner vers lui, mais heureusement, elle n'en fit rien...

— Nasira ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

L'intruse ne répondit pas tout de suite. Malko vit que son regard balayait la pièce, méfiant. Elle avait vu la Buick blanche dehors et le cherchait.

— Tu ne t'en doutes pas ? dit-elle d'une voix froide.

Yasmin secoua la tête.

— Non.

— Notre ami Malko n'est pas ici ?

— Non. Pourquoi ?

Yasmin paraissait avoir retrouvé son contrôle. Malko la bénit.

— Menteuse ! fit Nasira d'un ton amusé. Tu n'es qu'une femelle en chaleur. Dès qu'un homme te touche...

Yasmin fit un pas en avant, et répéta d'une voix plus ferme :

— Que fais-tu chez moi à cette heure-ci, avec une arme ?

Nasira Fadool baissa légèrement son pistolet et répondit placidement :

— Je cherche quelque chose dont j'ai besoin. Ensuite, je m'en irai. Et je te conseille de ne pas parler de ma visite...

Yasmin se rapprocha un peu du bureau.

— Que cherches-tu ?

— Cela ne te regarde pas. Reste où tu es.

La voix était devenue plus sèche ; malgré la mise en garde Yasmin avança et poussa un cri.

— Qui est cet homme ! Que fait-il ?

Malko se raidit. Ainsi, Nasira n'était pas seule. Il entendit alors le bruit de livres que l'on jetait à terre, de tiroirs ouverts brutalement. On fouillait le bureau. Le compagnon invisible de Nasira. Celle-ci dit d'une voix plus douce :

— Écoute, Yasmin, n'aie pas peur, c'est une affaire qui te dépasse. J'ai besoin d'un objet sans valeur pour toi. Je t'expliquerai plus tard. Laisse-moi faire.

Yasmin ne répondit pas, les yeux fixés sur son bureau dévasté. Le tumulte continuait. À cet instant, Malko, sans voir Nasira qui ne se reflétait plus dans la glace, eut la conviction qu'elle avait l'intention d'abattre Yasmin. Il lui était impossible de laisser un témoin de cette importance qui aurait vu ce qu'elle emportait. Il n'avait plus le choix. Son doigt fit doucement glisser le cran de sûreté du colt et il ramena le chien en arrière, ce qui fit un petit « cliq » métallique.

— Qu'est-ce que c'est !

La voix de Nasira Fadool avait claqué comme un coup de fouet. Malko avança de quelques centimètres, aperçut de profil la silhouette dans la glace. Le bras tenant l'arme était tendu, elle allait faire feu. Il ne pouvait plus faire courir ce risque à Yasmin. S'aplatissant contre le mur, il laissa juste dépasser le canon de son arme et cria :

— Nasira, jetez votre arme !

L'écho des paroles de Malko était à peine retombé que trois détonations explosèrent faisant sauter le plâtre du mur, près de la main de Malko. Nasira tenait son pistolet à deux mains, comme une professionnelle, les genoux fléchis, le buste en avant. Yasmin plongea derrière un canapé avec un cri de terreur. Malko voulait Nasira vivante, avec son complice.

Visant le plafond, il tira et la détonation du Colt fit trembler les vitres.

Une autre détonation lui répondit aussitôt et il se rejeta en arrière dans l'escalier. À son immense surprise, il vit Nasira Fadool faire un pas en avant comme si on lui avait donné une violente tape dans le dos, puis tomber un genou à terre, sans lâcher son pistolet. Son index pressa encore la détente et deux balles partirent se perdre dans les murs.

Yasmin hurlait.

Malko bondit de sa cachette. À temps pour croiser le regard déjà vitreux de Nasira. Il la contourna, son arme braquée sur le bureau, vit le trou rouge dans sa nuque : son complice lui avait tiré une balle par derrière. Il leva les yeux sur le bureau en désordre. La porte-fenêtre était ouverte. L'homme venait de s'enfuir dans le jardin. Yasmin se précipita, hystérique, sur le corps inanimé de son amie.

— Nasira ! Nasira ! Qu'est-ce que tu as !

Nasira ne répondit pas, figée dans l'immobilité définitive de la mort. Colt au poing, Malko traversa le bureau en trombe, déroula dans le jardin, à temps pour voir une silhouette escalader la grille. Il tira, mais rata. Yasmin ne courait plus aucun risque, il avait les mains libres. Il escalada à son tour la grille et se rua vers sa Buick. Torse nu, il se glissa au volant et partit en marche arrière.

Une voiture le frôla, filant vers Constitution Avenue. Le temps de terminer sa manœuvre, il avait perdu cent mètres. Quand il déboucha à son tour dans l'avenue rectiligne, et déserte, il n'aperçut que les feux arrière de celui qu'il poursuivait. Heureusement que la circulation était nulle. Appuyant sur l'accélérateur, il gagna de la vitesse. L'autre continuait tout droit, brûlant tous les feux rouges, ce qui n'avait pas une grande importance à cette heure. Pourtant, un camion faillit emboutir Malko... Peu à peu celui-ci se rapprochait. L'autre voiture étant nettement moins puissante.

Malko parvint assez près pour lire le numéro d'immatriculation. C'était une plaque diplomatique mais il ignorait de quel pays. Une Mazda.

Il tenta de doubler, mais l'autre donna un coup de volant et il dut se rabattre. Il y avait un seul homme à bord.

Au bout de Constitution Avenue, passé le centre commercial, celui qu'il poursuivait tourna brusquement à gauche, et Malko l'imita. Deux motards pakistanais stationnaient à un croisement. Médusés, ils virent passer les deux véhicules à toute vitesse, mais n'intervinrent pas. Le fuyard sentait qu'il ne pouvait échapper à Malko, se contentant de garder le milieu de la route. Où pouvait-il aller ?

Ils quittèrent Khyaban-E-Suhrawardi pour Murree Road qui était son prolongement. Les terrains non construits étaient de plus en plus

nombreux. Ils sortaient d'Islamabad. Malko, de sa main gauche, essaya de tirer dans les pneus de l'autre véhicule, mais c'était pratiquement impossible. Il gâchait des munitions dont il pouvait avoir besoin. Ils parcoururent ainsi au moins cinq kilomètres. Soudain, sur sa gauche, il vit surgir l'important complexe en brique rouge de l'ambassade américaine. La Mazda passa devant en trombe. Une modeste borne blanche apparut dans ses phares, annonçant la construction prochaine bien qu'hypothétique, d'une ambassade de Birmanie.

Maintenant, ils étaient en pleine campagne, avec à gauche une étendue pierreuse et, à droite, des petits bois.

Une grille apparut sur la gauche clôturant une pelouse. Au même moment, le son aigu d'un Klaxon fit sursauter Malko. Automatiquement, il se retourna : personne. Il comprit : c'était celui qu'il poursuivait qui continuait à klaxonner comme un fou ! Qui voulait-il prévenir ?

Un grand bâtiment blanc aux colonnades massives apparut, une étoile rouge lumineuse sur son fronton : l'Ambassade Soviétique.

Au même moment, les « stop » de la Mazda s'allumèrent et la distance entre les deux véhicules diminua brusquement. L'autre ralentissait. Il allait se réfugier à l'ambassade soviétique !

De nouveau, Malko tenta en vain de le dépasser. Il aperçut les grilles de l'ambassade, puis le grand portail avec, en face les tentes des soldats de garde. Deux sentinelles somnolaient près d'une guérite. La voiture poursuivie continua, puis soudain, donna un violent coup de frein. Malko vit, au coin de la grille, une porte de garage qui commençait à se relever avec une sage lenteur. Celui qui conduisait vira brusquement à gauche, plongeant vers le garage.

Malko ne sut jamais ce qui était arrivé. La voiture s'engouffra dans l'ouverture encore insuffisante pour la laisser passer. Il y eut un fracas effroyable et la Mazda demeura coincée dans la porte à demi-relevée, le pavillon écrasé.

Malko s'arrêta pile et sauta de sa voiture, courant vers le véhicule immobilisé. Le gâchis était effroyable. Le bord tranchant de la porte du garage avait fait effet d'une guillotine, pulvérisant le pare-brise et fauchant les montants avant du pavillon. Il aperçut avec horreur sur la banquette arrière, la tête du conducteur, décapité sous le choc... C'était atroce : les deux mains étaient encore crispées sur le volant, le corps effondré, mêlé aux tôles et au pare-brise déchiquetés.

Des cris et des appels éclatèrent derrière lui. Il n'avait pas beaucoup de temps.

Contournant la voiture accidentée, il tenta d'ouvrir la portière avant, mais dut y renoncer, parvint enfin à forcer l'arrière droite. L'intérieur sentait le sang, la poussière et déjà l'essence. Il inspecta du regard la banquette arrière. À part la tête, il n'y avait rien. Rien non

plus sur le « siège du mort ». Enfin, il aperçut un objet rectangulaire posé sur le plancher et s'en empara. C'était un album relié en cuir marron.

Alors qu'il émergeait, il entendit du bruit derrière lui et se retourna pour voir un soldat pakistanais braquant son fusil d'assaut sur lui d'un air menaçant : Torse nu, sans chaussures, vêtu uniquement d'un pantalon, Malko avait une allure insolite pour un supposé diplomate ! Le soldat l'interpella en urdu, et Malko se dit qu'il valait mieux ne pas tenter de s'enfuir. L'autre mourait de peur et son doigt était crispé sur la détente de son arme. Il s'immobilisa sans lâcher l'album. Une cavalcade et des cris se firent entendre, venant de la rampe intérieure du garage. Des appels en russe et en urdu ! Il était coincé ! Alors qu'il avait probablement la solution au mystère Bruce Kearland.

Le soldat pakistanais lui enfonça le canon de son G3 dans l'estomac, se plaçant entre la voiture accidentée et lui.

Malko aperçut plusieurs Soviétiques qui montaient la rampe en courant. La rage l'étouffait, il allait perdre le précieux album. Soudain, il y eut une sorte de sifflement « humide » et la Mazda s'enflamma d'un coup avec un « plouf » sourd, comme une fusée de feu d'artifice. L'arrière explosa projetant des débris de tôle, de verre et de l'essence enflammée. Mitraillé de débris, le soldat pakistanais sembla s'enflammer.

Il poussa un hurlement, lâcha son fusil et commença à se rouler par terre, pour éteindre les flammes qui attaquaient son uniforme. Malko tomba à terre. Il courut vers sa voiture serrant l'album. Le soldat pakistanais l'avait protégé du feu. Le moteur tournait toujours et il n'eut qu'à mettre en marche arrière pour filer en trombe devant la Mazda en train de brûler et le soldat pakistanais hurlant de douleur. Les Soviétiques, bloqués par l'incendie, étaient restés à l'intérieur de la rampe. La tête dans les épaules, Malko fonça, se dirigeant vers l'est, ne voulant pas repasser devant le poste de garde pakistanais, en face de l'ambassade. La lueur de l'incendie diminuait dans son rétroviseur, jusqu'à ne plus être qu'un point lumineux. Il ralentit cinq kilomètres plus loin, sûr de ne pas être suivi.

La route s'allongeait devant lui, sombre et rectiligne, avec une chaîne de montagnes à sa gauche. Il fallait qu'il retrouve le chemin de Rawalpindi par un itinéraire détourné. Heureusement que sa plaque diplomatique le protégeait des inquisitions de la police pakistanaise... Il regarda l'album posé à côté de lui, impatient de l'ouvrir. Il renfermait sûrement le secret de la mort de Bruce Kearland.

CHAPITRE XIX

Malko ralentit en arrivant devant la villa de Yasmin. Toutes les fenêtres étaient éclairées. Deux voitures de la police pakistanaise étaient arrêtées devant. Il hésita. C'était gênant de répondre à certaines questions. D'autre part, Nasira avait été abattue par son complice et le Colt de Fred Hall n'était pas en cause. Il avait hâte d'analyser le contenu de l'album et seule Yasmin pouvait l'aider. Remettant le Colt dans la boîte à gants, il sortit de la Buick, enferma l'album dans le coffre, puis sonna.

C'est un policier qui vint lui ouvrir. Son regard stupéfait parcourut Malko, des pieds nus aux cheveux ébouriffés. Malko déploya son plus gracieux sourire.

— Je me trouvais là lors de l'agression, dit-il. J'ai poursuivi en voiture un des cambrioleurs, mais je n'ai pu le rattraper.

Il entra et rejoignit Yasmin dans le living, répétant aussitôt son couplet. Un policier en civil se tenait près d'elle et l'interrogea du regard.

— C'est exact, dit-elle. M. Linge était mon hôte ce soir lorsqu'il a entendu du bruit, il est intervenu courageusement et a tenté de rattraper ces criminels.

Quatre policiers en uniforme inspectaient le living, prenant des mesures, cherchant les impacts de balle. Le gardien qui avait ouvert la première fois attendait les bras ballants.

Le corps de Nasira Fadool, recouvert d'un drap, reposait là où elle avait été abattue. Le policier en civil se tourna vers Yasmin et dit respectueusement :

— Nous n'allons pas vous embêter plus longtemps. Je reviendrai demain matin pour recueillir votre déposition. Nous allons seulement enlever le corps et je vais laisser un de mes hommes dans le jardin au cas où ils reviendraient...

Un autre policier demanda l'identité de Malko en lui demandant de passer le lendemain à la Police Station. Une ambulance, appelée par la police, était arrivée. Les policiers se retirèrent, emportant le corps de Nasira Fadool.

Restés seuls, Yasmin et Malko échangèrent un long regard. La jeune femme se laissa tomber sur le canapé, le visage entre les mains.

— C'est horrible, gémit-elle, je n'arrive pas encore à y croire !

Comme j'ai eu peur ! Je pensais que vous ne reviendriez jamais. Je n'ai pas appelé la police, mais les Jordaniens de l'ambassade voisine l'avaient fait.

— Aucune importance, dit Malko.

— Vous n'avez pas retrouvé celui qui s'est enfui ?

— Si, dit Malko, mais je ne voulais pas le dire devant les policiers. Ils le sauront toujours assez tôt. Vous le connaissiez ?

Yasmin secoua la tête.

— Non. De plus, je l'ai à peine entrevu. Je sais seulement que c'était un étranger, pas un Pakistanais.

— Exact, dit Malko, c'était un Soviétique.

Il lui raconta succinctement ce qui s'était passé. Yasmin écoutait, ahurie, incrédule, crispant nerveusement ses mains l'une contre l'autre.

— Je ne comprends pas ! gémit-elle. Comment Nasira a-t-elle pu vouloir me tuer, moi, son amie, sa...

Elle s'arrêta, renifla, son regard fuyant celui de Malko.

— Je vous avais communiqué mes soupçons, dit-il seulement. Nasira Fadool travaillait avec le KGB et le Khad, depuis longtemps. Si cela peut vous consoler, elle a également abusé Fred Hall, en devenant sa maîtresse. J'en ai la preuve.

Yasmin releva brusquement la tête.

— Elle ! Mais elle détestait les hommes !

— Elle a dû se forcer, dit Malko. Maintenant j'ai hâte de comprendre. J'ai récupéré ce qu'ils étaient venus chercher. Attendez-moi.

Il sortit, alla jusqu'à la Buick, reprit l'album dans le coffre et le Colt dans la boîte à gants. Il restait encore quatre cartouches. Bien qu'il y ait peu de chances que ses adversaires puissent organiser une contre-attaque en aussi peu de temps, il ne voulait prendre aucun risque. Il posa l'album de cuir marron entre eux et l'ouvrit.

— Voilà, dit-il. C'est dans ces pages que nous devrions trouver le secret de la mort de Bruce Kearland.

Il examina la première page : des photos de Bruce Kearland et de Yasmin devant le Taj Mahal. La jeune femme se troubla.

— C'est vrai, je ne me souvenais plus de ces photos. C'est Bruce qui avait cet album. Il me l'avait laissé, lors de son dernier départ, avec d'autres affaires.

Ils se mirent à feuilleter l'album ensemble. Au fur et à mesure que les pages passaient, la frustration de Malko augmentait. Toutes les photos représentaient Bruce Kearland seul, avec des gens ou Yasmin. En Europe, à Paris, en Inde, au Pakistan, dans l'intérieur de l'Afghanistan. Yasmin se troubla quand ils passèrent une série d'elle, nue, étendue dans la pénombre d'une moustiquaire. Visiblement, elle

venait de faire l'amour, et portait encore ses bas noirs et ses escarpins. Malko se faisait l'effet d'un voyeur.

La seule série où Yasmin n'apparaissait pas avait été prise en Afghanistan. On y voyait Bruce Kearland, méconnaissable, avec un turban et des cartouchières, à côté de farouches guerriers pachtous, toutes armes dehors. Ou bien posant près des débris d'un hélicoptère russe... ou encore à dos de mulet avec des mudjahidins souriants... Ensuite, on revenait à Peshawar. Il y avait même une photo avec le gouverneur et Yasmin.

Malko referma l'album, déçu et perplexe. Les Soviétiques n'étaient quand même pas fous ! Ils n'avaient pas pris des risques insensés pour récupérer quelque chose qui ne servait à rien. Malko regretta de ne pas avoir eu le temps de fouiller les poches du mort de la voiture.

Il leva les yeux vers Yasmin.

— On ne vous a rien pris d'autre ?

— Non, je ne crois pas.

C'était incompréhensible. Malko reprit l'album par le début, page par page, le regardant par la tranche, vérifiant qu'il n'y avait pas deux pages collées ensemble, passant un ongle sous les photos afin de s'assurer que rien n'avait été collé dessous. Ils arrivèrent au même résultat. Frustrant. Yasmin bâilla et posa sa tête sur l'épaule de Malko.

— Nous ne pouvons attendre demain matin ? Je n'en peux plus...

Ils gagnèrent la chambre et elle se laissa tomber dans le lit sans même ôter sa robe de chambre. Malko la rejoignit, et glissa l'album sous le lit, son Colt à portée de la main. Trop de morts avaient déjà payé pour ces photos en apparence sans valeur. La dernière étant Nasira Fadool, froidement abattue par son complice, afin qu'elle ne tombe pas vivante entre leurs mains.

Il n'arriva pas à s'endormir. Passant en revue toutes les hypothèses possibles. Il pouvait y avoir des micro-points dissimulés dans cet album. Mais pourquoi Bruce Kearland se serait-il donné tout ce mal ? Il ne cherchait pas à faire sortir l'album du pays, c'était seulement un souvenir de famille. Le fait qu'il l'ait laissé derrière lui à Peshawar prouvait qu'il n'y attachait pas une importance démesurée.

Il lui restait moins de quarante-huit heures pour éclaircir le mystère.

L'employé du laboratoire de l'ambassade US d'Islamabad posa l'album en cuir marron sur le bureau.

— Désolé, Sir, annonça-t-il, nous l'avons examiné sous toutes les coutures, au microscope, aux rayons X, en lumière rasante, en lumière noire, au détecteur électromagnétique même. Il n'y a absolument rien

d'anormal. Aucune photo n'a été décollée et recollée. Il ne manque pas de page.

Malko, Fred Hall arrivé de Peshawar ventre à terre, prévu par Islamabad et le chef de station d'Islamabad échangèrent un regard découragé.

— Messieurs, commença Roger Green, en secouant la tête, je ne comprends pas. J'aimerais pourtant avoir une explication ! Je suis convoqué par le responsable de la Sécurité pakistanaise à cause de ce qui s'est passé à l'ambassade soviétique cette nuit. Le numéro de la Buick a été relevé par des Soviétiques qui nous accusent d'avoir assassiné un de leurs conseillers, Vladimir Kopalov.

Malko s'attendait à cela. Il répliqua aussitôt avec sécheresse :

— Je vous donnerai un rapport écrit. C'était un accident et il faudrait leur dire que le conseiller venait de commettre un cambriolage et un meurtre. Un témoin pourra le reconnaître sur photo, en dehors de moi, Yasmin Munir.

Le chef de station eut un geste apaisant.

— Cela n'ira pas jusque-là ! Je pense que les Pakistanais ne tiennent pas à ce que les choses s'enveniment.

J'aurai de toute façon une conversation avec mon homologue soviétique en terrain neutre. Pour remettre les pendules à l'heure. Si un de leurs agents a dépassé ses instructions, ce n'est pas une raison pour déclencher la Troisième Guerre mondiale.

— Même si je n'étais pas intervenu pour récupérer l'album, souligna Malko, c'est un horrible accident. Il n'y avait aucune volonté de nuire de ma part...

L'Américain le fixa avec une expression ambiguë.

— L'ennui, remarqua-t-il, c'est que l'arrière de la voiture conduite par Vladimir Kopalov n'a pas été totalement détruit... On a trouvé l'impact d'une balle de « 45 » dans l'aile arrière gauche. Les Pakistanais ne sont pas des imbéciles. Enfin, tout cela va s'arranger.

— Il a fallu qu'ils s'affolent drôlement pour utiliser quelqu'un de leur ambassade, remarqua Fred Hall. Les Pakistanais n'aiment pas beaucoup ce genre de procédé.

— Si vous vous amusez de nouveau à la guéguerre, demanda Roger Green, évitez d'utiliser une voiture de l'ambassade et une arme de service. C'est quand même un peu voyant ; laissons cela aux Ivans.

Comme si Malko avait le choix... La conférence était terminée. Malko récupéra son album et sortit avec Fred Hall. À peine les deux hommes étaient-ils seuls que l'Américain demanda anxieusement :

— Vous n'avez rien dit, à propos de Nasira ?

— Non, dit Malko. Je suis certain que vous avez été manipulé. Malheureusement, cela ne ferait pas revivre Bruce Kearland de révéler qu'elle était votre maîtresse.

Fred Hall secoua la tête.

— Cette salope ! Elle s'est foutue, de moi. Quand je pense qu'elle a tué Bruce et qu'elle a utilisé tout ce que je lui disais.

Malko lui mit la main sur l'épaule.

— C'est de l'histoire ancienne et ça peut arriver à tout le monde. Maintenant, il faut résoudre le mystère de cet album. Sinon, tous ces morts n'auront servi à rien.

Fred Hall eut un geste découragé.

— Je suis sec ! Nasira est morte, Yasmin ne sait rien de plus. Quant à notre camarade soviétique, je l'ai checké, c'était un capitaine du KGB, du Second Directorate. Cependant, il a transgressé la règle qui veut qu'aucun membre d'une « Rezidentia » ne se mouille dans une affaire « action ». Il a sûrement été couvert par ses supérieurs, ce qui signifie que notre histoire intéresse directement le KGB et pas seulement le Khad.

— Cela confirme l'attaque de Bruce Kearland par les hélicoptères, fit remarquer Malko.

— Mais cela ne nous donne pas la clé du mystère. Elle est dans cet album. C'est lié au Lowgar, comme vous l'avez dit.

— Ils arrivent quand vos délégués ?

— Après-demain.

Ils prirent l'ascenseur et gagnèrent le parking. Malko avait rendu sa Buick à Fred Hall et loué chez Budget une Mercedes équipée de l'air conditionné bien décidé à la garder jusqu'à la fin de son séjour. Il faisait un peu moins chaud qu'à Peshawar. Malko se dirigea vers Khyaban-E-Shurawardi. Il devait déjeuner avec Yasmin avant de repartir pour Peshawar.

Au moment où il passait devant une pancarte annonçant la construction d'une nouvelle Cour de Justice au milieu d'un terrain vague, il aperçut dans son rétroviseur une grosse voiture noire aux vitres fumées. Cinq kilomètres plus loin, alors qu'il tournait dans Constitution Avenue, il revit la même voiture derrière lui ! Il était suivi ! Ainsi les Soviétiques n'avaient pas renoncé. Le précieux album était toujours une bombe à retardement. Il le prit sous son bras en descendant de voiture, certain qu'on chercherait à le récupérer de toutes les façons. Yasmin l'attendait, drapée dans un sari jaune, le teint très pâle, mais dégageant toujours le même magnétisme sexuel.

Malko eut de nouveau envie d'elle. Un parfum très léger flottait autour du corps de la jeune femme.

— Je tremble encore de ce qui est arrivé ! dit-elle. Je n'arrive pas à croire que Nasira était l'alliée des Soviétiques qui ont envahi son pays...

— Ils ont dû lui promettre une parcelle de pouvoir, dit Malko. Procédé courant. En plus, les Kabouli n'ont jamais été en faveur de

l'obscurantisme musulman.

Yasmin soupira :

— Enfin, tout cela est fini. Quel cauchemar !

— Ce n'est hélas pas fini, fit Malko. Vous allez repartir avec moi à Peshawar. Tout à l'heure.

Elle le regarda, stupéfaite.

— Mais c'est impossible ! J'ai un grand dîner ce soir à l'ambassade d'Indonésie. Restez. Venez-y avec moi.

— Non, dit Malko, je dois rentrer à Peshawar. Les chefs de la Résistance arrivent dans deux jours. Or, ici, vous êtes en danger de mort. Les Soviétiques veulent toujours l'album. Ils ignorent qui le possède, de vous ou de moi. Et peut-être, à votre insu, détenez-vous une information vitale. Ils sont capables de vous tuer.

Il lui raconta l'épisode de la voiture noire. Elle se laissa tomber sur le canapé.

— Mais c'est horrible ! Pourquoi ne pas prévenir la police pakistanaise ?

— Cela ne servira à rien, dit Malko. Préparez vos affaires. Nous partons tout de suite.

Impossible de vérifier s'ils étaient suivis dans la circulation chaotique de la route Islamabad-Peshawar. Malko avait un œil glué dans le rétroviseur, guettant tous les véhicules qui le doublaient. Il ne tenait pas à se faire bêtement mitrailler. Le Colt de Fred Hall était coincé entre les deux sièges avant, une balle dans le canon, et l'album de photos, sur le plancher aux pieds de Yasmin. Il avait bien entendu été photocopié à l'ambassade US et Fred Hall en remportait une copie à Peshawar. Yasmin laissa son regard errer sur l'Indus, comme ils franchissaient le grand pont, annonçant la province de Peshawar. Un antique fort construit par les Anglais dominait encore le fleuve.

Machinalement, elle prit l'album à ses pieds et recommença à le feuilleter.

— Vraiment, je ne comprends pas, dit-elle. Je connais toutes ces photos, il n'y en a pas de nouvelles.

— Je ne comprends pas non plus, avoua Malko. Mais trop de gens ont été tués pour cet album pour qu'il n'ait pas de valeur. Simplement, nous ne la voyons pas.

Ils entraient dans les faubourgs de Peshawar. Il eut un petit pincement au cœur en passant devant le cinéma Ferdous. Le Khad avait-il eu le temps d'envoyer une nouvelle équipe de tueurs ? Les Russes ne pouvaient quand même pas agir directement. Cela ne s'était jamais vu.

Il balaya des yeux le hall de *l'Intercon*, sans rien voir de suspect. Yasmin trouva facilement une chambre à côté de la sienne, pour sauver les apparences. Malko dissimulait son découragement. Une fois Yasmin installée, il ressortit, tenant le précieux album. Le dernier à pouvoir l'aider était Sayed Gui. Il espérait que l'Afghan aurait le triomphe modeste dans l'affaire Nasira Fadool.

Dans un silence de mort, Sayed Gui tournait les pages de l'album, observant les photos de Bruce Kearland et de Yasmin avec un intérêt mitigé. Puis l'Américain apparut en tenue pachtou et le directeur du renseignement se pencha sur les photos plus attentivement.

Dans un coin du bureau, Asad, le géant aux mains moites, et Rassoul observaient silencieusement la scène. Sayed Gui avait eu le bon goût de ne même pas mentionner le nom de Nasira, alors qu'il était parfaitement au courant.

Malko intervint.

— Pouvez-vous identifier tous les personnages qui se trouvent avec Bruce Kearland ?

Sayed Gui leva la tête :

— Je ne sais pas. Ici, j'en connais un parce qu'il servait de liaison avec Peshawar. Les autres, je ne les connais pas. Les mudjahidins viennent rarement ici, à Peshawar.

— Et ce groupe, là ? demanda Malko.

Il désignait une sorte de photo de famille où Bruce Kearland souriait à côté d'un mudjahid, deux RPG7 passés dans la ceinture, entouré par plusieurs autres combattants agenouillés autour d'eux.

— Ce doit être Si Ahmed, avança Sayed Gui, il paraît être le chef, mais je ne peux pas l'affirmer, je ne l'ai jamais rencontré.

Ils firent ainsi toutes les pages de l'album. Lorsqu'ils arrivèrent à la dernière page, ils n'étaient pas plus avancés !

— Si Ahmed vient à la conférence ? demanda Malko.

— Je pense, dit Sayed. Il avait été blessé et s'est reposé depuis deux mois, mais il paraît qu'il sera là. Vous pourrez lui demander des explications... Mais je le connais, il n'y a aucun mystère dans sa vie.

Ils refermèrent l'album. Malko de plus en plus frustré. Il était persuadé que c'était dans ces photos de combats que se tenait le mystère. Il n'y avait rien du côté Yasmin. Mais en quoi consistait-il ? Il reprit l'album, l'enferma dans un sac de toile grise.

Sayed Gui l'observait pensivement.

— Je suis comme vous, dit-il. Je ne comprends pas. Pourtant cette femme a agi avec des ordres précis. Cet album recèle un secret. Ils vont peut-être chercher à le reprendre. Si vous le voulez bien, je vais

vous donner une escorte choisie parmi mes meilleurs hommes.

Malko n'eut pas le cœur de refuser. S'il avait écouté l'intuition de Sayed Gui, ils n'en seraient pas là. Le chef du Renseignement donna un ordre et Rassoul sortit en même temps que Malko. Lorsque ce dernier quitta l'Alliance Islamique, la Mitsubishi suivait, avec Rassoul et cinq mudjahidins. C'était un délice de rouler dans la Mercedes climatisée de Budget, enfin à l'abri de la chaleur et de la poussière. Ils allèrent au bazar où Malko négocia pour cent cinquante roupies, un album semblable au sien. Ensuite, il prit la direction de Hospital Road afin de mettre en place un ultime piège.

Une fois de plus, Malko tentait le diable, jouant à la « chèvre ». Le véritable album de photos se trouvait en sûreté dans le coffre-fort de Fred Hall, mais Malko était rentré à *l'Intercon*, tenant ostensiblement sous le bras celui acheté au bazar dont toutes les pages étaient désespérément vierges. Il l'avait enfermé dans sa valise afin de donner le change.

Il n'y avait plus qu'à attendre. Quoi ? Il n'en savait rien. Tous les éléments du puzzle étaient en sa possession, sauf le principal. Les Soviétiques avaient monté une opération pour se débarrasser des chefs de la Résistance réunis à Peshawar. Ceux qui avaient été assassinés, y compris Bruce Kearland, représentaient un obstacle à ce plan. Il y avait dans l'album récupéré par Malko un autre élément dangereux. À son insu, Malko était en possession d'une information qui pouvait faire échouer le plan soviétique. Quelque chose d'une importance vitale pour qu'ils n'aient pas hésité à griller plusieurs agents : Nasira, l'agent du KGB d'Islamabad.

C'était ce qu'on appelle dans le monde du Renseignement un cas non-conforme.

On le résolvait ou on annulait l'opération.

Après les efforts qu'ils avaient déployés, il y avait des chances pour que les Soviétiques tentent plutôt de le résoudre. En s'attaquant à Malko.

CHAPITRE XX

Malko sauta de son lit, la gorge nouée par l'anxiété. Un brillant soleil inondait sa chambre. Il ouvrit la fenêtre et une bouffée d'air brûlant lui sauta au visage. Il allait faire un bon petit cinquante degrés, pour changer. Peut-être soixante là où se tenait la réunion de tous les chefs de la Résistance, dans la grande plaine coincée entre Peshawar et les montagnes de la Khyber Pass. Vingt-quatre heures étaient écoulées, depuis son retour d'Islamabad et rien n'avait bougé. Comme si ses adversaires avaient fait l'impasse sur le « cas non-conforme » qu'il représentait. C'était troublant cette légèreté de la part d'un grand Service comme le KGB.

Un coup léger fut frappé à sa porte. C'était Yasmin drapée dans un pudique sari, un voile sur la tête.

— Est-ce que je peux vous accompagner ? demanda-t-elle timidement. Avec une réserve démentie par l'éclat de ses yeux noirs.

— Bien sûr, dit Malko, vous me servirez d'interprète. Mon dari est nettement insuffisant.

En dépit de son apparente décontraction, il était tendu, sur les nerfs, la gorge nouée par l'anxiété. Qu'allait-il se passer ? Sa Mercedes Budget avec un chauffeur et deux gardes du corps fournis par l'Alliance des Mudjahidins attendaient en face de l'hôtel. Il restait une dernière chance, se dit Malko : que Si Ahmed, le chef des Combattants du Lowgar, puisse donner une explication aux photos de l'album. Sayed Gui avait promis de le contacter dès son arrivée afin de pouvoir le rencontrer avant la réunion. Peshawar était encore plus animé que d'habitude et ils mirent vingt minutes à apercevoir le vieux drapeau délavé, symbole de la Résistance afghane.

Sayed Gui les attendait dans le poste de garde.

— Si Ahmed va venir, annonça-t-il. Je l'ai fait prévenir que vous désiriez le voir d'urgence.

En attendant, ils s'accroupirent tous dans le poste de garde décoré de vieilles photos du roi Zahed Khan, devant le sempiternel thé trop sucré. Les mudjahidins venaient tous jeter un œil concupiscent à Yasmin, drapée dans ses voiles, pudique comme une nonne. Mais la vue d'une femme les rendait fous...

Ils en étaient à la troisième tasse de thé quand un barbu aux traits tirés, harnaché de cartouchières, pistolet dans la ceinture et

Kalachnikov à l'épaule passa la tête et interpella Sayed Gui. Ce dernier, après une courte discussion, se tourna vers Malko.

— C'est un des hommes de Si Ahmed. Il dit que son chef a été très fatigué par le voyage, qu'ils n'ont pas dormi beaucoup à cause des hélicoptères soviétiques et qu'il se repose encore. Il propose que nous le rencontrions sur les lieux de la réunion, dans l'après-midi.

— Bien, dit Malko, un peu déçu.

Il n'avait pas le choix... Il avait pensé emmener Si Ahmed chez Fred Hall, l'Américain souhaitant rencontrer le chef de la Résistance, mais, avec ce contretemps, il était obligé de passer au consulat US récupérer l'album de photos. Il l'expliqua à Sayed Gui, qui mit aussitôt à sa disposition une escorte d'une dizaine de mudjahidins triés sur le volet, avec un minibus dans un état de délabrement inouï.

Il y eut un moment de légère tension quand les soldats pakistanais de garde devant le consulat américain virent débarquer la horde sauvage de Malko... Yasmin, qui parlait urdu, détendit l'atmosphère et tous s'accroupirent à l'ombre, comparant les mérites de leurs armes respectives.

Fred Hall était en train de se ronger les ongles. Il sursauta quand Malko entra dans son bureau :

— Vous avez du nouveau ?

— Hélas, non.

Il le mit au courant du changement de programme. L'Américain eut un profond soupir.

— Que Dieu nous protège s'il arrive quelque chose à ces types ! C'est le seul levier que nous avons contre les Soviétiques dans la négociation de Genève. Quand je pense que nous travaillons là-dessus depuis des semaines sans rien sortir...

Si, des morts. Le pluriel de majesté était amusant.

— Je ne vois pas ce qui peut se passer, répliqua Malko. Peut-être que ce que Si Ahmed va nous révéler quelque chose. Je vais le voir en vous quittant.

Fred Hall s'accroupit devant son coffre pour en sortir le précieux album, conservant la photocopie.

— Bonne chance, dit-il, mais je n'y crois plus. Nous nous sommes fait baiser dans cette histoire.

Tout de suite à la sortie de Peshawar, ils avaient tourné à droite le long d'un chemin défoncé longeant un canal d'irrigation qui enserrait le grand camp de réfugiés de Nasr. Une vraie montagne russe. Le minibus souffrait de tous ses ressorts et l'estomac de Malko faisait du yo-yo.

À perte de vue sur leur gauche s'étendait une plaine ocre et plate avec les petites excroissances des cahutes des réfugiés ou des tentes. Beaucoup prenaient de l'eau dans la rivière, ou y péchaient. Le

paysage était grandiose avec la ligne violette des montagnes à une vingtaine de kilomètres bouchant tout l'horizon et cette immensité balayée par un vent brûlant. Automatiquement les mudjahidins avaient enroulé un pan de leur turban sur leurs visages et ressemblaient à des fantômes. Ils passèrent devant un camp de l'armée pakistanaise censé les contrôler. Les soldats ne levèrent même pas un œil.

Enfin, au bout de dix kilomètres, ils aperçurent un petit pont sur le canal, gardé par une horde de mudjahidins qui leur barra la route. Le chef d'escorte de Sayed Gui descendit et alla parlementer tandis que Malko et Yasmin cuisaient dans la voiture. Cela dura dix minutes tandis que les mudjahidins méfiants, criblaient de questions les hommes de Sayed Gui. Ils vinrent regarder Malko et Yasmin sous le nez et se décidèrent enfin à les laisser passer.

Cinq cents mètres plus loin, nouveau barrage. Des Intégristes du Hesbi Islami, pas particulièrement coopérants et horrifiés de voir une femme, même voilée, parmi les combattants. Il fallut faire claquer quelques culasses de Kalachnikovs pour qu'ils s'écartent enfin. Le minibus roulait maintenant sur une piste courant transversalement à travers la plaine, au milieu des tentes et des constructions en terre séchée des réfugiés. Cela montait et descendait, suivait le lit d'une rivière à sec, progressant vers le lieu choisi pour la conférence des Chefs.

Encore un barrage ! Cette fois, il fallut que Malko et Yasmin descendent de la Mercedes. Plus on s'approchait, plus les mudjahidins devenaient nerveux.

Au sixième barrage, la tente verte ressemblant à un chapiteau de cirque qui allait abriter la conférence fut en vue, gardée par un cordon épais de mudjahidins de toutes les tendances, qui se regardaient en chiens de faïence. Certaines des factions se tiraient dessus sur le terrain, aussi c'était une gageure de les avoir réunis. Une oriflamme surmontait la grande tente avec une inscription noire : offerte par l'Arabie Saoudite. Les abords pullulaient d'hommes en armes nerveux, dépaysés, qui vous arrêtaient sous le moindre prétexte pour des vérifications aussi minutieuses que farfelues, la plupart étant totalement analphabètes.

Il était interdit d'aller plus loin en voiture. On les mena à une table en plein air qui délivrait des badges, des morceaux de papier manuscrits avec le cachet violet de l'Organisation que l'on accrochait à son vêtement. Sayed Gui était là, parmi d'autres responsables et tout se passa bien. Malko commençait à être rassuré par ce luxe de précautions. Après tout, les Soviétiques n'étaient pas des surhommes et pour une fois, les mudjahidins semblaient s'être donné du mal pour organiser une sécurité qui tienne debout...

Escorté du boitillant Sayed Gui, Malko, le précieux album sous le bras, s'approcha de la tente. Le sol disparaissait sous de superbes tapis de toutes les couleurs, et des coussins étaient disposés le long de parois de toile. Plusieurs délégations étaient déjà arrivées. Dès qu'un chef débarquait, il était présenté aux autres par les organisateurs, son escorte se mettait à l'écart dans un coin de la tente et il gagnait le fond où les plus beaux tapis délimitaient une sorte de club privé. Des mudjahidins mués en maître d'hôtel servaient du thé et des biscuits. Malko compta déjà cinq responsables. La conférence devait commencer dans une heure.

— Si Ahmed est arrivé ? demanda-t-il.

— Il paraît que non, dit Sayed Gui, mais les chefs n'entrent pas par ici. Ils font le tour. Venez, je vais vous montrer.

Il l'entraîna hors de la tente. Ils en firent le tour, découvrant une sorte de chenal en plein désert, balisé de mudjahidins et aboutissant dans un parking où les chefs venus par Jamrud Road abandonnaient leurs véhicules.

Ainsi, ils évitaient la foule des participants. Malko regarda autour de lui. Pas une tente. Aucun endroit où puisse s'embusquer un tireur. Rassurant. Ils revinrent vers la grande tente verte. Soudain, un mudjahid émacié se précipita vers Sayed Gui et l'étreignit, l'embrassant comme du bon pain.

— C'est un de mes anciens hommes ! expliqua l'Afghan. Justement, il combat maintenant dans le Lowgar.

Le mudjahid prit la main de Malko dans les deux siennes et s'inclina, puis se tourna vers Yasmin et posa la main sur son cœur. On ne serrait pas la main d'une femme. Sayed Gui avait déjà été happé par un groupe où on discutait avec animation. Des serveurs passèrent près d'eux, portant d'immenses plats fumants avec des montagnes de riz et de kebab.

Intimidé, le mudjahid était resté avec Malko et Yasmin. Malko demanda à la jeune femme de le questionner sur ses activités. Il ne fallait laisser passer aucune chance. Flatté, l'Afghan se mit à cracher comme un moulin à paroles, tout fier de pouvoir raconter ses histoires.

— Il combat dans le Lowgar depuis un mois seulement, dit-elle. Il est venu avec Si Ahmed.

— Le voyage a été dur ? demanda Malko.

Yasmin traduisit. Le mudjahid lança une longue réponse.

— Oui, dit-elle, ils avaient peu à manger, il faisait très chaud et ils ont beaucoup marché. En plus, ils avaient emporté beaucoup de munitions au cas où ils seraient attaqués.

— Ils n'ont pas été attaqués par les Russes ou l'armée afghane ?

Le sourire du mudjahid répondit avant ses paroles.

— Non, dit-elle, Allah les a protégés. Ils n'ont pas vu un seul hélicoptère.

Le combattant continua à parler, mais Malko n'écoutait plus. Un déclic venait de se faire dans sa tête. L'envoyé de Si Ahmed avait au contraire déclaré à Sayed Gui qu'ils avaient subi plusieurs attaques d'hélicoptères, qu'ils avaient été obligés de marcher la nuit et de se cacher le jour. Il se tourna vers Yasmin.

— Demandez-lui encore si vraiment ils n'ont pas eu à combattre pendant le voyage.

Elle répéta sa question et l'autre lâcha une phrase avec un grand sourire.

— Il n'a pas tiré un coup de feu en une semaine ! C'est un vrai miracle, il a entendu dire que tous les autres convois ont été attaqués.

Malko quitta brusquement Yasmin, à la recherche de Sayed Gui. Quelque chose ne collait plus. Il récupéra l'Afghan à l'entrée de la grande tente verte. Avec une idée folle.

— Depuis combien de temps Si Ahmed combat-il ? demanda-t-il.

Sayed Gui le regarda avec surprise :

— Je ne sais pas. Trois ans.

— Est-ce qu'il aurait pu se rallier aux Soviétiques ?

Le chef de l'Alliance Islamique le regarda stupéfait :

— Si Ahmed ! Mais c'est impossible. Ils ont détruit son village, sa maison, tué sa famille, sa femme, deux de ses filles. Il mènera la Djihad jusqu'à la dernière goutte de son sang. Bien sûr, c'est un petit chef, parce qu'il vit dans une région très sauvage, presque sans communication avec les autres. Il a pris presque toutes ses armes aux russes.

» Pourquoi me posez-vous cette question ?

Malko lui relata la différence entre les deux récits, et conclut :

— On dirait que les Russes ont facilité le voyage de Si Ahmed. Comme s'ils avaient voulu qu'il arrive sain et sauf à Peshawar. C'est ce qui me trouble. En plus, celui qu'il nous a envoyé a menti. Pourquoi ?

Ils furent bousculés par un groupe d'hommes armés. Un nouveau chef venait d'arriver. Sayed Gui prit Malko par le bras.

— Venez ! Nous allons au-devant de lui. Je ne veux pas que vous ayez des doutes pareils ! (Il regarda le ciel.) J'espère que les « shuravis » ne vont pas venir nous bombarder...

Malko contempla le ciel bleu. C'était une hypothèse qu'il n'avait pas envisagée, mais les Soviétiques n'oseraient pas, ce serait un casus belli certain avec le Pakistan.

En passant devant la grande tente verte, il vit que le groupe des chefs avait encore augmenté. Ils étaient presque tous arrivés. Assis très droit sur leurs beaux tapis, un peu mal à l'aise se guignant du coin de l'œil. À l'autre bout de la tente, c'était la cacophonie. Tous les gardes

s'interpellaient, criaient, et commençaient à bâfrer avec leurs doigts de pleines poignées de riz. Ce n'était pourtant pas le Pepsi Cola qui les saoulait...

Derrière la tente, le vent brûlant agressa Malko. Sayed Gui tendit le bras vers un petit groupe qui venait de descendre d'une vieille Austin.

— Je crois que le voilà. Il ne manque plus que lui.

Le parking se trouvait à deux cents mètres environ.

Malko observa le petit groupe qui se dirigeait vers eux, semblable à tous les autres. Un homme marchait au milieu, barbu, des lunettes, un gros attaché-case à la main, escorté par la horde habituelle de combattants enturbannés. Le vent rabattait leurs longs vêtements contre leurs jambes, les faisant ressembler à des échassiers. Malko sentit son cœur battre plus vite. Il allait être confronté à sa dernière chance.

— Vous lui demandez un entretien avant qu'il entre dans la tente ? dit-il à Sayed Gui.

Derrière eux, Yasmin, le visage entièrement dissimulé sous son voile, observait la scène.

— Bien sûr, dit l'Afghan.

Ils attendirent. Si Ahmed et ses hommes se rapprochaient. Malko n'avait d'yeux que pour l'homme qui s'avancait vers lui. Des cheveux gris, un visage allongé, une mâchoire un peu chevaline. Le turban, descendu très bas sur le front, empêchait de voir l'implantation de ses cheveux. Sayed Gui s'approcha du nouvel arrivant.

Malko l'examinait avec attention. L'homme que Sayed Gui était en train d'embrasser, n'était pas celui qui se trouvait sur la photo avec Bruce Kearland. Soudainement, tout devint clair dans son esprit.

CHAPITRE XXI

Sayed Gui et Si Ahmed échangèrent longuement des embrassades sous l'œil farouche des gardes de corps. Il y eut un bref conciliabule entre les deux hommes et Sayed Gui revint vers Malko, tandis que le petit groupe les dépassait.

— Si Ahmed préfère vous parler tout à l'heure, annonça-t-il. Il est déjà en retard et ne veut pas retarder la conférence. Il vous donne rendez-vous pour partager son repas.

Malko était livide de rage et de tension.

— Cet homme n'est pas Si Ahmed, dit-il.

Sayed lui jeta un regard inquiet.

— Comment, mais...

— Vous l'avez déjà rencontré ?

— Non.

— Regardez la photo de l'album ! L'homme qui se tient à côté de Bruce Kearland est Si Ahmed, j'en suis sûr. Celui-ci est un imposteur, envoyé par les Russes. Sûrement avec de mauvaises intentions.

» Voilà pourquoi les Soviétiques ont tué Bruce Kearland et les autres : ils pouvaient le reconnaître !

Malko ouvrit l'album à la page où se trouvait la photo de l'Américain avec Si Ahmed. Les deux hommes se penchèrent dessus. L'homme pris à côté de Bruce Kearland était plus corpulent, avait un visage plus rond. Sur une photo où il était nu-tête, on distinguait une impressionnante tignasse... Sayed Gui échangea un regard avec Malko. Ce dernier sentait que l'Afghan n'était pas entièrement convaincu. Il eut une idée.

— Arrêtez-le, fit-il, ne le laissez pas entrer dans la tente ! Faites-lui montrer ses cheveux !

Sayed Gui releva la tête. Si Ahmed et ses hommes s'étaient arrêtés au poste de contrôle, où chaque visiteur était tâté des pieds à la tête, afin de voir s'il ne dissimulait pas d'explosif sur lui. Sauf les chefs, bien entendu. Un peu plus loin, des hommes de Sayed Gui, prosternés vers la Mecque, faisaient leur prière.

L'Afghan les héla, criant des ordres et ils se relevèrent en hâte, se déployant entre le poste de contrôle et la grande tente verte, ils barrèrent la route au groupe de Si Ahmed. Celui-ci s'arrêta, surpris. Sayed Gui boitilla aussi vite qu'il le pouvait avec sa jambe raide, et

s'adressa à lui d'un ton presque suppliant. Nettement mal à l'aise. Malko observait les réactions de Si Ahmed.

Il surprit une lueur dangereuse dans ses yeux et comprit qu'il risquait de perdre à la dernière seconde. D'un bond, il se rapprocha des deux hommes et, d'un revers de main, fit sauter le turban du faux Si Ahmed.

Un front bombé et totalement chauve apparut. Sayed Gui en resta médusé. Une expression de rage incroyable tordit les traits de l'imposteur. Il jeta une injure à Malko, repoussa Sayed Gui d'une bourrade et voulut franchir le barrage de ses hommes. Mais ceux-ci ne connaissaient que leur chef. Les Kalachnikovs s'abaissèrent, le doigt sur la détente. Malko sortit son Colt et le braqua sur l'imposteur. Pendant quelques secondes, personne ne bougea. Puis, les hommes du contrôle s'aperçurent de l'incident. Ils s'avancèrent aussitôt, pour séparer les antagonistes.

Le soi-disant Si Ahmed ramassa son turban, le remit sur sa tête, sembla hésiter. Puis, brusquement, il fit demi-tour, comme pour s'en aller et rappela ses hommes. Le petit groupe s'éloigna vers le parking des chefs. Rassurés, les hommes de Sayed Gui et ceux du contrôle baissèrent leurs armes. Au même moment, les autres se retournaient et ouvrirent le feu. La violente fusillade fut très brève. Malko avait plongé à terre, poussant Sayed Gui. Yasmin, qui se trouvait à l'écart, n'était pas dans la trajectoire des projectiles.

Les coups de feu avaient déclenché une pagaille monstre autour de la grande tente verte. Des gens armés couraient dans toutes les directions, ne sachant ce qui se passait. Si Ahmed fit demi-tour et s'avança.

Il bondit, son attaché-case à la main, vers la grande tente verte, couvert par ses hommes. Malko et Sayed Gui se relevèrent. Des mudjahidins accouraient. Malko leva son Colt.

— *Daris*⁽³¹⁾h, cria-t-il.

Sayed Gui, P. 38 en main, jeta aussi un ordre, puis se retourna, ameutant les gens de la Sécurité. En quelques secondes, deux groupes armés se firent face. Le visage du soi-disant Si Ahmed était blanc. Il semblait hésiter. Ses hommes attendaient ses ordres.

La tension se prolongea presque une minute, puis brusquement l'imposteur pivota sur lui-même et s'éloigna à grands pas, escorté de ses hommes ! Cette fois, les armes ne se baissèrent pas. Les hommes de Sayed râlaient encore à terre.

— Empêchez-le de s'enfuir, cria Malko. Il faut le prendre vivant.

Sayed Gui répercuta l'ordre en dari. Des mudjahidins s'élancèrent à travers le désert pour couper la route du parking au groupe qui s'enfuyait.

Tout à coup, une formidable déflagration secoua la plaine et une

boule de feu rouge apparut à l'endroit où se trouvait celui qui s'était fait passer pour Si Ahmed.

Un souffle brûlant balaya Malko, Sayed Gui, Yasmin et tous ceux qui étaient debout dans un rayon de trois cents mètres. Une des parois de la grande tente verte se déchira avec un claquement de tonnerre sur toute sa longueur. Malko roula à terre, son arme et sa chemise arrachées par l'explosion. Quand il rouvrit les yeux, il vit un énorme nuage de poussière jaunâtre grimpant vers le ciel. L'imposteur s'était volatilisé avec ses hommes. À sa place, il y avait une légère excavation dans le désert... Malko se releva, étourdi. Des mudjahidins criaient et se démenaient autour de lui. Il aperçut Yasmin, du sang sur le visage, à quatre pattes dans la poussière, des gens armés qui couraient dans toutes les directions. Le désordre était à son comble. Sayed Gui s'était relevé, soutenu par ses hommes, ayant perdu ses lunettes. Il murmura :

— Vous aviez raison ! Il voulait tout faire sauter.

Un des organisateurs s'approcha et Sayed Gui expliqua ce qui s'était passé. Malko se dirigeant vers l'endroit où avait disparu le faux Si Ahmed buta sur quelque chose en travers du chemin et faillit vomir.

Une jambe humaine encore revêtue du charouar bleu du faux Si Ahmed avec la sandale, arrachée à l'aine... Des débris sanglants jonchaient le désert, tout autour du lieu de l'explosion. Maintenant, un triple cordon de mudjahidins entourait la tente où se trouvaient les Chefs de la Résistance. Bien que tout danger soit passé.

Malko s'occupa de Yasmin, elle n'était que légèrement égratignée. La tête lui tournait, mais il se sentait malgré tout profondément heureux. Une fois de plus la chance avait été de son côté... Si le mudjahid qui avait parlé à Sayed Gui ne lui avait pas mis la puce à l'oreille, il ne se serait peut-être pas autant méfié. Il chercha l'album autour de lui. Il avait disparu !

Peu à peu, il en retrouva les feuilles éparses dispersées et déchiquetées par l'explosion.

On l'entoura, on le félicita en dari, en pachtou, en anglais, en urdu. Puis il sentit le corps tiède de Yasmin s'appuyer contre le sien.

— Venez, dit-elle, je n'en peux plus.

Il n'avait plus rien à faire. Sur l'ordre de Sayed Gui, des mudjahidins passaient le désert au peigne fin, afin de recueillir tous les indices possibles, exhibant triomphalement des morceaux de chair déchiquetée. La séance inaugurale de la conférence était annulée, remise au lendemain. Les Chefs de la Résistance commençaient à repartir, plus sur leurs gardes que jamais. Malko chercha l'homme qui l'avait renseigné, sans le trouver. Dans la voiture, Yasmin se serra contre lui.

— J'ai eu si peur ! murmura-t-elle.

Malko se retourna comme la voiture s'éloignait. Le nuage de fumée jaune qui avait été le seul linceul du faux Si Ahmed retombait doucement. Bientôt, il ne resterait plus trace de l'explosion, à part la déchirure au flanc de la grande tente verte, comme faite avec un poignard géant.

Fred Hall semblait partagé entre la joie et la perplexité.

— Nous avons eu le résultat des analyses, dit-il. Il s'agissait d'un explosif extrêmement puissant fabriqué en Tchécoslovaquie, du simplex avec un allumeur à l'exogène. Déclenché par une minuterie dont nous avons retrouvé les débris. Le faux Si Ahmed avait sûrement l'intention de la mettre en marche, puis de s'absenter sous un prétexte quelconque, en laissant sauter ses petits camarades.

— La minuterie s'est déclenchée pendant qu'il fuyait, remarqua Malko.

L'Américain secoua négativement la tête.

— Non, c'est ça qui est bizarre. Elle n'a pas fonctionné. L'explosion a été provoquée par une commande à distance par ondes courtes, qui doublait la minuterie. Quelqu'un a volontairement provoqué la mort du faux Si Ahmed. Un autre complice destiné à éliminer le dernier témoin de la machination, à son insu, bien entendu. Celui qui portait cet attaché-case piégé n'était sûrement pas assez sophistiqué pour découvrir le double déclenchement.

Malko enregistra. Les questions se pressaient à ses lèvres.

— Qu'est devenu le vrai Si Ahmed ? demanda-t-il.

— Mort, dit Fred Hall. Nous avons pu reconstituer ce qui s'était passé. Il a été blessé au cours d'un engagement et emmené dans un village pour y être soigné. Les Russes l'ont su par un informateur du Khad. Ils ont monté une opération de commando, ont liquidé Si Ahmed et ses hommes pour les remplacer par des gens à eux, des transfuges originaires du Lowgar à qui on a fait la leçon mélangée à quelques vrais mudjahidins qui ne connaissaient pas Si Ahmed de vue. Comme celui à qui vous avez parlé tout à l'heure et qui vous a mis involontairement sur la piste. Ensuite, il n'y avait plus qu'à les faire surgir le moment venu.

— Mais Si Ahmed était connu ? objecta Malko.

— De ses hommes seulement, corrigea Fred Hall. Il n'est jamais retourné dans le Lowgar depuis sa blessure. Ici, nous ne connaissons pas physiquement tous les Chefs de la Résistance. Le KGB et le Khad ont lancé une enquête. Grâce à Nasira Fadool, très introduite à Peshawar, ils ont découvert ceux qui pouvaient identifier l'imposteur et les ont éliminés. Comme Bruce qui, lui aussi, connaissait Si Ahmed. Ensuite, c'était facile.

La bombe contenue dans l'attaché-case aurait tué la plupart des Chefs de la Résistance.

Il se tut. Malko continuait à réfléchir. Brusquement, un voile se déchira.

— Qui connaissait l'existence des photos de l'album, demanda-t-il. À part vous et Bruce ? Je veux dire, au départ, lorsqu'elles ont été prises.

L'Américain chercha dans sa mémoire quelques instants et dit.

— Eh bien, Yasmin, je suppose, puisqu'elle était avec Bruce.

— Eh oui, dit Malko ironiquement, Yasmin...

Fred Hall se figea.

— Quoi ! Yasmin aussi ?

— Yasmin qui était intime avec Nasira, dit Malko, au courant de tout ce que nous faisons. C'est elle qui a dû conduire la voiture du commando à Islamabad, donnant un alibi à Nasira. Une femme voilée ressemble à une autre. Elle savait très bien où se trouvait l'album, mais a laissé le temps à Nasira de venir le récupérer. Évidemment, elle ne savait pas que leur coup échouerait. Maintenant, je comprends son calme étonnant. Elle n'était pas en danger...

» Voilà pourquoi elle a accepté si facilement de devenir ma maîtresse. Et de dîner avec moi, le premier soir. Afin d'apprendre comment Bruce Kearland revenait. Afin que sa complice Nasira puisse l'assassiner...

L'Américain pointa le doigt vers lui.

— Si ce que vous dites est vrai, pourquoi n'a-t-elle pas détruit l'album ?

Malko avait prévu la question.

— Pour deux raisons, je crois, dit-il. D'abord, elle pensait que tout le monde l'avait oublié. Ensuite, ce n'était pas un robot. Je pense qu'elle a été amoureuse de Bruce Kearland et qu'elle tenait à ses souvenirs. Comme n'importe quelle femme.

— Mais comment a-t-elle été retournée ?

— Demandez à Nasira Fadool. Yasmin est une grande sensuelle.

— Bon sang, dit le chef de station, il faut mettre la main sur elle.

— Si j'ai raison, dit Malko, c'est déjà trop tard. Normalement, elle m'attend à *l'Intercontinental*.

— Allons-y !

Trente secondes, plus tard, la Mercedes climatisée de Budget dévalait Hospital Road. Malko bouscula le portier à la barbe orange et se rua à la réception. D'un seul coup d'œil, il vérifia que la clef de Yasmin était au tableau. Le réceptionniste s'avança aimablement.

— La Lady qui était avec vous est partie faire des courses au bazar, annonça-t-il.

La nuit était tombée depuis longtemps et Yasmin n'avait pas reparu. Malko avait eu beau fouiller les affaires abandonnées dans sa chambre, il n'avait rien trouvé. Meili avait également quitté

l'Intercontinental abandonnant ses « études ». Il la retrouverait peut-être un jour quelque part dans le monde. Ou jamais.

Il buvait du thé avec Sayed Gui dans le hall de *l'Intercontinental* quand Rassoul arriva tout ému. Depuis la disparition de la jeune femme, Sayed Gui avait lâché tous ses informateurs dans Peshawar.

— Nous avons retrouvé la trace de Yasmin, annonça Rassoul, frottant son nez tordu. Elle est partie sur un camion de cartons de thé pour Kabul, en compagnie d'un enfant, il y a quatre heures déjà...

Il fallait au plus deux heures pour atteindre Torkham, le poste frontière. Yasmin était hors de portée. Son rôle terminé, les Soviétiques l'avaient « exfiltrée » du Pakistan.

Sayed Gui sourit à Malko.

— Cela n'a aucune importance, dit-il, nous avons fait échouer le complot soviétique. Cela vous aurait ennuyé de la tuer, n'est-ce pas... Venez, je vous emmène à l'hôpital. Votre ami vous réclame.

Il avait juste eu le temps de passer rapidement voir Krisantem qui se remettait de sa blessure avec difficulté. Par politesse, il monta dans la voiture de l'Afghan abandonnant la belle Budget climatisée. Asad, le géant aux mains moites, était à côté du chauffeur, un grand carton sur les genoux, couvert de caractères arabes à l'encre rouge.

— C'est un cadeau pour Krisantem ? demanda Malko.

Sayed Gui eut un bon sourire.

— C'est un cadeau, dit-il, mais pas pour votre ami. Vous voulez voir ?

— Je ne voudrais pas être indiscret, dit Malko.

— Je vous en prie. Je le fais parvenir au docteur Najib, à Kabul.

— Que lui envoyez-vous ? demanda Malko surpris de cette sollicitude.

Sans lui répondre, Sayed Gui se pencha, prit le carton sur ses genoux et en ouvrit le couvercle. Malko en se penchant, aperçut une boule noirâtre enveloppée dans du bull-pack.

— Nous avons eu la chance de retrouver la tête de l'homme qui s'est fait passer pour Si Ahmed, expliqua Sayed Gui. Elle ne nous est d'aucune utilité, mais peut-être le docteur Najib sera-t-il heureux de revoir son collaborateur.

Il referma le carton, ravi, et Asad éclata d'un rire tonitruant.

Malko se dit qu'il commençait à se familiariser avec l'humour pachtou : il n'avait même pas envie de vomir.

- {1} Calot plat en toile.
- {2} Langue parlée en Afghanistan.
- {3} Thé rouge ?
- {4} Oui.
- {5} Large pantalon pakistanais.
- {6} Environ un dollar.
- {7} Langue officielle du Pakistan.
- {8} Race afghane, mongoloïde, méprisée des autres ethnies.
- {9} Mitrailleuse lourde soviétique.
- {10} Sorte de lit sommaire composé de sangles clouées à un cadre de bois.
- {11} Contractuels.
- {12} Siège du KGB.
- {13} Mr Sayed Gui est-il là ?
- {14} La guerre sainte.
- {15} Tabac à chiquer.
- {16} Les Russes.
- {17} Bruce, vous m'entendez ?
- {18} Bruce, ça va aller.
- {19} De l'héroïne ! Il était fou !
- {20} Vous m'envoyez le taxi, il aura l'autre moitié.
- {21} C'est là.
- {22} Mariage pachtou.
- {23} Arrêter ou je tire
- {24} Relations ouvertes entre deux services de renseignements, signifiant qu'on échange théoriquement toutes les informations.
- {25} Thé rouge.
- {26} Martyr.
- {27} À mort Seddiq !
- {28} Debout, ordure !
- {29} Oui.
- {30} Où, où ?
- {31} Stop !